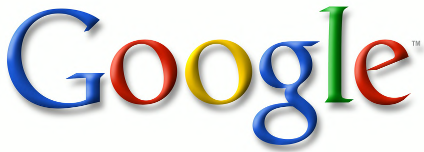

Google



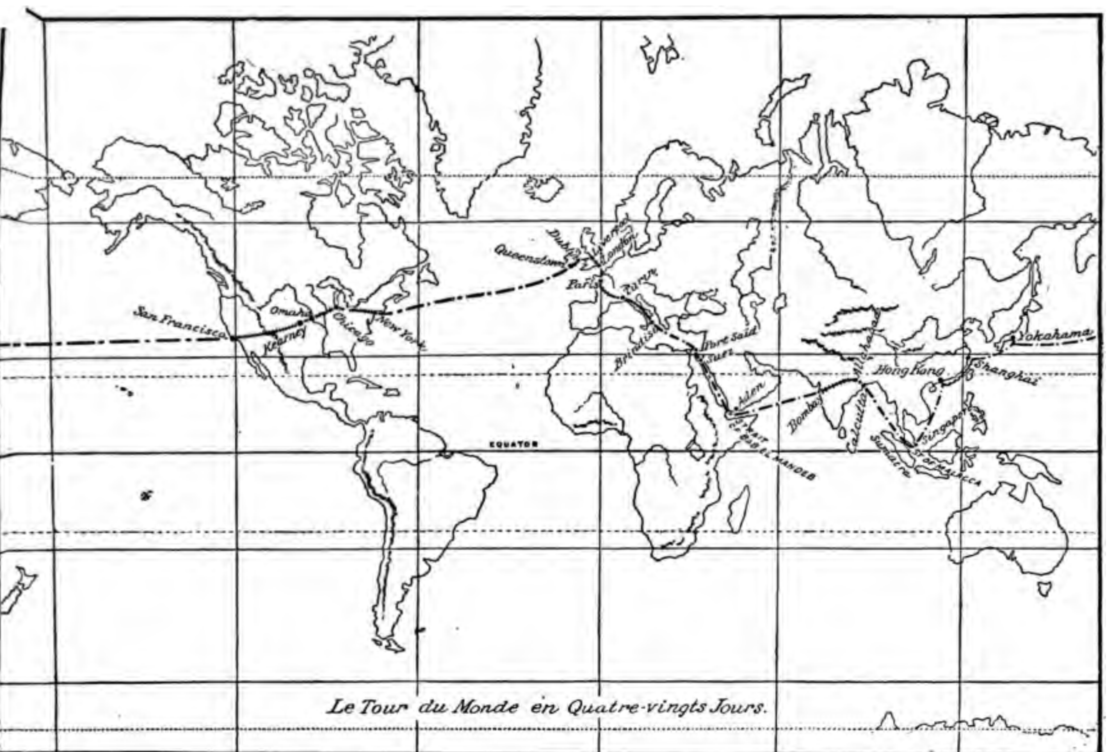
n Language Series

Tour du Monde en Quatre Vingts Jours

EDGREN

D. C. HEATH & CO.
BOSTON NEW YORK CHICAGO LONDON

The retail price of this book is $ ....



Le Tour du Monde en Quatre-vingts Jours.

Heath's Modern Language Series

LE TOUR DU MONDE

EN

QUATRE-VINGTS JOURS

BY JULES VERNE

ABBREVIATED EDITION, WITH ENGLISH NOTES

BY

A. H. EDGREN

PROFESSOR OF ROMANCE LANGUAGES, UNIVERSITY OF NEBRASKA

BOSTON, U.S.A.
D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS
1899

PRESS OF CARL H. HEINTZEMANN, BOSTON, U.S.A.

PREFACE.

THE following text is a somewhat condensed edition of Jules Verne's *Le tour du monde en quatre-vingts jours,* with a few exceptional changes, made by the editor for the sake of proper connection. The text is easy and suited for early reading. The notes have accordingly been prepared for comparative beginners. Yet nothing readily found in ordinary school dictionaries (such as Heath's French Dictionary) has been given, and no constructions with which the beginner should be familiar have been explained.

A. H. E.

BIOGRAPHICAL SKETCH.

Jules Verne, one of the most popular among contemporary French writers, was born in Nantes, 1828. He began his literary career by writing plays and operatic librettos, but in the year 1863 appeared his *Cinq semaines en ballon*, a description of life and scenery in Africa, as viewed from a balloon in a fancied tour across that continent. This romance, which drew heavily on the discoveries of modern sciences, opened up an entirely new vein of fiction, which Verne has successfully worked ever since. His inventive imagination, his lively narrative style, and his pleasing expatiations within the attractive field of popular science, all combine to sustain wonderfully well the interest of his books. He is less distinguished by elegance of style or psychological analysis — his characters often being, in fact, mere automatons — and while he popularizes scientific notions, yet he often exaggerates the possibilities of present-day science.

Among his very numerous books perhaps the most popular is *Le tour du monde*, of which the following is, as already said, a slightly abridged edition. It has passed through more than eighty editions in France alone, besides being translated into many foreign languages. In 1874 it was dramatized, and has in that form had a great success in France and the United States.

LE TOUR DU MONDE

EN

QUATRE-VINGTS JOURS

I

En l'année 1872, la maison portant le numéro 7 de Saville-row,[1] Burlington Gardens, était habitée par Phileas Fogg, esq., l'un des membres les plus singuliers et les plus remarqués du Reform-Club de Londres,[2] bien qu'il semblât prendre à tâche de ne rien faire qui pût attirer l'attention.

On disait qu'il ressemblait à Byron, — par la tête, car il était irréprochable quant aux pieds,[3] — mais un Byron à moustaches et à favoris, un Byron impassible, qui aurait vécu mille ans sans vieillir.

Anglais, à coup sûr, Phileas Fogg n'était peut-être pas Londonner.[4] On ne l'avait jamais vu ni à la Bourse, ni à la Banque, ni dans aucun des comptoirs de la Cité.[5] Il n'était ni armateur, ni industriel, ni négociant, ni marchand, ni agriculteur. Il n'appartenait enfin à aucune des nombreuses sociétés qui pullulent dans la capitale de l'Angleterre. Phileas Fogg était membre du Reform-Club, et voilà tout.

A qui s'étonnerait de ce qu'un gentleman aussi mystérieux comptât[6] parmi les membres de cette honorable association, on répondra[7] qu'il passa sur la recommandation de MM. Baring frères,[8] chez lesquels il avait un crédit ouvert.

Ce Phileas Fogg était-il riche? Incontestablement. Mais comment il avait fait fortune, c'est ce que les mieux informés ne pouvaient dire, et Mr. Fogg était le dernier auquel il convînt de s'adresser pour l'apprendre. En tout cas, il n'était prodigue de rien, mais non avare. Car partout où il manquait un appoint [1] pour une chose noble, utile ou généreuse, il l'apportait silencieusement et même anonymement.

Avait-il voyagé? C'était probable, car personne ne possédait mieux que lui la carte du monde. Il n'était [2] endroit si reculé dont il ne parût avoir une connaissance spéciale. C'était un homme qui avait dû voyager [3] partout, — en esprit, tout au moins.

Ce qui était certain toutefois, c'est que, depuis de longues années, Phileas Fogg n'avait pas quitté Londres. Ceux qui avaient l'honneur de le connaître un peu plus que les autres attestaient que, — si ce n'est sur ce chemin direct qu'il parcourait chaque jour pour venir de sa maison au club — personne ne pouvait prétendre l'avoir jamais vu ailleurs. Son seul passe-temps était de lire les journaux et de jouer au whist. A ce jeu du silence, si bien approprié à sa nature, il gagnait souvent, mais ses gains n'entraient jamais dans sa bourse et figuraient pour une somme importante à son budget de charité. D'ailleurs, il faut le remarquer, Mr. Fogg jouait évidemment pour jouer, non pour gagner. Le jeu était pour lui un combat, une lutte contre une difficulté, mais une lutte sans mouvement, sans déplacement, sans fatigue, et cela allait à [4] son caractère.

On ne connaissait à Phileas Fogg ni femme ni enfants, — ce qui peut arriver aux gens les plus honnêtes, — ni parents ni amis, — ce qui est plus rare en vérité. Phileas Fogg vivait seul dans sa maison de Saville-row, où personne

ne pénétrait. Un seul domestique suffisait à le servir. Déjeunant, dînant au club à des heures chronométriquement déterminées, dans la même salle, à la même table, ne traitant point ses collègues, n'invitant aucun étranger, il ne rentrait chez lui que pour se coucher, à minuit précis.

La maison de Saville-row, sans être somptueuse, se recommandait[1] par un extrême confort. D'ailleurs, avec les habitudes invariables du locataire, le service s'y réduisait à peu. Toutefois, Phileas Fogg exigeait de son unique domestique une ponctualité, une régularité extraordinaire. Ce jour-là même, 2 octobre, Phileas Fogg avait donné son congé à James Forster, — ce garçon s'étant rendu coupable de lui avoir apporté pour sa barbe de l'eau à quatre-vingt-quatre degrés Farenheit[2] au lieu de quatre-vingt-six, — et il attendait son successeur, qui devait se présenter entre onze heures et onze heures et demie.

Phileas Fogg, carrément assis dans son fauteuil, les deux pieds rapprochés comme ceux d'un soldat à la parade, les mains appuyées sur les genoux, le corps droit, la tête haute, regardait marcher l'aiguille de la pendule. A onze heures et demie sonnant,[3] Mr. Fogg devait, suivant sa quotidienne habitude, quitter la maison et se rendre au Reform-Club.

En ce moment, on frappa à la porte du petit salon dans lequel se tenait Phileas Fogg.

James Forster, le congédié, apparut.

« Le nouveau domestique," dit-il.

Un garçon âgé d'une trentaine d'années se montra et salua.

" Vous êtes Français et vous vous nommez John? lui demanda Phileas Fogg.

— Jean, n'en déplaise à monsieur, répondit le nouveau venu, Jean Passepartout, un surnom qui m'est resté, et que

justifiait mon aptitude naturelle à me tirer d'affaire.[1] Je crois être un honnête garçon, monsieur, mais, pour être franc, j'ai fait plusieurs métiers. J'ai été chanteur ambulant et écuyer dans un cirque ; puis je suis devenu professeur de gymnastique, afin de rendre mes talents plus utiles, et, en dernier lieu, j'étais sergent de pompiers, à Paris. Mais voilà cinq ans que j'ai quitté la France et que, voulant goûter de la vie de famille, je suis valet de chambre en Angleterre. Or, me trouvant sans place et ayant appris que monsieur Phileas Fogg était l'homme le plus exact et le plus sédentaire du Royaume-Uni, je me suis présenté chez monsieur avec l'espérance d'y vivre tranquille et d'oublier jusqu'à ce nom de Passepartout . . .

— Passepartout me convient, répondit le gentleman. Vous m'êtes recommandé. J'ai de bons renseignements sur votre compte. Vous connaissez mes conditions?

— Oui, monsieur.

— Bien. Quelle heure avez-vous?

— Onze heures vingt-deux, répondit Passepartout, en tirant des profondeurs de son gousset une énorme montre d'argent.

—Vous retardez, dit Mr. Fogg.

— Que monsieur me pardonne, mais c'est impossible.

— Vous retardez de quatre minutes. N'importe. Il suffit de constater l'ecart. Donc, à partir de ce moment, onze heures vingt-neuf du matin, ce mercredi 2 octobre 1872, vous êtes à mon service."

Cela dit, Phileas Fogg se leva, prit son chapeau de la main gauche, le plaça sur sa tête avec un mouvement d'automate et disparut sans ajouter une parole.

Passepartout demeura seul dans la maison de Savillerow.

"Sur ma foi, se dit Passepartout, un peu ahuri tout d'abord, j'ai connu chez madame Tussaud[1] des bonshommes aussi vivants que mon nouveau maître !"

Pendant les quelques instants qu'il venait d'entrevoir Phileas Fogg, Passepartout avait rapidement, mais soigneusement examiné son futur maître. C'était un homme qui pouvait avoir quarante ans, de figure noble et belle, haut de taille, que ne déparait pas un léger embonpoint, blond de cheveux et de favoris, front uni sans apparences de rides aux tempes, figure plutôt pâle que colorée, dents magnifiques. Calme, flegmatique, l'œil pur, la paupière immobile, c'était le type achevé de ces Anglais à sang-froid qui se rencontrent assez fréquemment dans le Royaume-Uni.

Quant à Jean, dit[2] Passepartout, un vrai Parisien de Paris, depuis cinq ans qu'il habitait l'Angleterre et y faisait à Londres le métier de valet de chambre, il avait cherché vainement un maître auquel il pût s'attacher. Après avoir eu, on le sait, une jeunesse assez vagabonde, il aspirait au repos. Ayant entendu vanter le méthodisme[3] anglais et la froideur proverbiale des gentlemen, il vint chercher fortune en Angleterre. Mais jusqu'alors, le sort l'avait mal servi. Il n'avait pu prendre racine nulle part.

Passepartout était un brave garçon, de physionomie aimable, aux lèvres un peu saillantes, un être doux et serviable, avec une de ces bonnes têtes rondes que l'on aime à voir sur les épaules d'un ami. Il avait les yeux bleus, le teint animé, la figure assez grasse pour qu'il pût lui-même voir les pommettes de ses joues, la poitrine large, la taille forte, une musculature vigoureuse, et il possédait une force herculéenne que les exercices de sa jeunesse avaient admirablement développée.

De dire[4] si le caractère expansif de ce garçon s'accorde-

rait avec celui de Phileas Fogg, c'est ce que la prudence la plus élémentaire ne permet pas.

Passepartout — onze heures et demie étant sonnées — se trouvait donc seul dans la maison de Saville-row. Aussitôt il en commença l'inspection. Il la parcourut de la cave au grenier. Cette maison propre, rangée, sévère, bien organisée pour le service, lui plut. Le gaz y suffisait à tous les besoins de lumière et de chaleur. Passepartout trouva sans peine, au second étage, la chambre qui lui était destinée. Elle lui convint. Des timbres électriques et des tuyaux acoustiques la mettaient en communication avec les appartements de l'entresol et du premier étage. Sur la cheminée, une pendule électrique correspondait avec la pendule de la chambre à coucher de Phileas Fogg, et les deux appareils battaient au même instant la même seconde.

"Cela me va,[1] cela me va !" se dit Passepartout.

II

Phileas Fogg avait quitté sa maison de Saville-row à onze heures et demie, et, après avoir placé cinq cent soixante-quinze fois son pied droit devant son pied gauche et cinq cent soixante-seize fois son pied gauche devant son pied droit, il arriva au Reform-Club, vaste édifice, élevé dans Pall-Mall,[2] qui n'a pas coûté moins de trois millions à bâtir.

Phileas Fogg se rendit aussitôt à la salle à manger, dont les neuf fenêtres ouvraient sur un beau jardin aux arbres déjà dorés par l'automne. Là, il prit place à la table habituelle où son couvert l'attendait.

A midi quarante-sept, ce gentleman se leva et se dirigea vers le grand salon, somptueuse pièce, ornée de peintures richement encadrées. Là, un domestique lui remit le

Times[1] non coupé, dont Phileas Fogg opéra le laborieux dépliage[2] avec une sûreté de main qui dénotait une grande habitude de cette difficile opération. La lecture de ce journal occupa Phileas Fogg jusqu'à trois heures quarante-cinq, et celle du *Standard*[1] — qui lui succéda — dura jusqu'au dîner.

A six heures moins vingt, le gentleman reparut dans le grand salon et s'absorba dans la lecture du *Morning-Chronicle*.[1] Une demi-heure plus tard, divers membres du Reform-Club faisaient leur entrée. C'étaient les partenaires habituels de Mr. Phileas Fogg, comme lui enragés[3] joueurs de whist: l'ingénieur Andrew Stuart, les banquiers John Sullivan et Samuel Fallentin, le brasseur Thomas Flanagan, Gauthier[4] Ralph, un des administrateurs de la Banque d'Angleterre, — personnages riches et considérés, même dans ce club qui compte parmi ses membres les sommités de l'industrie et de la finance.

« Eh bien, Ralph, demanda Thomas Flanagan, où en est[5] cette affaire de vol?

— Eh bien, répondit Andrew Stuart, la Banque en sera pour[6] son argent.

— J'espère, au contraire, dit Gauthier Ralph, que nous mettrons la main sur l'auteur du vol. Des inspecteurs de police, gens fort habiles, ont été envoyés en Amérique et en Europe, dans tous les principaux ports d'embarquement et de débarquement, et il sera difficile à ce monsieur de leur échapper.

— Mais on a donc le signalement du voleur? demanda Andrew Stuart.

— D'abord, ce n'est pas un voleur, répondit sérieusement Gauthier Ralph.

— Comment, ce n'est pas un voleur, cet individu qui a soustrait cinquante-cinq mille livres en bank-notes[7] (1 million *375,000 francs*)?

— Le *Morning-Chronicle* assure que c'est un gentlem

Celui qui fit cette réponse n'était autre que Phileas Fo dont la tête émergeait alors du flot de papier amassé aut de lui. En même temps, Phileas salua ses collègues, c lui rendirent son salut.

Le fait dont il était question, que les divers journaux Royaume-Uni discutaient avec ardeur, s'était accompli tr jours auparavant, le 29 septembre. Une liasse de ban notes, formant l'énorme somme de cinquante-cinq mil livres, avait été prise sur la tablette[1] du caissier princip de la Banque d'Angleterre.

A qui s'étonnait qu'un tel vol eût pu s'accomplir aussi facilement, le sous-gouverneur[2] Gauthier Ralph se bornait à répondre qu'à ce moment même, le caissier s'occupait d'enregistrer une recette de trois shillings six pence,[3] et qu'on ne saurait avoir l'œil à tout. Mais il convient de faire observer[4] ici — ce qui rend le fait plus explicable — que cet admirable établissement de "Bank of England" paraît se soucier extrêmement de la dignité du public. Point de gardes, point d'invalides,[5] point de grillages ! L'or, l'argent, les billets sont exposés librement et pour ainsi dire à la merci du premier venu. On ne saurait mettre en suspicion l'honorabilité d'un passant quelconque.

Le vol bien et dûment reconnu, des agents, des "détectives,"[6] choisis parmi les plus habiles, furent envoyés dans les principaux ports, à Liverpool, à Glasgow, au Havre, à Suez, à Brindisi, à New-York,[7] etc., avec promesse, en cas de succès, d'une prime de deux mille livres (50,000 fr.) et cinq pour cent de la somme qui serait retrouvée. En attendant les renseignements que devait fournir l'enquête immédiatement commencée, ces inspecteurs avaient pour mission d'observer scrupuleusement tous les voyageurs en *arrivée ou en partance.*

Or, précisément, ainsi que le disait le *Morning-Chronicle*, on avait lieu de supposer que l'auteur du vol ne faisait partie d'aucune des sociétés de voleurs d'Angleterre. Pendant cette journée du 29 septembre, un gentleman bien mis, de bonnes manières, l'air distingué, avait été remarqué, qui allait et venait dans la salle des payements, théâtre du vol. L'enquête avait permis de refaire assez exactement le signalement de ce gentleman, signalement qui fut aussitôt adressé à tous les détectives du Royaume-Uni et du continent.

Comme on le pense, ce fait était à l'ordre du jour à Londres et dans toute l'Angleterre. On discutait, on se passionnait pour ou contre les probabilités du succès de la police métropolitaine. On ne s'étonnera donc pas d'entendre les membres du Reform-Club traiter la même question, d'autant plus que l'un des sous-gouverneurs de la Banque se trouvait parmi eux.

La discussion continua entre les gentlemen, qui s'étaient assis à une table de whist Pendant le jeu, les joueurs ne parlaient pas, mais entre les robbres,[1] la conversation interrompue reprenait de plus belle.

« Je soutiens, dit Andrew Stuart, que les chances sont en faveur du voleur, qui ne peut manquer d'être un habile homme !

—Allons donc ![2] répondit Ralph, il n'y a plus un seul pays dans lequel il puisse se réfugier.

—Par exemple ![3]

—Où voulez-vous qu'il aille ?

—Je n'en sais rien, répondit Andrew Stuart, mais, après tout, la terre est assez vaste.

—Elle l'était autrefois . . ." dit à mi-voix Phileas Fogg. Puis : « A vous[4] de couper, monsieur," ajouta-t-il en présentant les cartes à Thomas Flanagan.

La discussion fut suspendue pendant le robbre. Mais bientôt Andrew Stuart la reprenait, disant :

“ Comment, autrefois ! Est-ce que la terre a diminué, par hasard ?

— Sans doute, répondit Gauthier Ralph. Je suis de l'avis de Mr. Fogg. La terre a diminué, puisqu'on le parcourt maintenant dix fois plus vite qu'il y a cent ans.[1] Et c'est ce qui, dans le cas dont nous nous occupons, rendra les recherches plus rapides.

— Et rendra plus facile aussi la fuite du voleur !

— A vous de jouer, monsieur Stuart ! ” dit Phileas Fogg.

Mais l'incrédule Stuart n'était pas convaincu, et, la partie achevée :

“ Il faut avouer, monsieur Ralph, reprit-il, que vous avez trouvé là une manière plaisante de dire que la terre a diminué ! Ainsi parce qu'on en fait maintenant le tour en trois mois. . .

— En quatre-vingts jours seulement, dit Phileas Fogg.

— En effet, messieurs, ajouta John Sullivan, quatre-vingts jours, d'après le calcul établi par le *Morning-Chronicle*.

— Oui, quatre-vingts jours ! s'écria Andrew Stuart, qui, par inattention, coupa une carte maîtresse,[2] mais non compris le mauvais temps, les vents contraires, les naufrages, les déraillements, etc.

— Tout compris, répondit Phileas Fogg en continuant de jouer, car, cette fois, la discussion ne respectait plus le whist.

— Même si les Indous ou les Indiens enlèvent les rails ! s'écria Andrew Stuart, s'ils arrêtent les trains, pillent les fourgons, scalpent les voyageurs !

— Tout compris,” répondit Phileas Fogg, qui, abattant son jeu,[3] ajouta : “ Deux atouts maîtres.” [4]

Andrew Stuart, à qui c'était le tour de "faire," ramassa les cartes en disant :

"Théoriquement, vous avez raison, monsieur Fogg, mais dans la pratique . . .

— Dans la pratique aussi, monsieur Stuart.

— Je voudrais bien vous y voir.

— Il ne tient qu'à[1] vous. Partons ensemble.

— Le ciel m'en préserve ! s'écria Stuart, mais je parierais bien quatre mille livres (100,000 fr.) qu'un tel voyage, fait dans ces conditions, est impossible.

— Très possible, au contraire, répondit Mr. Fogg.

— Eh bien, faites-le donc !

— Le tour du monde en quatre-vingts jours ?

— Oui.

— Je le veux bien.

— Quand ?

— Tout de suite. Seulement, je vous préviens que je le ferai à vos frais.

— C'est de la folie ! s'écria Andrew Stuart, qui commençait à se vexer de l'insistance de son partenaire. Tenez ![2] jouons plutôt.

— Refaites alors, répondit Phileas Fogg, car il y a "mal donne.[3]"

Andrew Stuart reprit les cartes d'une main fébrile ; puis, tout à coup, les posant sur la table :

"Eh bien, oui, monsieur Fogg, dit-il, oui, je parie quatre mille livres ! . . .

— Mon cher Stuart, dit Fallentin, calmez-vous. Ce n'est pas sérieux.

— Quand je dis : je parie, répondit Andrew Stuart, c'est toujours sérieux.

— Soit ![4] dit Mr. Fogg. Puis, se tournant vers ses col-

lègues : J'ai vingt mille livres (500,000 fr.) déposées chez Baring frères. Je les risquerai volontiers. . .

— Vingt mille livres ! s'écria John Sullivan. Vingt mille livres qu'un retard imprévu peut vous faire perdre !

— L'imprévu n'existe pas, répondit simplement Phileas Fogg.

— Mais, monsieur Fogg, ce laps de quatre-vingts jours n'est calculé que comme un minimum de temps !

— Un minimum bien employé suffit à tout.

— Mais pour ne pas le dépasser, il faut sauter mathématiquement des[1] railways dans les paquebots, et des paquebots dans les chemins de fer !

— Je sauterai mathématiquement.

— C'est une plaisanterie !

— Un bon Anglais ne plaisante jamais, quand il s'agit d'une chose aussi sérieuse qu'un pari, répondit Phileas Fogg. Je parie vingt mille livres contre qui voudra que je ferai le tour de la terre en quatre-vingts jours ou moins, soit dix-neuf cent vingt heures ou cent quinze mille deux cents minutes. Acceptez-vous ?

— Nous acceptons, répondirent MM. Stuart, Fallentin, Sullivan, Flanagan et Ralph, après s'être entendus.

— Bien, dit Mr. Fogg. Le train de Douvres part à huit heures quarante-cinq. Je le prendrai.

— Ce soir même ? demanda Stuart.

— Ce soir même, répondit Phileas Fogg. Donc, ajouta-t-il en consultant un calendrier de poche, puisque c'est aujourd'hui mercredi 2 octobre, je devrai être de retour à Londres, dans ce salon même du Reform-Club, le samedi 21 décembre, à huit heures quarante-cinq du soir, faute de quoi[2] les vingt mille livres vous appartiendront de fait et de droit,[3] messieurs. — Voici un chèque de pareille somme."

Sept heures sonnaient alors. On offrit à Mr. Fogg de suspendre le whist afin qu'il pût faire ses préparatifs de départ.

"Je suis toujours prêt!" répondit cet impassible gentleman, et donnant les cartes :

"Je retourne[1] carreau, dit-il. A vous de jouer, monsieur Stuart."

III

A sept heures cinquante, Phileas Fogg ouvrait la porte de sa maison et rentrait chez lui.

Passepartout fut assez surpris en voyant Mr. Fogg, coupable d'inexactitude, apparaître à cette heure insolite.

Phileas Fogg était tout d'abord monté à sa chambre, puis il appela :

"Passepartout."

Passepartout ne répondit pas. Cet appel ne pouvait s'adresser à lui. Ce n'était pas l'heure.

"Passepartout," reprit Mr. Fogg sans élever la voix davantage.

Passepartout se montra.

"C'est la deuxième fois que je vous appelle, dit Mr. Fogg.

— Mais il n'est pas minuit, répondit Passepartout, sa montre à la main.

— Je le sais, reprit Phileas Fogg, et je ne vous fais pas de reproche. Nous partons dans dix minutes pour Douvres et Calais."

Une sorte de grimace s'ébaucha sur la ronde face du Français. Il était évident qu'il avait mal entendu.

"Monsieur se déplace? demanda-t-il.



— Oui, répondit Phileas Fogg. Nous allons faire le tour du monde."

Passepartout, l'œil démesurément ouvert, la paupière et le sourcil surélevés, les bras détendus, le corps affaissé, présentait alors tous les symptômes de l'étonnement poussé jusqu'à la stupeur.

"Le tour du monde, murmura-t-il.

— En quatre-vingts jours, répondit Mr. Fogg. Ainsi, nous n'avons pas un instant à perdre.

— Mais les malles? . . . dit Passepartout qui balançait inconsciemment sa tête de droite et de gauche.

— Pas de malles. Un sac de nuit seulement. Dedans, deux chemises de laine, trois paires de bas. Autant pour vous. Nous achèterons en route. Vous descendrez mon makintosch [1] et ma couverture de voyage. Ayez de bonnes chaussures. D'ailleurs nous marcherons peu ou pas. Allez."

Passepartout aurait voulu répondre. Il ne put. Il quitta la chambre de Mr. Fogg, monta dans la sienne, tomba sur une chaise, et employant une phrase assez vulgaire de son pays :

"Ah bien, se dit-il, elle est forte, celle-là ! [2] Moi qui voulais rester tranquille ! . . ."

Et, machinalement, il fit ses préparatifs de départ. Le tour du monde en quatre-vingts jours ! Avait-il affaire à un fou? Non . . . C'était une plaisanterie?

A huit heures, Passepartout avait préparé le modeste sac qui contenait sa garde-robe et celle de son maître; puis, l'esprit encore troublé, il quitta sa chambre, dont il ferma soigneusement la porte, et il rejoignit Mr. Fogg.

Mr. Fogg était prêt. Il portait sous son bras le *Bradshaw's continental railway steam transit and general guide*, qui devait lui fournir toutes les indications nécessaires à son

voyage. Il prit le sac des mains de Passepartout, l'ouvrit et y glissa une forte liasse de ces belles bank-notes qui ont cours dans tous les pays.

"Vous n'avez rien oublié? demanda-t-il.

— Rien, monsieur.

— Mon makintosch et ma couverture?

— Les voici.

— Bien, prenez ce sac."

Mr. Fogg remit le sac à Passepartout.

"Et ayez-en soin, ajouta-t-il. Il y a vingt mille livres dedans (500,000 francs)."

Le sac faillit[1] s'échapper des mains de Passepartout, comme si les vingt mille livres eussent été en or et pesé considérablement.

Le maître et le domestique descendirent alors, et la porte de la rue fut fermée à double tour.

Une station de voitures se trouvait à l'extrémité de Saville-row. Phileas Fogg et son domestique montèrent dans un cab, qui se dirigea rapidement vers la gare de Charing-Cross.[2]

A huit heures vingt, le cab s'arrêta devant la grille de la gare. Passepartout sauta à terre. Son maître le suivit et paya le cocher.

En ce moment, une pauvre mendiante, tenant un enfant à la main, pieds nus dans la boue, coiffée d'un chapeau dépenaillé auquel pendait une plume lamentable, un châle en loques sur ses haillons, s'approcha de Mr. Fogg et lui demanda l'aumône.

Mr. Fogg tira de sa poche les vingt guinées qu'il venait de gagner au whist, et, les présentant à la mendiante :

"Tenez, ma brave femme, dit-il, je suis content de vous avoir rencontrée !"

Puis il passa.

Passepartout eut comme une sensation d'humidité autour de la prunelle. Son maître avait fait un pas dans son cœur.

Mr. Fogg et lui entrèrent aussitôt dans la grande salle de la gare. Là, Phileas Fogg donna à Passepartout l'ordre de prendre deux billets de première classe pour Paris. Puis, se retournant, il aperçut ses cinq collègues du Reform-Club.

"Messieurs, dit-il, je pars, et les divers visas[1] apposés sur un passeport que j'emporte à cet effet vous permettront, au retour, de contrôler mon itinéraire.

— Oh! monsieur Fogg, répondit poliment Gauthier Ralph, c'est inutile. Nous nous en rapporterons[2] à votre honneur de gentleman!

— Cela vaut mieux ainsi,[3] dit Mr. Fogg.

— Vous n'oubliez pas que vous devez être revenu? . . . fit observer Andrew Stuart . . .

— Dans quatre-vingts jours, répondit Mr. Fogg, le samedi 21 décembre 1872, à huit heures quarante-cinq minutes du soir. Au revoir, messieurs."

A huit heures quarante, Phileas Fogg et son domestique prirent place dans le même compartiment. A huit heures quarante-cinq, un coup de sifflet retentit, et le train se mit en marche.

La nuit était noire. Il tombait une pluie fine. Phileas Fogg, accoté dans son coin, ne parlait pas. Passepartout, encore abasourdi, pressait machinalement contre lui le sac aux bank-notes.

Mais le train n'avait pas dépassé Sydenham,[4] que[5] Passepartout poussait un véritable cri de désespoir!

"Qu'avez-vous? demanda Mr. Fogg.

— Il y a . . . que . . . dans ma précipitation . . . mon trouble . . . j'ai oublié . . .

— Quoi ?

— D'éteindre le bec de gaz de ma chambre !

— Eh bien, mon garçon, répondit froidement Mr. Fogg, il brûle à votre compte ! "

IV

Phileas Fogg, en quittant Londres, ne se doutait[1] guère, sans doute, du grand retentissement[2] qu'allait provoquer son départ. La nouvelle du pari se répandit d'abord dans le Reform-Club, et produisit une véritable émotion parmi les membres de l'honorable cercle. Puis, du club, cette émotion passa aux journaux par la voie des reporters, et des journaux au public de Londres et de tout le Royaume-Uni.

Cette " question du tour du monde " fut commentée, discutée, disséquée, avec autant de passion et d'ardeur que s'il se fût agi d'une nouvelle affaire de l'*Alabama*.[3] Les uns prirent parti pour Phileas Fogg, les autres — et ils formèrent bientôt une majorité considérable — se prononcèrent contre lui. Ce tour du monde à accomplir, autrement qu'en théorie et sur le papier, dans ce minimum de temps, avec les moyens de communication actuellement en usage, ce n'était pas seulement impossible, c'était insensé !

En effet, un long article parut le 7 octobre dans le Bulletin de la Société royale de géographie. Il traita la question à tous les points de vue, et démontra clairement la folie de l'entreprise. Pour réussir dans ce projet, il fallait admettre une concordance miraculeuse des heures de départ et d'arrivée, concordance qui n'existait pas, qui ne pouvait pas exister. Or, il suffisait d'un retard, un seul, pour que la chaîne des communications fût irréparablement brisée.

L'article fit grand bruit. Presque tous les journaux le reproduisirent, et les actions de Phileas Fogg baissèrent singulièrement.

Pendant cette journée, à neuf heures du soir, le directeur de la police métropolitaine avait reçu une dépêche télégraphique ainsi conçue :

"Suez à Londres"

"*Rowan, directeur police, administration centrale, Scotland place.*[1]

"Je file[2] voleur de Banque, Phileas Fogg. Envoyez sans retard mandat d'arrestation à Bombay (Inde anglaise).

"FIX, *détective*."

L'effet de cette dépêche fut immédiat. L'honorable gentleman disparut pour faire place au voleur de bank-notes. Sa photographie fut examinée. Elle reproduisait trait pour trait l'homme dont le signalement avait été fourni par l'enquête. On rappela ce que l'existence de Phileas Fogg avait de mystérieux, son isolement, son départ subit, et il parut évident que ce personnage, prétextant un voyage autour du monde et l'appuyant sur un pari insensé, n'avait eu d'autre but que de dépister[3] les agents de la police anglaise.

Voici dans quelles circonstances avait été lancée cette dépêche concernant le sieur Phileas Fogg.

Le mercredi 9 octobre, on attendait pour onze heures du matin, à Suez, le paquebot *Mongolia*, de la Compagnie péninsulaire et orientale,[4] steamer en fer à hélice. Le *Mongolia* faisait régulièrement les voyages de Brindisi à Bombay par le canal de Suez.

En attendant l'arrivée du paquebot, deux hommes se promenaient sur le quai au milieu de la foule d'indigènes et

d'étrangers qui affluent dans cette ville, naguère une bourgade, à laquelle la grande œuvre de M. de Lesseps[1] assure un avenir considérable.

De ces deux hommes, l'un était l'agent consulaire du Royaume-Uni, établi à Suez; l'autre était un petit homme maigre, de figure assez intelligente, nerveux, qui contractait avec une persistance remarquable ses muscles sourciliers. A travers ses longs cils brillait un œil très vif, mais dont il savait à volonté éteindre l'ardeur. En ce moment, il donnait certaines marques d'impatience, allant, venant, ne pouvant tenir en place.

Cet homme se nommait Fix, et c'était un de ces "détectives" ou agents de police anglais, qui avaient été envoyés dans les divers ports, après le vol commis à la Banque d'Angleterre. Ce Fix devait surveiller avec le plus grand soin tous les voyageurs prenant la route de Suez, et si l'un d'eux lui semblait suspect, le "filer" en attendant un mandat d'arrestation.

Précisément, depuis deux jours, Fix avait reçu le signalement de l'auteur présumé du vol. Le détective, très alléché évidemment par la forte prime promise en cas de succès, attendait donc avec une impatience facile à comprendre l'arrivée du *Mongolia*.

"Et vous dites, monsieur le consul, demanda-t-il pour la dixième fois, que ce bateau ne peut tarder?

— Non, monsieur Fix, répondit le consul. Il a été signalé hier au large de Port-Saïd.[2] Ainsi ayez patience, il ne peut tarder à arriver. Mais je ne sais vraiment pas comment, avec le signalement que vous avez reçu, vous pourrez reconnaître votre homme, s'il est à bord du *Mongolia*.

— Monsieur le consul, répondit Fix, ces gens-là, on les sent plutôt qu'on ne les reconnaît. C'est du flair qu'il faut

avoir, et le flair est comme un sens spécial auquel concourent l'ouïe, la vue et l'odorat. J'ai arrêté dans ma vie plus d'un de ces gentlemen, et pourvu que mon voleur soit à bord, je vous promets qu'il ne me glissera pas entre les mains.

— Je le souhaite, monsieur Fix, car il s'agit d'un vol important ; mais, je vous le répète, dans les conditions où vous êtes, je crains que ce ne soit difficile. Savez-vous bien que, d'après le signalement que vous avez reçu, ce voleur ressemble absolument à un honnête homme.

— Monsieur le consul, répondit dogmatiquement l'inspecteur de police, les grands voleurs ressemblent toujours à d'honnêtes gens. Vous comprenez bien que ceux qui ont des figures de coquins n'ont qu'un parti à prendre, c'est de rester probes, sans cela ils se feraient arrêter. Les physionomies honnêtes, ce sont celles-là qu'il faut dévisager[1] surtout. Travail difficile, j'en conviens, et qui n'est plus du métier, mais de l'art."

Cependant le quai s'animait peu à peu. Marins de diverses nationalités, commerçants, courtiers, portefaix, fellahs,[2] y affluaient. L'arrivée du paquebot était évidemment prochaine.

Tout en circulant au milieu de ce populaire,[3] Fix, par une habitude de sa profession, dévisageait les passants d'un rapide coup d'œil.

Il était alors dix heures et demie.

"Combien de temps ce paquebot stationnera-t-il à Suez? demanda Fix.

— Quatre heures, répondit le consul. Le temps d'embarquer son charbon.

— Et de Suez, ce bateau va directement à Bombay? demanda Fix.

— Directement, sans rompre charge.[1]

— Eh bien, dit Fix, si le voleur a pris cette route et ce bateau, il doit entrer dans son plan de débarquer à Suez, afin de gagner par une autre voie les possessions hollandaises ou françaises de l'Asie. Il doit bien savoir qu'il ne serait pas en sûreté dans l'Inde, qui est une terre anglaise.

— A moins que ce ne soit un homme très fort, répondit le consul. Vous le savez, un criminel anglais est toujours mieux caché à Londres qu'il ne[2] le serait à l'étranger."

Sur cette réflexion, qui donna fort à réfléchir à l'agent, le consul regagna ses bureaux.

Fix ne fut pas longtemps livré à ses réflexions. De vifs coups de sifflet annoncèrent l'arrivée du paquebot. Toute la horde des portefaix et des fellahs se précipita vers le quai dans un tumulte un peu inquiétant pour les membres et les vêtements des passagers. Bientôt on aperçut la gigantesque coque du *Mongolia*, passant entre les rives du canal, et onze heures sonnaient quand le steamer vint mouiller en rade.

V

Les passagers étaient assez nombreux à bord. Quelques-uns restèrent sur le spardeck[3] à contempler le panorama pittoresque de la ville ; mais la plupart débarquèrent dans des canots qui étaient venus accoster le *Mongolia*. Fix examinait scrupuleusement tous ceux qui mettaient pied à terre.

En ce moment, l'un d'eux s'approcha de lui, après avoir vigoureusement repoussé les fellahs qui l'assaillaient de leurs offres de service, et il lui demanda fort poliment s'il pouvait lui indiquer les bureaux de l'agent consulaire anglais. Et

en même temps ce passager présentait un passeport sur lequel il désirait sans doute faire apposer le visa britannique.

Fix, instinctivement, prit le passeport, et, d'un rapide coup d'œil, il en lut le signalement. Un mouvement involontaire faillit lui échapper. La feuille trembla dans sa main. Le signalement libellé sur le passeport était identique à celui qu'il avait reçu.

"Ce passeport n'est pas le vôtre? dit-il au passager.

— Non, répondit celui-ci, c'est le passeport de mon maître. Il est resté à bord.

— Mais, reprit l'agent, il faut qu'il se présente en personne aux bureaux du consulat afin d'établir son identité. Cela est indispensable.

— Et où sont ces bureaux?

— Là, au coin de la place, répondit l'inspecteur en indiquant une maison éloignée de deux cents pas.

— Alors, je vais aller chercher mon maître, à qui pourtant cela ne plaira guère de se déranger!"

Là-dessus, le passager salua Fix et retourna à bord du steamer.

L'inspecteur se dirigea rapidement vers les bureaux du consul. Aussitôt, et sur sa demande pressante, il fut introduit près de ce fonctionnaire.

"Monsieur le consul, lui dit-il sans autre préambule, j'ai de fortes présomptions de croire que notre homme a pris passage à bord du *Mongolia*."

Et Fix raconta ce qui s'était passé entre ce domestique et lui à propos du passeport.

"Bien, monsieur Fix, répondit le consul, je ne serais pas fâché de voir la figure de ce coquin. Mais peut-être ne se présentera-t-il pas à mon bureau, s'il est ce que vous supposez. Un voleur n'aime pas à laisser derrière lui des

traces de son passage, et d'ailleurs la formalité des passeports n'est plus obligatoire.

— Monsieur le consul, répondit l'agent, si c'est un homme fort comme on doit le penser, il viendra !

— Faire viser son passeport ?

— Oui. Les passeports ne servent jamais qu'à gêner les honnêtes gens et à favoriser la fuite des coquins. Je vous affirme que celui-ci sera en règle,[1] mais j'espère bien que vous ne le viserez pas . . .

— Et pourquoi pas ? Si ce passeport est régulier, répondit le consul, je n'ai pas le droit de refuser mon visa.

— Cependant, monsieur le consul, il faut bien que je retienne ici cet homme jusqu'à ce que j'aie reçu de Londres un mandat d'arrestation.

— Ah ! cela, monsieur Fix, c'est votre affaire, répondit le consul, mais moi, je ne puis . . ."

Le consul n'acheva pas sa phrase. En ce moment on frappait à la porte de son cabinet, et le garçon de bureau introduisit deux étrangers, dont l'un était précisément ce domestique qui s'était entretenu avec le détective.

C'étaient, en effet, le maître et le serviteur. Le maître présenta son passeport, en priant laconiquement le consul de vouloir bien y apposer son visa. Celui-ci prit le passeport et lut attentivement, tandis que Fix, dans un coin du cabinet, observait ou plutôt dévorait l'étranger des yeux.

Quand le consul eut achevé sa lecture :

Vous êtes Phileas Fogg, esquire ? demanda-t-il.

" Oui, monsieur, répondit le gentleman.

— Et cet homme est votre domestique ?

— Oui. Un Français nommé Passepartout.

— Vous venez de Londres ?

— Oui.

— Et vous allez?

— A Bombay.

— Bien monsieur. Vous savez que cette formalité du visa est inutile, et que nous n'exigeons plus la présentation du passeport?

— Je le sais, monsieur, répondit Phileas Fogg, mais je désire constater par votre visa mon passage à Suez.

— Soit, monsieur."

Et le consul, ayant signé et daté le passeport, y apposa son cachet. Mr. Fogg acquitta les droits de visa, et, après avoir froidement salué, il sortit, suivi de son domestique.

"Eh bien? demanda l'inspecteur.

— Eh bien, répondit le consul, il a l'air d'un parfait honnête homme!

— Possible, répondit Fix, mais ce n'est point ce dont il s'agit. Trouvez-vous, monsieur le consul, que ce flegmatique gentleman ressemble trait pour trait au voleur dont j'ai reçu le signalement?

— J'en conviens, mais vous le savez, tous les signalements . . .

— J'en aurai le cœur net,[1] répondit Fix. Le domestique me paraît être moins indéchiffrable que le maître. De plus, c'est un Français, qui ne pourra se retenir de parler. A bientôt,[2] monsieur le consul."

Cela dit, l'agent sortit et se mit à la recherche de Passepartout.

Cependant Mr. Fogg, en quittant la maison consulaire, s'était dirigé vers le quai. Il s'embarqua dans un canot, revint à bord du *Mongolia* et rentra dans sa cabine.

Puis il se fit servir à déjeuner dans sa cabine. Quant à voir la ville, il n'y pensait même pas, étant de cette race

d'Anglais qui font visiter par leur domestique les pays qu'ils traversent.

Cependant, Fix avait en peu d'instants rejoint sur le quai Passepartout, qui flânait et regardait, ne se croyant pas, lui, obligé à ne point voir.

"Eh bien, mon ami, lui dit Fix en l'abordant, votre passeport est-il visé ?

— Ah ! c'est vous, monsieur, répondit le Français. Bien obligé. Nous sommes parfaitement en règle.

— Et vous regardez le pays ?

— Oui, mais nous allons si vite qu'il me semble que je voyage en rêve. Et comme cela, nous sommes en Afrique ?

— En Afrique, parfaitement.

— En Afrique ! répéta Passepartout. Je ne peux y croire. Figurez-vous, monsieur, que je m'imaginais ne pas aller plus loin que Paris, et cette fameuse capitale, je l'ai revue tout juste de sept heures vingt du matin à huit heures quarante, à travers les vitres d'un fiacre et par une pluie battante ! Je le regrette ! J'aurais aimé à revoir le Père-Lachaise et le Cirque des Champs-Élysées ! [1]

— Vous êtes donc bien pressé ? demanda l'inspecteur de police.

— Moi, non, mais c'est mon maître. A propos, il faut que j'achète des chaussettes et des chemises ! Nous sommes partis sans malles, avec un sac de nuit seulement.

— Je vais vous conduire à un bazar où vous trouverez tout ce qu'il faut.

— Monsieur, répondit Passepartout, vous êtes vraiment d'une complaisance ! . . ."

Et tous deux se mirent en route. Passepartout causait toujours.

“ Surtout, dit-il, que je prenne bien garde de ne pas manquer le bateau !

— Vous avez le temps, répondit Fix, il n'est encore que midi ! ”

Passepartout tira sa grosse montre.

“ Midi, dit-il. Allons donc ! Il est neuf heures cinquante-deux minutes !

— Votre montre retarde, répondit Fix.

— Ma montre ! Une montre de famille, qui vient de mon arrière-grand-père ! Elle ne varie pas de cinq minutes par an. C'est un vrai chronomètre !

— Je vois ce que c'est, répondit Fix. Vous avez gardé l'heure de Londres, qui retarde de deux heures environ sur[1] Suez. Il faut avoir soin de remettre votre montre au midi[2] de chaque pays.

— Moi ! toucher à ma montre ! s'écria Passepartout, jamais !

— Eh bien, elle ne sera plus d'accord avec le soleil.

— Tant pis pour le soleil, monsieur ? C'est lui qui aura tort ! ”

Et le brave garçon remit sa montre dans son gousset avec un geste superbe.

Quelques instants après, Fix lui disait :

“ Vous avez donc quitté Londres précipitamment ?

— Je le crois bien ![3] Mercredi dernier, à huit heures du soir, contre toutes ses habitudes, mon Fogg revint de son cercle et trois quarts d'heure après nous étions partis.

— Mais où va-t-il donc, votre maître ?

— Toujours devant lui ! Il fait le tour du monde !

— Le tour du monde ? s'écria Fix.

— Oui, en quatre-vingts jours ! Un pari, dit-il, mais, entre nous, je n'en crois rien. Cela n'aurait pas le sens *commun. Il y* a autre chose.

— Ah ! c'est un original, ce monsieur Fogg ?

— Je le crois.

— Il est donc riche ?

— Évidemment, et il emporte une jolie somme avec lui, en bank-notes toutes neuves ! Et il n'épargne pas l'argent en route ! Tenez ! Il a promis une prime magnifique au mécanicien[1] du *Mongolia*, si nous arrivons à Bombay avec une belle avance !

— Et vous le connaissez depuis longtemps, votre maître ?

— Moi ? répondit Passepartout, je suis entré à son service le jour même de notre départ."

On s'imagine aisément l'effet que ces réponses devaient produire sur l'esprit déjà surexcité de l'inspecteur de police. Ce départ précipité de Londres, peu de temps après le vol, cette grosse somme emportée, cette hâte d'arriver en des pays lointains, ce prétexte d'un pari excentrique, tout confirmait et devait confirmer Fix dans ses idées.

Le Français et lui étaient arrivés au bazar. Fix laissa son compagnon y faire ses emplettes, et il revint en toute hâte aux bureaux de l'agent consulaire. Maintenant que sa conviction était faite, il avait repris tout son sang-froid.

" Monsieur, dit-il au consul, je n'ai plus aucun doute. Je tiens mon homme. Il se fait passer pour un excentrique qui veut faire le tour du monde en quatre-vingts jours.

— Alors c'est un malin, répondit le consul. Mais pourquoi ce voleur a-t-il tenu à[2] faire constater par un visa son passage à Suez ?

— Pourquoi ? . . . je n'en sais rien, monsieur le consul, répondit le détective, mais écoutez-moi."

Et, en quelques mots, il rapporta les points saillants de sa conversation avec le domestique dudit[3] Fogg.

"En effet, dit le consul, toutes les présomptions sont contre cet homme. Et qu'allez-vous faire ?

— Lancer une dépêche à Londres avec demande instante de m'adresser un mandat d'arrestation à Bombay, m'embarquer sur le *Mongolia*, filer mon voleur jusqu'aux Indes, et là, sur cette terre anglaise, l'accoster poliment, mon mandat à la main et la main sur l'épaule." [1]

Ces paroles prononcées froidement, l'agent prit congé du consul et se rendit au bureau télégraphique. De là, il lança cette dépêche que l'on connaît.

VI

Un quart d'heure plus tard, Fix, son léger bagage à la main, bien muni d'argent, d'ailleurs, s'embarquait à bord du *Mongolia*, et bientôt le rapide steamer filait à toute vapeur sur les eaux de la mer Rouge.

La plupart des passagers embarqués à Brindisi avaient l'Inde pour destination.

Parmi ces passagers, on comptait divers fonctionnaires civils et des officiers de tout grade, tous chèrement appointés, auxquels se mêlaient quelques jeunes Anglais, qui, le million en poche, allaient fonder au loin des comptoirs de commerce. On vivait donc bien à bord. Les passagères — il y en avait quelques-unes — changeaient de toilette deux fois par jour. On faisait de la musique, on dansait même, quand la mer le permettait.

Mais la mer Rouge est fort capricieuse et trop souvent mauvaise, comme tous ces golfes étroits et longs. Quand le vent soufflait soit de la côte d'Asie, soit de la côte d'Afrique, le *Mongolia*, pris par le travers,[2] roulait épouvantablement. Les dames disparaissaient alors ; les pianos se taisaient ;

chants et danses cessaient à la fois. Et pourtant, malgré la rafale, malgré la houle, le paquebot, poussé par sa puissante machine, courait sans retard vers le détroit de Bab-el-Mandeb.[1]

Que faisait Phileas Fogg pendant ce temps? On pourrait croire que, toujours inquiet et anxieux, il se préoccupait de toutes les avaries possibles qui, en obligeant le *Mongolia* à relâcher dans quelque port, auraient compromis son voyage?

Aucunement, ou tout au moins, si ce gentleman songeait à ces éventualités, il n'en laissait rien paraître. C'ètait toujours l'homme impassible, le membre imperturbable du Reform-Club, qu'aucun incident ou accident ne pouvait surprendre. On le voyait rarement sur le pont. Il s'inquiétait peu d'observer cette mer Rouge, si féconde en souvenirs, ce théâtre des premières scènes historiques de l'humanité. Il ne venait pas reconnaître les curieuses villes semées sur ses bords, et dont la pittoresque silhouette se découpait[2] quelquefois à l'horizon. Il ne rêvait même pas aux dangers de ce golfe Arabique, dont les anciens historiens ont toujours parlé avec épouvante, et sur lequel les navigateurs ne se hasardaient jamais autrefois sans avoir consacré leur voyage par des sacrifices propitiatoires.

Que faisait donc cet original, emprisonné dans le *Mongolia?* D'abord il faisait ses quatre repas par jour, sans que jamais ni roulis ni tangage ne pussent détraquer une machine si merveilleusement organisée. Puis il jouait au whist.

Il avait rencontré trois partenaires, aussi enragés que lui, et ils jouaient pendant des heures entières, non moins silencieusement que lui.

Quant à Passepartout, le mal de mer n'avait aucune prise sur lui. Il occupait une cabine à l'avant et mangeait, lui

aussi, consciencieusement. Il faut dire que, décidément, ce voyage, fait dans ces conditions, ne lui déplaisait plus. Il en prenait son parti. Bien nourri, bien logé, il voyait du pays,[1] et d'ailleurs il s'affirmait à lui-même que toute cette fantaisie finirait à Bombay.

Le lendemain du départ de Suez, le 29 octobre, ce ne fut pas sans un certain plaisir qu'il rencontra sur le pont l'obligeant personnage auquel il s'était adressé en débarquant en Égypte.

"Je ne me trompe pas, dit-il en l'abordant avec son plus aimable sourire, c'est bien vous, monsieur, qui m'avez si complaisamment servi de guide à Suez?

— En effet, répondit le détective, je vous reconnais! Vous êtes le domestique de cet Anglais original . . .

— Précisément, monsieur . . .?

— Fix.

— Monsieur Fix, répondit Passepartout. Enchanté de vous trouver à bord. Et où allez-vous donc?

— Mais,[2] ainsi que vous, à Bombay.

— C'est au mieux![3] Est-ce que vous avez déjà fait ce voyage?

— Plusieurs fois, répondit Fix. Je suis un agent de la Compagnie péninsulaire.

— Alors vous connaissez l'Inde?

— Mais . . . oui . . ., répondit Fix qui ne voulait pas trop s'avancer.

— Et c'est curieux, cette Inde-là?

— Très curieux? Des mosquées, des minarets, des temples, des fakirs, des pagodes, des tigres, des serpents, des bayadères![4] Mais il faut espérer que vous aurez le temps de visiter le pays?

— Je l'espère, monsieur Fix. Vous comprenez bien qu'il

n'est pas permis à un homme sain d'esprit de passer sa vie à sauter d'un paquebot dans un chemin de fer et d'un chemin de fer dans un paquebot, sous prétexte de faire le tour du monde en quatre-vingts jours ! Non. Toute cette gymnastique cessera à Bombay, n'en doutez pas.

— Et il se porte bien, monsieur Fogg ? demanda Fix du ton le plus naturel.

— Très bien, monsieur Fix. Moi aussi d'ailleurs. Je mange comme un ogre qui serait à jeun.[1] C'est l'air de la mer.

— Et votre maître, je ne le vois pas jamais sur le pont.

— Jamais. Il n'est pas curieux."

Cependant le paquebot s'avançait rapidement. Le 13, on eut connaissance de Moka,[2] qui apparut dans sa ceinture de murailles ruinées, au-dessus desquelles se détachaient[3] quelques dattiers verdoyants. Au loin, dans les montagnes, se développaient de vastes champs de caféiers. Passepartout fut ravi de contempler cette ville célèbre, et il trouva même qu'avec ses murs circulaires et un fort démantelé qui se dessinait comme une anse, elle ressemblait à une énorme demi-tasse.[4]

Pendant la nuit suivante, le *Mongolia* franchit le détroit de Bab-el-Mandeb, dont le nom arabe signifie *la Porte des Larmes*, et le lendemain, 14, il faisait escale à Aden.[5] C'est là qu'il devait se réapprovisionner de combustible.

A six heures du soir, le *Mongolia* battait des branches de son hélice[6] les eaux de la rade d'Aden et courait bientôt sur la mer des Indes. Cette mer lui fut favorable. Les voiles vinrent en aide à la vapeur. Le navire, mieux appuyé, roula moins. Les passagères, en fraîches toilettes, reparurent sur le pont. Les chants et les danses recommencèrent. Le voyage s'accomplit donc dans les meilleures conditions.

Le dimanche 20 octobre, vers midi, on eut connaissance de la côte indienne. Deux heures plus tard, le pilote montait à bord du *Mongolia*. A l'horizon, un arrière-plan de collines se profilait harmonieusement sur le fond du ciel. Bientôt, les rangs de palmiers qui couvrent la ville se détachèrent vivement.[1] Le paquebot pénétra dans cette rade formée par les îles Salcette, Colaba, Éléphanta, Butcher, et à quatre heures et demie il accostait les quais de Bombay.

Phileas Fogg achevait alors le trente-troisième robbre de la journée, et son partenaire et lui, grâce à une manœuvre audacieuse, ayant fait les treize levées,[2] terminèrent cette belle traversée par un chelem[3] admirable.

Le *Mongolia* ne devait arriver que le 22 octobre à Bombay. Or, il y arrivait le 20. C'était donc, depuis son départ de Londres, un gain de deux jours, que Phileas Fogg inscrivit méthodiquement sur son itinéraire à la colonne des bénéfices.

VII

Personne n'ignore que l'Inde — ce grand triangle renversé dont la base est au nord et la pointe au sud — comprend une superficie de quatorze cent mille milles carrés, sur laquelle est inégalement répandue une population de cent quatre-vingts millions d'habitants. Le gouvernement britannique exerce une domination réelle sur une certaine partie de cet immense pays. Mais l'Inde anglaise proprement dite ne compte qu'une superficie de sept cent mille milles carrés et une population de cent à cent dix millions d'habitants. C'est assez dire qu'une notable partie du territoire échappe encore à l'autorité de la reine ; et, en effet, chez certains rajahs[4] de l'intérieur, farouches et terribles, l'indépendance indoue est encore absolue.

Cependant, l'aspect, les mœurs, les divisions ethnographiques de la péninsule tendent à se modifier chaque jour. Autrefois, on y voyageait par tous les antiques moyens de transport, à pied, à cheval, en charrette, en brouette, en palanquin, à dos d'homme, etc. Maintenant, des steamboats parcourent à grande vitesse l'Indus, le Gange, et un chemin de fer, qui traverse l'Inde dans toute sa largeur en se ramifiant sur son parcours, met Bombay à trois jours seulement de Calcutta.[1]

C'était à quatre heures et demie du soir que les passagers du *Mongolia* avaient débarqué à Bombay, et le train de Calcutta partait à huit heures précises. Mr. Fogg prit donc congé de ses partenaires, donna à son domestique le détail de quelques emplettes à faire, lui recommanda expressément de se trouver avant huit heures à la gare, et de son pas régulier, il se dirigea vers le bureau des passeports.

Ainsi donc, des merveilles de Bombay, il ne songeait à rien voir, ni le marché au coton, ni les bazars, ni les mosquées, ni les synagogues, ni les églises arméniennes, ni la splendide pagode de Malebar-Hill,[2] ornée de deux tours polygones. Il ne contemplerait ni les chefs-d'œuvre d'Éléphanta,[3] ni ses mystérieuses hypogées,[4] cachées au sud-est de la rade, ni les grottes de l'île Salcette,[5] ces admirables restes de l'architecture bouddhiste !

Non ! rien. En sortant du bureau des passeports, Phileas Fogg se rendit tranquillement à la gare, et là il se fit servir à dîner.

Quelques instants après Mr. Fogg, l'agent Fix avait, lui aussi, débarqué du *Mongolia* et couru chez le directeur de la police de Bombay. Il fit reconnaître sa qualité de détective. Avait-on reçu de Londres un mandat d'arrêt ? . . . On n'avait rien reçu. Et en effet, le mandat, parti après Fogg, ne *pouvait* être encore arrivé.

Fix resta fort décontenancé. Il voulut obtenir du directeur un ordre d'arrestation contre le sieur Fogg. Le directeur refusa. L'affaire regardait l'administration métropolitaine, et celle-ci seule pouvait également délivrer un mandat. Cette sévérité de principes, cette observance rigoureuse de la légalité est parfaitement explicable avec les mœurs anglaises, qui, en matière de liberté individuelle, n'admettent aucun arbitraire.

Fix n'insista pas et comprit qu'il devait se résigner à attendre son mandat. Mais il résolut de ne point perdre de vue son impénétrable coquin, pendant tout le temps que celui ci demeurerait à Bombay. Il ne doutait pas que Phileas Fogg n'y séjournât — et, on le sait, c'était aussi la conviction de Passepartout, — ce qui laisserait au mandat d'arrêt le temps d'arriver.

Mais depuis les derniers ordres que lui avait donnés son maître en quittant le *Mongolia*, Passepartout avait bien compris qu'il en serait de[1] Bombay comme de Suez et de Paris, que le voyage ne finirait pas ici, qu'il se poursuivrait au moins jusqu'à Calcutta, et peut-être plus loin. Et il commença à se demander si ce pari de Mr. Fogg n'était pas absolument sérieux, et si la fatalité ne l'entraînait pas, lui qui voulait vivre en repos, à accomplir le tour du monde en quatre-vingts jours !

En attendant, et après avoir fait acquisition de quelques chemises et chaussettes, il se promenait dans les rues de Bombay. Il y avait grand concours de populaire,[2] et, au milieu d'Européens de toutes nationalités, des Persans à bonnets pointus, des Bunhyas à turbans ronds, des Sindes à bonnets carrés, des Arméniens en longues robes, des Parsis à mitre noire.[3] C'etait précisément une fête célébrée par ces Parsis ou Guèbres,[3] descendants directs des sectateurs

de Zoroastre, qui sont les plus industrieux, les plus civilisés, les plus intelligents, les plus austères des Indous, — race à laquelle appartiennent actuellement les riches négociants indigènes de Bombay. Ce jour-là, ils célébraient une sorte de carnaval religieux, avec processions et divertissements, dans lesquels figuraient des bayadères vêtues de gazes roses brochées d'or et d'argent, qui, au son des violes et au bruit des tam-tams, dansaient merveilleusement.

Malheureusement pour Passepartout et pour son maître, dont il risqua de compromettre le voyage, sa curiosité l'entraîna plus loin qu'il ne convenait.

En effet, après avoir entrevu ce carnaval parsi, Passepartout se dirigeait vers la gare, quand, passant devant l'admirable pagode de Malebar-Hill, il eut la malencontreuse idée d'en visiter l'intérieur.

Il ignorait deux choses : d'abord que l'entrée de certaines pagodes indoues est formellement interdite aux chrétiens, et ensuite que les croyants eux-mêmes ne peuvent y pénétrer sans avoir laissé leur chaussure à la porte. Il faut remarquer ici que, par raison de saine politique, le gouvernement anglais, respectant et faisant respecter jusque dans ses plus insignifiants détails la religion du pays, punit sévèrement quiconque en viole les pratiques.

Passepartout, entré là, sans penser à mal, comme un simple touriste, admirait, à l'intérieur de Malebar-Hill, ce clinquant éblouissant de l'ornementation brahmanique, quand soudain il fut renversé sur les dalles sacrées. Trois prêtres, le regard plein de fureur, se précipitèrent sur lui, arrachèrent ses souliers et ses chaussettes, et commencèrent à le rouer de coups, en proférant des cris sauvages.

Le Français, vigoureux et agile, se releva vivement. D'un coup de poing et d'un coup de pied, il renversa deux

de ses adversaires, fort empêtrés dans leurs longues robes, et, s'élançant hors de la pagode de toute la vitesse de ses jambes, il eut bientôt distancé le troisième Indou, qui s'était jeté sur ses traces, en ameutant la foule.

A huit heures moins cinq, quelques minutes seulement avant le départ du train, sans chapeau, pieds nus, ayant perdu dans la bagarre le paquet contenant ses emplettes, Passepartout arrivait à la gare du chemin de fer.

Fix était là, sur le quai d'embarquement. Ayant suivi le sieur Fogg à la gare, il avait compris que ce coquin allait quitter Bombay. Son parti fut aussitôt pris de l'accompagner jusqu'à Calcutta et plus loin s'il le fallait. Passepartout ne vit pas Fix, qui se tenait dans l'ombre, mais Fix entendit le récit de ses aventures, que Passepartout narra en peu de mots à son maître.

"J'espère que cela ne vous arrivera plus," répondit simplement Phileas Fogg, en prenant place dans un des wagons du train.

Le pauvre garçon, pieds nus et tout déconfit, suivit son maître sans mot dire.[1]

Fix allait monter dans un wagon séparé, quand une pensée le retint et modifia subitement son projet de départ.

"Non, je reste, se dit-il. Un délit commis sur le territoire indien . . . Je tiens mon homme."

En ce moment, la locomotive lança un vigoureux sifflet, et le train disparut dans la nuit.

VIII

Passepartout occupait le même compartiment que son maître. Un troisième voyageur se trouvait placé dans le coin opposé. C'était le brigadier général, sir Francis

Cromarty, l'un des partenaires de Mr. Fogg pendant la traversée de Suez à Bombay, qui rejoignait ses troupes cantonnées auprès de Bénarès.[1]

Sir Francis Cromarty, grand, blond, âgé de cinquante ans environ, qui s'était fort distingué pendant la dernière révolte des cipayes,[2] eût[3] véritablement mérité la qualification d'indigène. Depuis son jeune âge, il habitait l'Inde. C'était un homme instruit, qui aurait volontiers donné des renseignements sur les coutumes, l'histoire, l'organisation du pays indou, si Phileas Fogg eût été homme à les demander. Mais ce gentleman ne demandait rien. Il ne voyageait pas, il décrivait une circonférence.

Une heure après avoir quitté Bombay, le train, franchissant les viaducs, avait traversé l'île Salcette et courait sur le continent. Il s'engagea dans les montagnes très ramifiées des Ghâtes-Occidentales,[4] dont les plus hauts sommets sont couverts de bois épais.

Pendant la nuit, le train franchit les Ghâtes, et le lendemain, 21 octobre, il s'élançait à travers un pays relativement plat. La campagne, bien cultivée, était semée de bourgades, au-dessus desquelles le minaret de la pagode remplaçait le clocher de l'église européenne. De nombreux petits cours d'eau irriguaient cette contrée fertile.

Passepartout, réveillé, regardait, et ne pouvait croire qu'il traversait[5] le pays des Indous dans un train de chemin de fer. Cela lui paraissait invraisemblable. Et cependant rien de plus réel ! La locomotive, dirigée par le bras d'un mécanicien anglais et chauffée de houille anglaise, lançait sa fumée sur les plantations de cotonniers et de caféiers. La vapeur se contournait en spirales autour des groupes de palmiers, entre lesquels apparaissaient de pittoresques bungalows[6] et des temples merveilleux qu'enrichissait l'inépuisable

ornementation de l'architecture indienne. Puis, d'immenses étendues de terrain se dessinaient à perte de vue, des jungles où ne manquaient ni les serpents ni les tigres qu'épouvantaient les hennissements du train, et enfin, les forêts, fendues par le tracé de la voie, encore hantées d'éléphants, qui, d'un œil pensif, regardaient passer le convoi échevelé.[1]

Pendant cette matinée, les voyageurs traversèrent ce territoire funeste, qui fut si souvent ensanglanté par les sectateurs de la déesse Kâli.[2]

A midi et demi, le train s'arrêta à la station de Burhampour, et Passepartout put s'y procurer à prix d'or une paire de babouches, agrémentées[3] de perles fausses, qu'il chaussa avec un sentiment d'évidente vanité.

Il est opportun de faire connaître quelles pensées occupaient alors l'esprit de Passepartout. Jusqu'à son arrivée à Bombay, il avait cru et pu croire que les choses en resteraient là.[4] Mais maintenant, depuis qu'il filait à toute vapeur à travers l'Inde, un revirement s'était fait dans son esprit. Il prenait au sérieux les projets de son maître, il croyait à la réalité du pari, conséquemment à ce tour du monde et à ce maximum de temps, qu'il ne fallait pas dépasser. Déjà même, il s'inquiétait des retards possibles, des accidents qui pouvaient survenir en route. Il se sentait comme intéressé dans cette gageure, et tremblait à la pensée qu'il avait pu la compromettre la veille par son impardonnable badauderie. Aussi, beaucoup moins flegmatique que Mr. Fogg, il était beaucoup plus inquiet.

Le lendemain, 22 octobre, sur une question de sir Francis Cromarty, Passepartout, ayant consulté sa montre, ré*pondit qu'il était* trois heures du matin. Et, en effet, cette *fameuse montre,* toujours réglé sur le méridien de Green-

wich, devait retarder et retardait en effet de quatre heures.

Sir Francis rectifia donc l'heure donnée par Passepartout, auquel il fit la même observation que celui-ci avait déjà reçue de la part de Fix. Il essaya de lui faire comprendre qu'il devait se régler sur chaque nouveau méridien, et que, puisqu'il marchait constamment vers l'est, c'est-à-dire au-devant du soleil, les jours étaient plus courts d'autant de fois quatre minutes qu'il y avait de degrés parcourus. Ce fut inutile. Que [1] l'entêté garçon eût compris ou non l'observation du brigadier général, il s'obstina à ne pas avancer sa montre, qu'il maintint invariablement à l'heure de Londres. Innocente manie, d'ailleurs, et qui ne pouvait nuire à personne.

A huit heures du matin, le train s'arrêta au milieu d'une vaste clairière, bordée de quelques bungalows et de cabanes d'ouvriers. Le conducteur du train passa devant la ligne des wagons en disant :

" Les voyageurs descendent ici."

Phileas Fogg regarda sir Francis Cromarty, qui parut ne rien comprendre à cette halte au milieu d'une forêt de tamarins.

Passepartout, non moins supris, s'élança sur la voie et revint presque aussitôt, s'écriant :

" Monsieur, plus de [2] chemin de fer !

— Que voulez-vous dire ? demanda sir Francis Cromarty.

— Je veux dire que le train ne continue pas ! "

Le brigadier général descendit aussitôt de wagon. Phileas Fogg le suivit, sans se presser. Tous deux s'adressèrent au conducteur :

" Où sommes-nous ? demanda sir Francis Cromarty.

— *Au hameau* de Kholby, répondit le conducteur.

— Nous nous arrêtons ici ?

— Sans doute. Le chemin de fer n'est point achevé . . .

— Comment ! il n'est point achevé ?

— Non ! il y a encore un tronçon d'une cinquantaine de milles à établir entre ce point et Allahabad,[1] où la voie reprend.

— Les journaux ont pourtant annoncé l'ouverture complète du railway !

— Que voulez-vous,[2] mon officier,[3] les journaux se sont trompés.

— Et vous donnez des billets de Bombay à Calcutta ! reprit sir Francis Cromarty, qui commençait à s'échauffer.

— Sans doute, répondit le conducteur, mais les voyageurs savent bien qu'ils doivent se faire transporter[4] de Kholby jusqu'à Allahabad."

Sir Francis Cromarty était furieux. Passepartout eût volontiers assommé le conducteur, qui n'en pouvait mais.[5]

"Sir Francis, dit simplement Mr. Fogg, nous allons, si vous le voulez bien, aviser au moyen de gagner Allahabad.

— Monsieur Fogg, il s'agit ici d'un retard absolument préjudiciable à vos intérêts ?

— Non, sir Francis, cela était prévu.

— Quoi ! vous saviez que la voie . . .

— En aucune façon, mais je savais qu'un obstacle quelconque surgirait tôt ou tard sur ma route. Or, rien n'est compromis. J'ai deux jours d'avance à sacrifier. Il y a un steamer qui part de Calcutta pour Hong-Kong le 25 à midi. Nous ne sommes qu'au 22, et nous arriverons à temps à Calcutta."

Il n'y avait rien à dire à une réponse faite avec une si complète assurance.

Il n'était que trop vrai que les travaux du chemin de fer

s'arrêtaient à ce point. Les journaux sont comme certaines montres qui ont la manie d'avancer, et ils avaient prématurément annoncé l'achèvement de la ligne. La plupart des voyageurs connaissaient cette interruption de la voie, et, en descendant du train, ils s'étaient emparés des véhicules de toutes sortes que possédait la bourgade, palkigharis[1] à quatre roues, charrettes traînées par des zébus,[2] sorte de bœufs à bosses, chars de voyage ressemblant à des pagodes ambulantes, palanquins, poneys, etc. Aussi Mr. Fogg et sir Francis Cromarty, après avoir cherché dans toute la bourgade, revinrent-ils sans avoir rien trouvé.

"J'irai à pied," dit Phileas Fogg.

Passepartout, qui rejoignait alors son maître, fit une grimace significative, en considérant ses magnifiques mais insuffisantes babouches.[3] Fort heureusement, il avait été de son côté à la découverte, et en hésitant un peu :

" Monsieur, dit-il, je crois que j'ai trouvé un moyen de transport.

— Lequel?

— Un éléphant ! Un éléphant qui appartient à un Indien logé à cent pas d'ici.

— Allons voir l'éléphant," répondit Mr. Fogg.

Cinq minutes plus tard, Phileas Fogg, sir Francis Cromarty et Passepartout arrivaient près d'une hutte qui attenait à un enclos fermé de hautes palissades. Dans la hutte, il y avait un Indien, et dans l'enclos, un éléphant. Sur leur demande, l'Indien introduisit Mr. Fogg et ses deux compagnons dans l'enclos.

Là, ils se trouvèrent en présence d'un animal, à demi domestiqué, que son propriétaire élevait, non pour en faire une bête de somme, mais une bête de combat.

Kiouni — c'était le nom de la bête — pouvait, comme

tous ses congénères, fournir pendant longtemps une marche rapide, et, à défaut d'autre monture, Phileas Fogg résolut de l'employer.

Mais les éléphants sont chers dans l'Inde, où ils commencent à devenir rares. Les mâles, qui seuls conviennent aux luttes des cirques, sont extrêmement recherchés. Aussi sont-ils l'objet de soins extrêmes, et lorsque Mr. Fogg demanda à l'Indien s'il voulait lui louer son éléphant, l'Indien refusa net.

Fogg insista et offrit de la bête un prix excessif, dix livres (250 fr.)[1] l'heure. Refus. Vingt livres? Refus encore. Quarante livres? Refus toujours. Passepartout bondissait à chaque surenchère. Mais l'Indien ne se laissait pas tenter.

Phileas Fogg, sans s'animer en aucune façon, proposa alors à l'Indien de lui acheter sa bête et lui en offrit tout d'abord mille livres (25,000 fr.).

L'Indien ne voulait pas vendre! Peut-être le drôle flairait-il une magnifique affaire.

Sir Francis Cromarty prit Mr. Fogg à part et l'engagea à réfléchir avant d'aller plus loin. Phileas Fogg répondit à son compagnon qu'il n'avait pas l'habitude d'agir sans réflexion, qu'il s'agissait en fin de compte[2] d'un pari de vingt milles livres, que cet éléphant lui était nécessaire, et que, dût-il le payer vingt fois sa valeur, il aurait cet éléphant.

Mr. Fogg revint trouver l'Indien, dont les petits yeux, allumés par la convoitise, laissaient bien voir que pour lui ce n'était qu'une question de prix. Phileas Fogg offrit successivement douze cents livres, puis quinze cents, puis dix-huit cents, enfin deux mille (50,000 fr.). Passepartout, si *rouge d'ordinaire*, était pâle d'émotion.

A deux mille livres, l'Indien se rendit.

L'affaire conclue, il ne s'agissait plus que de trouver un guide. Ce fut plus facile. Un jeune Parsi, à la figure intelligente, offrit ses services. Mr. Fogg accepta et lui promit une forte rémunération, qui ne pouvait que doubler son intelligence.

L'éléphant fut amené et équipé sans retard. Le Parsi connaissait parfaitement le métier de "mahout" ou cornac.[1] Il couvrit d'une sorte de housse le dos de l'éléphant et disposa, de chaque côté sur ses flancs, deux espèces de cacolets assez peu confortables.

Puis Mr. Fogg offrit à sir Francis Cromarty de le transporter à la station d'Allahabad. Le brigadier général accepta. Un voyageur de plus n'était pas pour fatiguer le gigantesque animal.

Sir Francis Cromarty prit place dans l'un des cacolets, Phileas Fogg dans l'autre. Passepartout se mit à califourchon sur la housse entre son maître et le brigadier général. Le Parsi se jucha sur le cou de l'éléphant, et à neuf heures l'animal, quittant la bourgade, s'enfonçait par le plus court[2] dans l'épaisse forêt de lataniers.

IX

Le guide, afin d'abréger la distance à parcourir, laissa sur la droite le tracé de la voie dont les travaux étaient en cours d'exécution. Très familiarisé avec les routes et sentiers du pays, il prétendait gagner une vingtaine de milles en coupant à travers la forêt, et l'on s'en rapporta à lui.[3]

Après deux heures de marche, le guide arrêta l'éléphant et lui donna une heure de repos. L'animal dévora des branchages et des arbrisseaux, après s'être d'abord désaltéré à une mare voisine. Sir Francis Cromarty ne se plaignit

pas de cette halte. Il était brisé. Mr. Fogg paraissait être aussi dispos que s'il fût sorti de son lit.

« Mais il est donc de fer ! dit le brigadier général en le regardant avec admiration.

— De fer forgé," répondit Passepartout, qui s'occupa de préparer un déjeuner sommaire.

A midi, le guide donna le signal du départ. Le pays prit bientôt un aspect très sauvage. Aux grandes forêts succédèrent des taillis de tamarins et de palmiers-nains, puis de vastes plaines arides. Toute cette partie du haut Bundelkund,[1] peu fréquentée des voyageurs, est habitée par une population fanatique, endurcie dans les pratiques les plus terribles de la religion indoue. Plusieurs fois, on aperçut des bandes d'Indiens farouches, qui faisaient un geste de colère en voyant passer le rapide quadrupède. D'ailleurs, le Parsi les évitait autant que possible, les tenant pour des gens de mauvaise rencontre. On vit peu d'animaux pendant cette journée, à peine quelques singes, qui fuyaient avec mille contorsions et grimaces dont s'amusait fort Passepartout.

A huit heures du soir, la principale chaîne des monts Vindhias[2] avait été franchie, et les voyageurs firent halte au pied du versant septentrional, dans un bungalow en ruines. La distance parcourue pendant cette journée était d'environ vingt-cinq milles, et il en restait autant à faire pour atteindre la station d'Allahabad.

La nuit était froide. A l'intérieur du bungalow, le Parsi alluma un feu de branches sèches, dont la chaleur fut très appréciée. Les voyageurs mangèrent en gens harassés et moulus. La conversation, qui commença par quelques phrases entrecoupées, se termina bientôt par des ronflements sonores. Le guide veilla près de Kiouni, qui s'endormit debout, appuyé au tronc d'un gros arbre.

Nul incident ne signala cette nuit. Quelques rugissements de guépars et de panthères troublèrent parfois le silence, mêlés à des ricanements aigus de singes.

A six heures du matin, on se remit en marche. Le guide espérait arriver à la station d'Allahabad le soir même. De cette façon, Mr. Fogg ne perdrait qu'une partie des quarante-huit heures économisées depuis le commencement du voyage.

On descendit les dernières rampes des Vindhias. Kiouni avait repris son allure rapide. Vers midi, on fit halte sous un bouquet de bananiers, dont les fruits, aussi sains que le pain, "aussi succulents que la crème," disent les voyageurs, furent extrêment appréciés.

A deux heures, le guide entra sous le couvert d'une épaisse forêt, qu'il devait traverser sur un espace de plusieurs milles. Il préférait voyager ainsi à l'abri des bois. En tout cas, il n'avait fait jusqu'alors aucune rencontre fâcheuse, et le voyage semblait devoir s'accomplir sans accident, quand l'éléphant, donnant quelques signes d'inquiétude, s'arrêta soudain. Il était quatre heures alors.

"Qu'y a-t-il? demanda sir Francis Cromarty, qui releva la tête au-dessus de son cacolet.

— Je ne sais, mon officier," répondit le Parsi, en prêtant l'oreille à un murmure confus qui passait sous l'épaisse ramure.

Quelques instants après, ce murmure devint plus définissable. On eût dit [1] un concert, encore fort éloigné, de voix humaines et d'instruments de cuivre. Passepartout était tout yeux, tout oreilles. Mr. Fogg attendait patiemment, sans prononcer une parole.

Le Parsi sauta à terre, attacha l'éléphant á un arbre et s'enfonça au plus épais du taillis. Quelques minutes plus tard, il revint, disant :

"Une procession de brahmanes qui se dirige de ce côté. S'il est possible, évitons d'être vus."

Le guide détacha l'éléphant et le conduisit dans un fourré, en recommandant aux voyageurs de ne point mettre pied à terre. Lui-même se tint prêt à enfourcher rapidement sa monture, si la fuite devenait nécessaire. Mais il pensa que la troupe des fidèles passerait sans l'apercevoir, car l'épaisseur du feuillage le dissimulait entièrement.

Le bruit discordant des voix et des instruments se rapprochait. Des chants monotones se mêlaient au son des tambours et des cymbales. Bientôt la tête de la procession apparut sous les arbres, à une cinquantaine de pas du poste occupé par Mr. Fogg et ses compagnons. Ils distinguaient aisément à travers les branches le curieux personnel de cette cérémonie religieuse.

En première ligne s'avançaient des prêtres, coiffés de mitres et vêtus de longues robes chamarrées. Ils étaient entourés d'hommes, de femmes, d'enfants, qui faisaient entendre une sorte de psalmodie funèbre, interrompue à intervalles égaux par des coups de tam-tams et de cymbales. Derrière eux, sur un char aux larges roues dont les rayons et la jante figuraient un entrelacement de serpents, apparut une statue hideuse, traînée par deux couples de zébus richement caparaçonnés. Cette statue avait quatre bras, le corps colorié d'un rouge sombre, les yeux hagards, les cheveux emmêlés, la langue pendante, les lèvres teintes de henné et de bétel.[1] A son cou s'enroulait un collier de têtes de mort, à ses flancs une ceinture de mains coupées. Elle se tenait debout sur un géant terrassé auquel le chef manquait.

Sir Francis Cromarty reconnut cette statue.

"*La déesse* Kâli, murmura-t-il, la déesse de l'amour et *de la mort.*

— De la mort, j'y consens, mais de l'amour, jamais ! dit Passepartout. La vilaine bonne [1] femme ! "

Le Parsi lui fit signe de se taire.

Autour de la statue s'agitait, se démenait, se convulsionnait un groupe de vieux fakirs, zébrés de bandes d'ocre, couverts d'incisions cruciales qui laissaient échapper leur sang goutte à goutte, énergumènes stupides qui, dans les grandes cérémonies indoues, se précipitent encore sous les roues du char de Jaggernaut.[2] Derrière eux, quelques brahmanes, dans toute la somptuosité de leur costume oriental, traînaient une femme qui se soutenait à peine.

Cette femme était jeune, blanche comme une Européenne. Sa tête, son cou, ses épaules, ses oreilles, ses bras, ses mains, ses orteils, étaient surchargés de bijoux, colliers, bracelets, boucles et bagues. Une tunique lamée d'or, recouverte d'une mousseline légère, dessinait les contours de sa taille.

Derrière cette jeune femme, — contraste violent pour les yeux, — des gardes, armés de sabres nus passés à leur ceinture et de longs pistolets damasquinés, portaient un cadavre sur un palanquin.

C'était le corps d'un vieillard, revêtu de ses opulents habits de rajah, ayant, comme en sa vie, le turban brodé de perles, la robe tissue de soie et d'or, la ceinture de cachemir diamanté, et ses magnifiques armes de prince indien.

Puis, des musiciens et une arrière-garde de fanatiques, dont les cris couvraient parfois l'assourdissant fracas des instruments, fermaient le cortège.

Sir Francis Cromarty regardait toute cette pompe d'un air singulièrement attristé, et se tournant vers le guide :

" Un sutty ! " [3] dit-il.

Le Parsi fit un signe affirmatif et mit un doigt sur ses

lèvres. La longue procession se déroula lentement sous les arbres, et bientôt ses derniers rangs disparurent dans la profondeur de la forêt.

Peu à peu, les chants s'éteignirent. Il y eut encore quelques éclats de cris lointains, et enfin à tout ce tumulte, succéda un profond silence.

Phileas Fogg avait entendu ce mot prononcé par sir Francis Cromarty, et aussitôt que la procession eut disparu :

"Qu'est-ce qu'un sutty? demanda-t-il.

— Un sutty, monsieur Fogg, répondit le brigadier général, c'est un sacrifice humain, mais un sacrifice volontaire. Cette femme que vous venez de voir sera brûlée demain aux premières heures du jour.

— Ah ! les gueux ! s'écria Passepartout, qui ne put retenir ce cri d'indignation.

— Et ce cadavre? demanda Mr. Fogg.

— C'est celui du prince, son mari, répondit le guide, un rajah indépendant du Bundelkund.

— Comment, reprit Phileas Fogg, sans que sa voix trahît la moindre émotion, ces barbares coutumes subsistent encore dans l'Inde, et les Anglais n'ont pu les détruire?

— Dans la plus grande partie de l'Inde, répondit sir Francis Cromarty, ces sacrifices ne s'accomplissent plus, mais nous n'avons aucune influence sur ces contrées sauvages, et principalement sur ce territoire du Bundelkund. Tout le revers septentrional des Vindhias est le théâtre de meurtres et de pillages incessants.

— La malheureuse ! murmurait Passepartout, brûlée vive !

— Oui, reprit le brigadier général, brûlée, et si elle ne l'était pas, vous ne sauriez croire à quelle misérable condition elle se verrait réduite par ses proches. On lui raserait les cheveux, on la nourrirait à peine de quelques poignées

de riz, on la repousserait, elle serait considérée comme une créature immonde et mourrait dans quelque coin comme un chien galeux. Aussi la perspective de cette affreuse existence pousse-t-elle souvent ces malheureuses au supplice, bien plus que l'amour ou le fanatisme religieux. Quelquefois, cependant, le sacrifice est réellement volontaire, et il faut l'intervention énergique du gouvernement pour l'empêcher. Ainsi, il y a quelques années, je résidais à Bombay, quand une jeune veuve vint demander au gouverneur l'autorisation de se brûler avec le corps de son mari. Comme vous le pensez bien, le gouverneur refusa; alors la veuve quitta la ville, se réfugia chez un rajah indépendant, et là elle consomma son sacrifice."

Pendant le récit du brigadier général, le guide secouait la tête, et quand le récit fut achevé :

"Le sacrifice qui aura lieu demain au lever du jour n'est pas volontaire, dit-il.

— Comment le savez-vous?

— C'est une histoire que tout le monde connaît dans le Bundelkund, répondit le guide.

— Cependant, cette infortunée ne paraissait faire aucune résistance, fit observer sir Francis Cromarty.

— Cela tient à [1] ce qu'on l'a enivrée de la fumée du chanvre [2] et de l'opium.

— Mais où la conduit-on?

— A la pagode de Pillaji, à deux milles d'ici. Là, elle passera la nuit en attendant l'heure du sacrifice.

— Et le sacrifice aura lieu? . . .

— Demain à la première apparition du jour."

Après cette réponse, le guide fit sortir l'éléphant de l'épais fourré et se hissa sur le cou de l'animal. Mais au moment où il allait l'exciter par un sifflement particu-

lier, Mr. Fogg l'arrêta, et, s'adressant à sir Francis Cromarty :

"Si nous sauvions cette femme? dit-il.

—Sauver cette femme, monsieur Fogg! . . . s'écria le brigadier général.

—J'ai encore douze heures d'avance. Je puis les consacrer à cela.

—Tiens! Mais vous êtes un homme de cœur! dit sir Francis Cromarty.

—Quelquefois, répondit simplement Phileas Fogg. Quand j'ai le temps."

X

Le dessein était hardi, hérissé de difficultés, impracticable peut-être. Mr. Fogg allait risquer sa vie ou tout au moins sa liberté, et par conséquent la réussite de ses projets, mais il n'hésita pas. Il trouva d'ailleurs, dans sir Francis Cromarty, un auxiliaire décidé.

Quant à Passepartout, il était prêt, on pouvait disposer de lui. L'idée de son maître l'exaltait. Il sentait un cœur, une âme sous cette enveloppe de glace. Il se prenait à aimer Phileas Fogg.

Restait le guide. Quel parti prendrait-il dans l'affaire? Ne serait-il pas porté pour[1] les Indous? A défaut de son concours, il fallait au moins s'assurer sa neutralité. Sir Francis Cromarty lui posa franchement la question.

"Mon officier, répondit le guide, je suis Parsi, et cette femme est Parsie. Disposez de moi.

—Bien, guide, répondit Mr. Fogg.

—Toutefois, sachez-le bien, reprit le Parsi, non seulement nous risquons notre vie, mais des supplices horribles, si nous sommes pris. Ainsi, voyez.[2]

— C'est vu, répondit Mr. Fogg. Je pense que nous devrons attendre la nuit pour agir?

— Je le pense aussi," répondit le guide.

Ce brave Indou donna alors quelques détails sur la victime. C'était une Indienne d'une beauté célèbre, de race parsie, fille de riches négociants de Bombay. Elle avait reçu dans cette ville une éducation absolument anglaise. Elle se nommait Aouda. Orpheline, elle fut mariée malgré elle à ce vieux rajah du Bundelkund. Trois mois après, elle devint veuve. Sachant le sort qui l'attendait, elle s'échappa, fut reprise aussitôt, et les parents du rajah, qui avaient intérêt à sa mort, la vouèrent à ce supplice auquel il ne semblait pas qu'elle pût échapper.

Ce récit ne pouvait qu'enraciner Mr. Fogg et ses compagnons dans leur généreuse résolution. Il fut décidé que le guide dirigerait l'éléphant vers la pagode de Pillaji, dont il se rapprocherait autant que possible.

Une demi-heure après, halte fut faite sous un taillis, à cinq cents pas de la pagode; les hurlements des fanatiques se laissaient entendre distinctement.

Les moyens de parvenir jusqu'à la victime furent alors discutés. Le guide connaissait cette pagode de Pillaji, dans laquelle il affirmait que la jeune femme était emprisonnée. Pourrait-on y pénétrer par une des portes, quand toute la bande serait plongée dans le sommeil de l'ivresse, ou faudrait-il pratiquer un trou dans une muraille? C'est ce qui ne pourrait être décidé qu'au moment et au lieu même. Mais ce qui ne fit aucun doute, c'est que l'enlèvement devait s'opérer cette nuit même, et non quand, le jour venu, la victime serait conduite au supplice. A cet instant, aucune intervention humaine n'eût pu la sauver.

Mr. Fogg et ses compagnons attendirent la nuit. Dès que l'ombre se fit, vers six heures du soir, ils résolurent d'opérer une reconnaissance autour de la pagode. Les derniers cris des fakirs s'éteignaient alors. Suivant leur habitude, ces Indiens devaient être plongés dans l'épaisse ivresse du "hang,"[1] — opium liquide, mélangé d'une infusion de chanvre, — et il serait peut-être possible de se glisser entre eux jusqu'au temple.

Le Parsi, guidant Mr. Fogg, sir Francis Cromarty et Passepartout, s'avança sans bruit à travers la forêt. Après dix minutes de reptation sous les ramures, ils arrivèrent au bord d'une petite rivière, et là, à la lueur de torches de fer à la pointe desquelles brûlaient des résines, ils aperçurent un monceau de bois empilé. C'était le bûcher, fait de précieux sandal,[2] et déjà imprégné d'une huile parfumée. A sa partie supérieure reposait le corps embaumé du rajah, qui devait être brûlé en même temps que sa veuve. A cent pas de ce bûcher s'élevait la pagode, dont les minarets perçaient dans l'ombre la cime des arbres.

"Venez !" dit le guide à voix basse.

Et, redoublant de précaution, suivi de ses compagnons, il se glissa silencieusement à travers les grandes herbes. Bientôt il s'arrêta à l'extrémité d'une clairière.

Quelques résines éclairaient la place. Le sol était jonché de groupes de dormeurs, appesantis par l'ivresse. On eût dit un champ de bataille couvert de morts. Hommes, femmes, enfants, tout était confondu. A l'arrière-plan, entre la masse des arbres, le temple de Pillaji se dressait confusément. Mais au grand désappointement, les gardes du rajah, éclairés par des torches fuligineuses,[3] veillaient aux portes et se promenaient, le sabre nu. On pouvait supposer qu'à l'intérieur les prêtres veillaient aussi.

Le Parsi ne s'avança pas plus loin. Il avait reconnu l'impossibilité de forcer l'entrée du temple, et il ramena ses compagnons en arrière. Phileas Fogg et sir Francis Cromarty avaient compris comme lui qu'ils ne pouvaient rien tenter de ce côté. Ils s'arrêtèrent et s'entretinrent à voix basse.

"Attendons, dit le brigadier général, il n'est que huit heures encore, et il est possible que ces gardes succombent aussi au sommeil.

— Cela est possible, en effet," répondit le Parsi.

Phileas Fogg et ses compagnons s'étendirent donc au pied d'un arbre et attendirent.

Le temps leur parut long ! Le guide les quittait parfois et allait observer la lisière du bois. Les gardes du rajah veillaient toujours à la lueur des torches, et une vague lumière filtrait à travers les fenêtres de la pagode.

On attendit ainsi jusqu'à minuit. La situation ne changea pas. Même surveillance au dehors. Il était évident qu'on ne pouvait compter sur l'assoupissement des gardes. L'ivresse du "hang" leur avait été probablement épargnée. Il fallait donc agir autrement et pénétrer par une ouverture pratiquée aux murailles de la pagode. Restait la question de savoir si les prêtres veillaient auprès de leur victime avec autant de soin que les soldats à la porte du temple.

Après une dernière conversation, le guide se dit prêt à partir. Mr. Fogg, sir Francis et Passepartout le suivirent. Ils firent un détour assez long, afin d'atteindre la pagode par son chevet.[1]

Vers minuit et demi, ils arrivèrent au pied des murs sans avoir rencontré personne. Aucune surveillance n'avait été établie de ce côté, mais il est vrai de dire que fenêtres et portes manquaient absolument.

La nuit était sombre. La lune, alors dans son dernier quartier, quittait à peine l'horizon, encombré de gros nuages. La hauteur des arbres accroissait encore l'obscurité.

Mais il ne suffisait pas d'avoir atteint le pied des murailles, il fallait encore y pratiquer une ouverture. Pour cette opération, Phileas Fogg et ses compagnons n'avaient absolument que leurs couteaux de poche. Très heureusement, les parois du temple se composaient d'un mélange de briques et de bois qui ne pouvait être difficile à percer. La première brique une fois enlevée, les autres viendraient facilement.

On se mit à la besogne, faisant le moins de bruit possible. Le Parsi, d'un côté, Passepartout, de l'autre, travaillaient à desceller les briques, de manière à obtenir une ouverture large de deux pieds.

Le travail avançait, quand un cri se fit entendre à l'intérieur du temple, et presque aussitôt d'autres cris lui répondirent du dehors.

Passepartout et le guide interrompirent leur travail. Les avait-on surpris? L'éveil[1] était-il donné? La plus vulgaire prudence leur commandait de s'éloigner, — ce qu'ils firent en même temps que Phileas Fogg et sir Francis Cromarty. Ils se blottirent de nouveau sous le couvert du bois, attendant que l'alerte, si c'en était une, se fût dissipée, et prêts, dans ce cas, à reprendre leur opération.

Mais, — contretemps funeste, — des gardes se montrèrent au chevet de la pagode, et s'y installèrent de manière à empêcher toute approche.

Il serait difficile de décrire le désappointement de ces *quatre hommes*, arrêtés dans leur œuvre. Maintenant qu'ils *ne pouvaient* plus parvenir jusqu'à la victime, comment la

sauveraient-ils? Sir Francis Cromarty se rongeait les poings. Passepartout était hors de lui, et le guide avait quelque peine à le contenir. L'impassible Fogg attendait sans manifester ses sentiments.

"N'avons-nous plus qu'à partir? demanda le brigadier général à voix basse.

— Nous n'avons plus qu'à partir, répondit le guide.

— Attendez, dit Fogg. Il suffit que je sois demain à Allahabad avant midi.

— Mais qu'espérez-vous? répondit sir Francis Cromarty, dans quelques heures le jour va paraître, et . . .

— La chance qui nous échappe peut se représenter au moment suprême."

Le brigadier général aurait voulu pouvoir lire dans les yeux de Phileas Fogg. Sur quoi comptait donc ce froid Anglais? Voulait-il au moment du supplice, se précipiter vers la jeune femme et l'arracher ouvertement à ses bourreaux?

C'eût été une folie, et comment admettre que cet homme fût fou à ce point? Néanmoins, sir Francis Cromarty consentit á attendre jusqu'au dénouement de cette terrible scène.

Cependant Passepartout, juché sur les premières branches d'un arbre, ruminait une idée qui avait d'abord traversé son esprit comme un éclair, et qui finit par s'incruster dans son cerveau.

Il avait commencé par se dire: "Quelle folie!" et maintenant il répétait: "Pourquoi pas, après tout? C'est une chance, peut-être la seule, et avec de tels abrutis! . . ."

En tout cas, Passepartout ne formula pas autrement sa pensée, mais il ne tarda pas à se glisser avec la souplesse

d'un serpent sur les basses branches de l'arbre dont l'extrémité se courbait vers le sol.

Les heures s'écoulaient, et bientôt quelques nuances moins sombres annoncèrent l'approche du jour. Cependant l'obscurité était profonde encore.

C'était le moment. Il se fit comme une résurrection dans cette foule assoupie. Les groupes s'animèrent. Des coups de tam-tams retentirent. Chants et cris éclatèrent de nouveau. L'heure était venue à laquelle l'infortunée allait mourir.

En effet, les portes de la pagode s'ouvrirent. Une lumière plus vive s'échappa de l'intérieur. Mr. Fogg et sir Francis Cromarty purent apercevoir la victime, vivement éclairée, que deux prêtres traînaient au dehors. Il leur sembla même que, secouant l'engourdissement de l'ivresse par un suprême instinct de conservation, la malheureuse tentait d'échapper à ses bourreaux. Le cœur de sir Francis Cromarty bondit, et par un mouvement convulsif, saisissant la main de Phileas Fogg, il sentit que cette main tenait un couteau ouvert.

En ce moment la foule s'ébranla. La jeune femme était retombée dans cette torpeur provoquée par les fumées du chanvre. Elle passa à travers les fakirs qui l'escortaient de leurs vociférations religieuses.

Phileas Fogg et ses compagnons, se mêlant aux derniers rangs de la foule, la suivirent.

Deux minutes après, ils arrivaient sur le bord de la rivière et s'arrêtaient à moins de cinquante pas du bûcher, sur lequel était couché le corps du rajah. Dans la demi-obscurité, ils virent la victime absolument inerte, étendue auprès du cadavre de son époux.

Puis une torche fut approchée, et le bois, imprégné d'huile, s'enflamma aussitôt.

A ce moment, sir Francis Cromarty et le guide retinrent Phileas Fogg, qui, dans un moment de folie généreuse, s'élançait[1] vers le bûcher . . .

Mais Phileas Fogg les avait déjà repoussés, quand la scène changea soudain. Un cri de terreur s'éleva. Toute cette foule se précipita à terre, épouvantée.

Le vieux rajah n'était donc pas mort, qu'on[2] le vit se redresser tout à coup, comme un fantôme, soulever la jeune femme dans ses bras, descendre du bûcher au milieu des tourbillons de vapeurs qui lui donnaient une apparence spectrale ?

Les fakirs, les gardes, les prêtres, pris d'une terreur subite, étaient là, face à terre, n'osant lever les yeux et regarder un tel prodige !

La victime inanimée passa entre les bras vigoureux qui la portaient, et sans qu'elle parût leur peser. Mr. Fogg et sir Francis Cromarty étaient demeurés debout. Le Parsi avait courbé la tête, et Passepartout, sans doute, n'était pas moins stupéfié ! . . .

Ce ressuscité arriva ainsi près de l'endroit où se tenaient Mr. Fogg et sir Francis Cromarty, et là, d'une voix brève :

"Filons ! . . ." dit-il.

C'était Passepartout lui-même qui s'était glissé vers le bûcher au milieu de la fumée épaisse ! C'était Passepartout qui, profitant de l'obscurité profonde encore, avait arraché la jeune femme à la mort ! C'était Passepartout qui, jouant son rôle avec un audacieux bonheur, passait au milieu de l'épouvante générale !

Un instant après, tous quatre disparaissaient dans le bois, et l'éléphant les emportait d'un trot rapide. Mais des cris, des clameurs et même une balle, perçant le chapeau de *Phileas Fogg,* leur apprit que la ruse était découverte.

En effet, sur le bûcher enflammé se détachait alors le corps du vieux rajah. Les prêtres, revenus de leur frayeur, avaient compris qu'un enlèvement venait de s'accomplir. Aussitôt ils s'étaient précipités dans la forêt. Les gardes les avaient suivis. Une décharge avait eu lieu, mais les ravisseurs fuyaient rapidement, et, en quelques instants, ils se trouvaient hors de la portée des balles et des flèches.

XI

Le hardi enlèvement avait réussi. Une heure après, Passepartout riait encore de son succès. Sir Francis Cromarty avait serré la main de l'intrépide garçon. Son maître lui avait dit : "Bien," ce qui, dans la bouche de ce gentleman, équivalait à une haute approbation. A quoi Passepartout avait répondu que tout l'honneur de l'affaire appartenait à son maître. Pour lui, il n'avait eu qu'une idée "drôle," et il riait en songeant que, pendant quelques instants, lui, Passepartout, ancien gymnaste, ex-sergent de pompiers, avait été le veuf d'une charmante femme, un vieux rajah embaumé !

Quant à la jeune Indienne, elle n'avait pas eu conscience de ce qui s'était passé. Enveloppée dans les couvertures de voyage, elle reposait sur l'un des cacolets.

Cependant l'éléphant guidé avec une extrême sûreté par le Parsi, courait rapidement dans la forêt encore obscure. A sept heures, on fit halte. La jeune femme était toujours dans une prostration complète. Cependant sir Francis Cromarty, qui connaissait les effets de l'ivresse produite par l'inhalation des vapeurs du chanvre, n'avait aucune inquiétude sur son compte.

Ver dix heures, le guide annonçait la station d'Allahabad.

Là reprenait la voie interrompue du chemin de fer, dont les trains franchissent, en moins d'un jour et d'une nuit, la distance qui sépare Allahabad de Calcutta.

Phileas Fogg devait donc arriver à temps pour prendre un paquebot qui ne partait que le lendemain seulement,[1] 25 octobre, à midi, pour Hong-Kong.

La jeune femme fut déposée dans une chambre de la gare. Passepartout fut chargé d'aller chercher pour elle divers objets de toilette, robe, châle, fourrures, etc., ce qu'il trouverait. Son maître lui ouvrait un crédit illimité.

Passepartout partit aussitôt et courut les rues de la ville. Allahabad, c'est la cité de Dieu, l'une des plus vénérées de l'Inde, en raison de ce qu'elle est bâtie au confluent des deux fleuves sacrés, le Gange et la Jumna, dont les eaux attirent les pèlerins de toute la péninsule. Plus de commerce, plus d'industrie dans cette cité, jadis industrielle et commerçante. Passepartout, qui cherchait vainement un magasin de nouveautés, comme s'il eût été dans Regent-street, ne trouva que chez un revendeur, vieux juif difficultueux, les objets dont il avait besoin, une robe en étoffe écossaise, un vaste manteau, et une magnifique pelisse en peaux de loutres qu'il n'hésita pas à payer soixante-quinze livres (1,875 fr.). Puis, tout triomphant, il retourna à la gare.

Mrs. Aouda commençait à revenir à elle. Cette influence à laquelle les prêtres de Pillaji l'avaient soumise se dissipait peu à peu, et ses beaux yeux reprenaient toute leur douceur indienne. La veuve du rajah du Bundelkund était une charmante femme dans toute l'acception européenne du mot. Elle parlait l'anglais avec une grande pureté, et le guide n'avait point exagéré en affirmant que cette jeune Parsie avait été transformée par l'éducation.

Cependant le train allait quitter la station d'Allahabad. Le Parsi attendait. Mr. Fogg lui régla son salaire au prix convenu, sans le dépasser d'un farthing. Ceci étonna un peu Passepartout, qui savait tout ce que son maître devait au dévouement du guide. Le Parsi avait, en effet, risqué volontairement sa vie dans l'affaire de Pillaji, et si, plus tard, les Indous l'apprenaient, il échapperait difficilement à leur vengeance.

Restait aussi la question de Kiouni. Que ferait-on d'un éléphant acheté si cher? Phileas Fogg avait déjà pris une résolution à cet égard.

" Parsi, dit-il au guide, tu as été serviable et dévoué. J'ai payé ton service, mais, non ton dévouement. Veux-tu cet éléphant? Il est à toi."

Les yeux du guide brillèrent.

" C'est une fortune que Votre Honneur me donne ! s'écria-t-il.

— Accepte, guide, répondit Mr. Fogg, et c'est moi qui serai encore ton débiteur.

— A la bonne heure ![1] s'écria Passepartout. Prends, ami ! Kiouni est un brave et courageux animal ! "

Et, allant à la bête, il lui présenta quelques morceaux de sucre, disant :

" Tiens, Kiouni, tiens, tiens ! "

L'éléphant fit entendre quelques grognements de satisfaction. Puis, prenant Passepartout par la ceinture et l'enroulant de sa trompe, il l'enleva jusqu'à la hauteur de sa tête. Passepartout, nullement effrayé, fit une bonne caresse à l'animal, qui le replaça doucement à terre.

Quelques instants après, Phileas Fogg, sir Francis Cromarty et Passepartout, installés dans un confortable wagon dont Mrs. Aouda occupait la meilleure place, couraient à toute vapeur vers Bénarès.[2]

A midi et demi, le train s'arrêtait à la station de Bénarès, l'Athènes de l'Inde au dire des [1] orientalistes. C'était là que devait s'arrêter sir Francis Cromarty. Le brigadier général fit donc ses adieux à Phileas Fogg, lui souhaitant tout le succès possible. Mr. Fogg pressa légèrement les doigts de son compagnon. Les compliments de Mrs. Aouda furent plus affectueux. Jamais elle n'oublierait ce qu'elle devait à sir Francis Cromarty. Quant à Passepartout, il fut honoré d'une vraie poignée de main de la part du brigadier général. Tout ému, il se demanda où et quand il pourrait bien se dévouer pour lui. Puis on se sépara.

A partir de Bénarès, la voie ferrée suivait en partie la vallée du Gange. A travers les vitres du wagon, par un temps assez clair, apparaissait le paysage varié du Béhar, des montagnes couvertes de verdure, des champs d'orge, de maïs et de froment, des rios [2] et des étangs peuplés d'alligators verdâtres, des villages bien entretenus, des forêts encore verdoyantes. Quelques éléphants, des zébus à grosse bosse, venaient se baigner dans les eaux du fleuve sacré, et aussi, malgré la saison avancée et la température déjà froide, des bandes d'Indous des deux sexes, qui accomplissaient pieusement leurs saintes ablutions. Tout ce panorama défila comme un éclair, et souvent un nuage de vapeur blanche en cacha les détails. Puis la nuit vint; au milieu des hurlements des tigres, des ours, des loups qui fuyaient devant la locomotive, le train passa à toute vitesse, et l'on n'aperçut plus rien des merveilles du Bengale.

Enfin, à sept heures du matin, Calcutta [3] était atteint. Le paquebot, en partance pour Hong-Kong, ne levait l'ancre qu'à midi. Phileas Fogg avait donc cinq heures devant lui.

XII

Le train s'était arrêté en gare. Phileas Fogg comptait se rendre directement au paquebot de Hong-Kong, afin d'y installer confortablement Mrs. Aouda, qu'il ne voulait pas quitter, tant qu'elle serait en ce pays si dangereux pour elle. Au moment où Mr. Fogg allait sortir de la gare, un policeman[1] s'approcha de lui et dit :

"Monsieur Phileas Fogg ?

—C'est moi.

—Cet homme est votre domestique ? ajouta le policeman en désignant Passepartout.

—Oui.

—Veuillez me suivre tous les deux."

Mr. Fogg ne fit pas un mouvement qui pût marquer en lui une surprise quelconque. Cet agent était un représentant de la loi, et, pour tout Anglais, la loi est sacrée. Passepartout, avec ses habitudes françaises, voulut raisonner, mais le policeman le toucha de sa baguette, et Phileas Fogg lui fit signe d'obéir.

"Cette jeune dame peut nous accompagner ? demanda Mr. Fogg.

—Elle le peut," répondit le policeman.

Le policeman conduisit Mr. Fogg, Mrs. Aouda et Passepartout vers un palki-ghari, sorte de voiture à quatre roues et à quatre places, attelée de deux chevaux. On partit. Personne ne parla pendant le trajet, qui dura vingt minutes environ.

La voiture traversa d'abord la "ville noire," aux rues étroites, bordées de cahutes dans lesquelles grouillait une population cosmopolite, sale, déguenillée ; puis elle passa à

travers la ville européenne, égayée de maisons de briques, ombragée de cocotiers, hérissée de mâtures. Le palki-ghari s'arrêta devant une habitation d'apparence simple. Le policeman fit descendre ses prisonniers, — on pouvait vraiment leur donner ce nom, — et il les conduisit dans une chambre aux fenêtres grillées, en leur disant :

"C'est à huit heures et demie que vous comparaîtrez devant le juge Obadiah."

Puis il se retira et ferma la porte.

"Allons ! nous sommes pris !" s'écria Passepartout, en se laissant aller[1] sur une chaise.

Mrs. Aouda, s'adressant aussitôt à Mr. Fogg, lui dit d'une voix dont elle cherchait en vain à déguiser l'émotion :

"Monsieur, il faut m'abandonner ! C'est pour moi que vous êtes poursuivi ! C'est pour m'avoir sauvée !"

Phileas Fogg se contenta de répondre que cela n'était pas possible. Poursuivi pour cette affaire de sutty ! Inadmissible ! Comment les plaignants oseraient-ils se présenter ? Il y avait méprise. Mr. Fogg ajouta que, dans tous les cas, il n'abandonnerait pas la jeune femme, et qu'il la conduirait à Hong-Kong.

"Mais le bateau part à midi ! fit observer Passepartout.

—Avant midi nous serons à bord," répondit simplement l'impassible gentleman.

Cela fut affirmé si nettement, que Passepartout ne put s'empêcher de se dire à lui-même :

"Parbleu ! cela est certain ! avant midi nous serons à bord !" Mais il n'était pas rassuré du tout.

A huit heures et demie, la porte de la chambre s'ouvrit. Le policeman reparut, et il introduisit les prisonniers dans la salle voisine. C'était une salle d'audience,[2] et un public assez nombreux, composé d'Européens et d'indigènes, en

occupait le prétoire. Mr. Fogg, Mrs. Aouda et Passepartout s'assirent sur un banc en face des sièges réservés au magistrat et au greffier.

Ce magistrat, le juge Obadiah, entra presque aussitôt, suivi du greffier. C'était un gros homme, tout rond. Il décrocha une perruque pendue à un clou et s'en coiffa lestement.

"La première cause, dit-il.

— Phileas Fogg? dit le greffier.

— Me voici, répondit Mr. Fogg.

— Passepartout?

— Présent! répondit Passepartout.

— Bien! dit le juge. Voilà deux jours, accusés, que l'on vous guette à tous les trains de Bombay.

Mais de quoi nous accuse-t-on? s'écria Passepartout, impatienté.

— Vous allez le savoir, répondit le juge. Faites entrer les plaignants."

Sur l'ordre du juge, une porte s'ouvrit, et trois prêtres furent introduits par un huissier.

"C'est bien cela, murmura Passepartout, ce sont ces coquins qui voulaient brûler notre jeune dame!"

Les prêtres se tinrent debout devant le juge, et le greffier lut à haute voix une plainte en sacrilège, formulée contre le sieur Phileas Fogg et son domestique, accusés d'avoir violé un lieu consacré par la religion brahmanique.

"Vous avez entendu? demanda le juge à Phileas Fogg.

— Oui, monsieur, répondit Mr. Fogg en consultant sa montre, et j'avoue.

— Ah! vous avouez? . . .

— J'avoue et j'attends que ces trois prêtres avouent à leur tour ce qu'ils voulaient faire à la pagode de Pillaji."

Les prêtres se regardèrent. Ils semblaient ne rien comprendre aux paroles de l'accusé.

"Sans doute ! s'écria impétueusement Passepartout, à cette pagode de Pillaji, devant laquelle ils allaient brûler leur victime !"

Nouvelle stupéfaction des prêtres et profond étonnement du juge Obadiah.

"Quelle victime? demanda-t-il. Brûler qui ! En pleine ville de Bombay?

—Bombay? s'écria Passepartout.

— Sans doute. Il ne s'agit pas de la pagode de Pillaji, mais de la pagode de Malebar-Hill, à Bombay.

— Et comme pièce de conviction, voici les souliers du profanateur, ajouta le greffier, en posant une paire de chaussures sur son bureau.

— Mes souliers !" s'écria Passepartout, qui, surpris au dernier chef,[1] ne put retenir cette involontaire exclamation.

On devine la confusion qui s'était opérée dans l'esprit du maître et du domestique. Cet incident de la pagode de Bombay, ils l'avaient oublié, et c'était celui-là même qui les amenait devant le magistrat de Calcutta.

En effet, l'agent Fix avait compris tout le parti qu'il pouvait tirer de cette malencontreuse affaire. Retardant son départ de douze heures, il s'était fait le conseil des prêtres de Malebar-Hill ; puis, par le train suivant, il les avait lancés sur les traces du sacrilège. Mais, par suite du temps employé à la délivrance de la jeune veuve, Fix et les Indous arrivèrent à Calcutta avant Phileas Fogg et son domestique, que les magistrats, prévenus par dépêche, devaient arrêter à leur descente du train. Que l'on juge du désappointement de Fix, quand il apprit que Phileas Fogg n'était point encore arrivé dans la capitale de l'Inde. Il dut croire que

son voleur, s'arrêtant à une station, s'était réfugié dans les provinces septentrionales. Pendant vingt-quatre heures, au milieu de mortelles inquiétudes, Fix le guetta à la gare. Quelle fut donc sa joie quand, ce matin même, il le vit descendre du wagon, en compagnie, il est vrai, d'une jeune femme dont il ne pouvait s'expliquer la présence. Aussitôt il lança sur lui un policeman, et voilà comment Mr. Fogg, Passepartout et la veuve du rajah furent conduits devant le juge Obadiah.

Et si Passepartout eût été moins préoccupé de son affaire, il aurait aperçu, dans un coin du prétoire, le détective, qui suivait le débat avec un intérêt facile à comprendre, — car à Calcutta, comme à Bombay, comme à Suez, le mandat d'arrestation lui manquait encore !

Cependant le juge Obadiah avait pris acte de[1] l'aveu échappé à Passepartout, qui aurait donné tout ce qu'il possédait pour reprendre ses imprudentes paroles.

« Les faits sont avoués ? dit le juge.

— Avoués, répondit froidement Mr. Fogg.

— Attendu, reprit le juge, attendu que la loi anglaise entend protéger également et rigoureusement toutes les religions des populations de l'Inde, le délit étant avoué par le sieur Passepartout, convaincu d'avoir violé d'un pied sacrilège le pavé de la pagode de Malebar-Hill, à Bombay, dans la journée du 20 octobre, condamne[2] ledit Passepartout à quinze jours de prison et à une amende de trois cents livres (7,500 fr.).

— Trois cents livres ? s'écria Passepartout, qui n'était véritablement sensible qu'à l'amende.

— Silence ! fit l'huissier d'une voix glapissante.

— Et, ajouta le juge Obadiah, attendu qu'il n'est pas matériellement prouvé qu'il n'y ait pas eu connivence entre

le domestique et le maître, qu'en tout cas [1] celui-ci doit être tenu responsable des faits et gestes d'un serviteur à ses gages, retient [2] ledit Phileas Fogg et le condamne à huit jours de prison et cent cinquante livres d'amende. Greffier, appelez une autre cause !"

Fix, dans son coin, éprouvait une indicible satisfaction. Phileas Fogg, retenu huit jours à Calcutta, c'était plus qu'il ne fallait pour donner au mandat le temps de lui arriver.

Passepartout était abasourdi. Cette condamnation ruinait son maître. Un pari de vingt mille livres perdu, et tout cela parce que, en vrai badaud, il était entré dans cette maudite pagode !

Phileas Fogg, aussi maître de lui que si cette condamnation ne l'eût pas concerné, n'avait pas même froncé les sourcils. Mais au moment où le greffier appelait une autre cause, il se leva et dit :

" J'offre caution.

— C'est votre droit," répondit le juge.

Fix se sentit froid dans le dos, mais il reprit son assurance, quand il entendit le juge, " attendu la qualité d'étrangers de Phileas Fogg et de son domestique," fixer la caution pour chacun d'eux à la somme énorme de mille livres (25,000 fr.).

C'était deux mille livres qu'il en [3] coûterait à Mr. Fogg, s'il ne purgeait pas sa condamnation.[4]

" Je paye," dit ce gentleman.

Et du sac que portait Passepartout, il retira un paquet de bank-notes qu'il déposa sur le bureau du greffier.

" Cette somme vous sera restituée à votre sortie de prison, dit le juge. En attendant, vous êtes libres sous caution.

— Venez, dit Phileas Fogg à son domestique.

— Mais, au moins, qu'ils rendent les souliers !" s'écria Passepartout avec un mouvement de rage.

On lui rendit ses souliers.

" En voilà qui coûtent cher ![1] murmura-t-il ! Plus de milles livres chacun ! sans compter qu'ils me gênent !"

Passepartout, absolument piteux, suivit Mr. Fogg, qui avait offert son bras à la jeune femme. Fix espérait encore que son voleur ne se déciderait jamais à abandonner cette somme de deux mille livres et qu'il ferait ses huit jours de prison. Il se jeta donc sur les traces de Fogg.

Mr. Fogg prit une voiture, dans laquelle Mrs. Aouda, Passepartout et lui montèrent aussitôt. Fix courut derrière la voiture, qui s'arrêta bientôt sur l'un des quais de la ville.

A un demi-mille en rade, le *Rangoon* était mouillé, son pavillon de partance hissé en tête de mât. Onze heures sonnaient. Mr. Fogg était en avance d'une heure. Fix le vit descendre de voiture et s'embarquer dans un canot avec Mrs. Aouda et son domestique. Le détective frappa la terre du pied.

" Le gueux ! s'écria-t-il, il part ! Deux mille livres sacrifiées ! Prodigue comme un voleur ! Ah ! je le filerai jusqu'au bout du monde s'il le faut ; mais du train dont il va,[2] tout l'argent du vol y aura passé !"

XIII

Le *Rangoon* égalait le *Mongolia* en vitesse, mais non en confortable. Aussi Mrs. Aouda ne fut-elle point aussi bien installée que l'eût désiré Phileas Fogg. Après tout, il ne s'agissait que d'une traversée de onze à douze jours, et la jeune femme ne se montra pas une difficile passagère.

Pendant les premiers jours de cette traversée, Mrs.

Aouda fit plus ample connaissance avec Phileas Fogg. En toute occasion, elle lui témoignait la plus vive reconnaissance. Le flegmatique gentleman l'écoutait, en apparence au moins, avec la plus extrême froideur, sans qu'une intonation, un geste décelât en lui la plus légère émotion. Il veillait à ce que rien ne manquât à la jeune femme. A de certaines heures il venait régulièrement, sinon causer, du moins l'écouter. Il accomplissait envers elle les devoirs de la politesse la plus stricte, mais avec les mouvements d'un automate. Mrs. Aouda ne savait trop que penser, mais Passepartout lui avait un peu expliqué l'excentrique personnalité de son maître. Il lui avait appris quelle gageure entraînait ce gentleman autour du monde. Mrs. Aouda avait souri; mais après tout, elle lui devait la vie, et son sauveur ne pouvait perdre à ce qu'elle le vît à travers sa reconnaissance.

Le *Rangoon* s'achemina rapidement vers le détroit de Malacca,[1] qui devait lui donner accès dans les mers de la Chine.

Que faisait pendant cette traversée l'inspecteur Fix, si malencontreusement entraîné dans une voyage de circumnavigation? Au départ de Calcutta, il avait pu s'embarquer à bord du *Rangoon* sans avoir été aperçu de Passepartout, et il espérait bien dissimuler sa présence jusqu'à l'arrivée du paquebot. En effet, il eût été bien difficile d'expliquer pourquoi il se trouvait à bord, sans éveiller les soupçons de Passepartout, qui devait le croire à Bombay. Mais il fut amené à renouer connaissance avec l'honnête garçon par la logique même des circonstances. Comment? On va le voir.

Toutes les espérances, tous les désirs de l'inspecteur de police, étaient maintenant concentrés sur un unique point

du monde, Hong-Kong, car le paquebot s'arrêtait trop peu de temps à Singapore pour qu'il pût opérer en cette ville. C'était donc à Hong-Kong que l'arrestation du voleur devait se faire, ou le voleur lui échappait,[1] pour ainsi dire, sans retour.

En effet, Hong-Kong était encore une terre anglaise, mais la dernière qui se rencontrât sur le parcours. Au delà, la Chine, le Japon, l'Amérique, offraient un refuge à peu près assuré au sieur Fogg. A Hong-Kong, s'il y trouvait enfin le mandat d'arrestation qui courait évidemment après lui, Fix arrêtait Fogg et le remettait entre les mains de la police locale. Nulle difficulté.

L'inspecteur de police était donc extrêmement embarrassé, quand la présence de Mrs. Aouda à bord du *Rangoon*, en compagnie de Phileas Fogg, lui ouvrit de nouvelles perspectives.

Quelle était cette femme ? Quel concours de circonstances en avait fait la compagne de Fogg ? Était-ce le hasard qui avait réuni Phileas Fogg et la jeune voyageuse ? Ce voyage à travers l'Inde, au contraire, n'avait-il pas été entrepris par ce gentleman dans le but de rejoindre cette charmante personne ?

Fix résolut d'interroger Passepartout. Il savait qu'il n'était pas très difficile de faire parler ce garçon, et il se décida à rompre l'incognito qu'il avait gardé jusqu'alors.

Donc, un jour, Fix, sortant de la cabine, monta sur le pont, dans l'intention d'aborder Passepartout "le premier" avec les marques de la plus extrême surprise. Passepartout se promenait à l'avant, quand l'inspecteur se précipita vers lui, s'écriant :

"Vous, sur le *Rangoon !*

—*Monsieur* Fix à bord ! répondit Passepartout, absolu-

ment surpris, en reconnaissant son compagnon de traversée du *Mongolia*. Mais vous faites donc, vous aussi, le tour du monde?

— Non, non, répondit Fix, je compte m'arrêter à Hong-Kong, — au moins quelques jours.

— Ah ! dit Passepartout, qui parut un instant étonné. Mais comment ne vous ai-je pas aperçu à bord depuis notre départ de Calcutta?

— Ma foi, un malaise . . . un peu de mal de mer . . . Je suis resté couché dans ma cabine . . . Et votre maître, monsieur Phileas Fogg?

— En parfaite santé, et aussi ponctuel que son itinéraire ! Pas un jour de retard ! Ah ! monsieur Fix, vous ne savez pas cela, vous, mais nous avons aussi une jeune dame avec nous.

— Une jeune dame?" répondit l'agent, qui avait parfaitement l'air de ne pas comprendre ce que son interlocuteur voulait dire.

Mais Passepartout l'eut bientôt mis au courant de son histoire.

"Mais, en fin de compte,[1] demanda Fix, est-ce que votre maître a l'intention d'emmener cette jeune femme en Europe.

— Non pas, monsieur Fix, non pas ! Nous allons tout simplement la remettre aux soins de l'un de ses parents, riche négociant de Hong-Kong.

— Rien à faire !" se dit le détective en dissimulant son désappointement.

Passepartout eût réfléchi pendant un siècle, qu'il n'aurait jamais deviné[2] de quelle mission l'agent avait été chargé. Jamais il n'eût imaginé que Phileas Fogg fût "filé," à la façon d'un voleur, autour du globe terrestre. Mais comme

il est dans la nature humaine de donner une explication à toute chose, voici comment Passepartout, soudainement illuminé, interpréta la présence permanente de Fix, et, vraiment, son interprétation était fort plausible. En effet, suivant lui, Fix n'était et ne pouvait être qu'un agent lancé sur les traces de Mr. Fogg par ses collègues du Reform-Club, afin de constater que ce voyage s'accomplissait régulièrement autour du monde suivant l'itinéraire convenu.

Le mercredi 30 octobre, dans l'après-midi, le *Rangoon* embouquait le détroit de Malacca, qui sépare la presqu'île de ce nom des terres de Sumatra. Des îlots montagneux très escarpés, très pittoresques, dérobaient aux passagers la vue de la grande île. Le lendemain, à quatre heures du matin, le *Rangoon* relâchait à Singapore,[1] afin d'y renouveler sa provision de charbon.

L'île de Singapore est un parc coupé de belles routes. La ville est une vaste agglomération de maisons lourdes et écrasées,[2] qu'entourent de charmants jardins où poussent des mangoustes,[3] des ananas et tous les meilleurs fruits du monde. Passepartout avait acheté quelques douzaines de mangoustes, grosses comme des pommes moyennes, d'un brun foncé au dehors, d'un rouge éclatant au dedans, et dont le fruit blanc, en fondant entre les lèvres, procure aux vrais gourmets une jouissance sans pareille. Passepartout fut trop heureux de les offrir à Mrs. Aouda, qui le remercia avec beaucoup de grâce.

A onze heures, le *Rangoon* larguait ses amarres, et quelques heures plus tard, les passagers perdaient de vue ces hautes montagnes de Malacca, dont les forêts abritent les plus beaux tigres de la terre.

Treize cents milles environ séparent Singapore de l'île de Hong-Kong, petit territoire anglais détaché de la côte

chinoise. Phileas Fogg avait intérêt à les franchir en six jours au plus, afin de prendre à Hong-Kong le bateau qui devait partir le 6 novembre pour Yokohama, l'un des principaux ports du Japon.

Le temps, assez beau jusqu'alors, changea avec le dernier quartier de la lune. Il y eut grosse mer. Le vent souffla en grande brise ; fixé dans la partie du nord-ouest, il contraria la marche du *Rangoon*.

Pendant les derniers jours de la traversée, ce fut une sorte de tempête. La bourrasque battit la mer avec véhémence et la vitesse du paquebot fut notablement diminuée.

Cette tempête lui plaisait à Fix ; il était bien un peu malade, mais qu'importe ! [1] Ces retards obligeraient le sieur Fogg à rester quelques jours à Hong-Kong.

Quant à Passepartout, on devine dans quelle colère peu dissimulée il passa ce temps d'épreuve. Jusqu'alors tout avait si bien marché ! L'heure des mécomptes avait-elle donc enfin sonné ? Il vivait dans des transes continuelles. Cent fois il interrogea le capitaine, les officiers, les matelots, qui ne pouvaient s'empêcher de rire en voyant un garçon si décontenancé. Fix lui cacha soigneusement sa satisfaction personnelle, et il fit bien, car si Passepartout eût deviné le secret contentement de Fix, Fix eût passé un mauvais quart d'heure.

Au-dessus de ces deux hommes, Phileas Fogg planait dans sa majestueuse indifférence. Il accomplissait rationnellement son orbite autour du monde, sans s'inquiéter des astéroïdes qui gravitaient autour de lui. Et cependant, dans le voisinage, il y avait — suivant l'expression des astronomes — un astre troublant [2] qui aurait dû produire certaines perturbations sur le cœur de ce gentleman. Mais non ! Le charme de Mrs. Aouda n'agissait point, à la grande sur-

prise de Passepartout, et les perturbations, si elles existaient, eussent été plus difficiles à calculer que celles d'Uranus qui ont amené la découverte de Neptune.[1]

Oui ! c'était un étonnement de tous les jours pour Passepartout, qui lisait tant de reconnaissance envers son maître dans les yeux de la jeune femme ! Décidément Phileas Fogg n'avait de cœur que ce qu'il en fallait pour se conduire héroïquement, mais amoureusement, non !

Enfin la tourmente s'apaisa. L'état de la mer se modifia dans la journée du 4 novembre, et le vent redevint favorable. Mais on ne pouvait regagner tout le temps perdu. La terre ne fut signalée que le 6, à cinq heures du matin. L'itinéraire de Phileas Fogg portait l'arrivée du paquebot au 5. Or, il n'arrivait que le 6. C'était donc vingt-quatre heures de retard, et le départ pour Yokohama serait nécessairement manqué.

A une heure, le *Rangoon* était au quai de Hong-Kong, et les passagers débarquaient.

Le *Carnatic*, qui aurait dû partir à la date du 5 novembre, y était encore, ayant été obligé de réparer une de ses chaudières. Sans cela, les voyageurs pour le Japon auraient dû attendre pendant huit jours le départ du paquebot suivant.

En cette circonstance, le hasard avait singulièrement servi Phileas Fogg, il faut en convenir. Il est vrai qu'il était en retard de vingt-quatre heures, mais ce retard ne pouvait avoir de conséquences fâcheuses pour le reste du voyage. En effet, le steamer qui fait de Yokohama à San Francisco la traversée du Pacifique était en correspondance directe avec le paquebot de Hong-Kong, et il ne pouvait partir avant que celui-ci fût arrivé. Évidemment il y aurait vingt-quatre heures de retard à Yokohama, mais, pendant les

vingt-deux jours que dure la traversée du Pacifique, il serait facile de les regagner.

Le *Carnatic* ne devant partir que le lendemain matin à neuf heures, Mr. Fogg avait devant lui vingt heures pour s'occuper de ses affaires, c'est-à-dire de celles qui concernaient Mrs. Aouda. Au débarqué[1] du bateau, il offrit son bras à la jeune femme et la conduisit vers un palanquin.

Un appartement de l'*Hôtel du Club* fut retenu pour la jeune femme, et Phileas Fogg lui dit qu'il allait immédiatement se mettre à la recherche de ce parent aux soins duquel il devait la laisser à Hong-Kong.

Le gentleman se fit conduire à la Bourse. Le courtier auquel s'adressa Mr. Fogg connaissait en effet le négociant parsi. Mais, depuis deux ans, celui-ci n'habitait plus la Chine. Sa fortune faite, il s'était établi en Europe.

Phileas Fogg revint à l'*Hôtel du Club*. Aussitôt il fit demander à Mrs. Aouda la permission de se présenter devant elle, et, sans autre préambule, il lui apprit que son parent ne résidait plus à Hong-Kong, et qu'il habitait vraisemblablement la Hollande.

A cela, Mrs. Aouda ne répondit rien d'abord. Elle passa sa main sur son front, et resta quelques instants à réfléchir. Puis, de sa douce voix :

"Que dois-je faire, monsieur Fogg? dit-elle.

— C'est très simple, répondit le gentleman. Revenir[2] en Europe.

— Mais je ne puis abuser . . .

— Vous n'abusez pas, et votre présence ne gêne en rien mon programme. — Passepartout !

— Monsieur, répondit Passepartout.

— Allez au *Carnatic*, et retenez trois cabines."

Passepartout, enchanté de continuer son voyage dans la

compagnie de la jeune femme, qui était fort gracieuse pour lui, quitta aussitôt l'*Hôtel du Club*.

XIV

Hong-Kong n'est qu'un îlot, dont le traité de Nanking, après la guerre de 1842, assura la possession à l'Angleterre. En quelques années, le génie colonisateur de la Grande-Bretagne y avait fondé une ville importante et créé un port, le port Victoria. Cette île est située à l'embouchure de la rivière de Canton, et soixante milles seulement la séparent de la cité portugaise de Macao, bâtie sur l'autre rive.

Passepartout, les mains dans les poches, se rendit vers le port Victoria, regardant les palanquins, les brouettes à voile,[1] encore en faveur dans le Céleste Empire, et toute cette foule de Chinois, de Japonais et d'Européens, qui se pressait dans les rues.

Arrivé au quai d'embarquement du *Carnatic*, il aperçut Fix qui se promenait de long en large,[2] ce dont il ne fut point étonné. Mais l'inspecteur de police laissait voir sur son visage les marques d'un vif désappointement.

"Bon ! se dit Passepartout, cela va mal pour les gentlemen du Reform-Club !"

Et il accosta Fix avec son joyeux sourire, sans vouloir remarquer l'air vexé de son compagnon.

Or, l'agent avait de bonnes raisons pour pester contre l'infernale chance qui le poursuivait. Pas de mandat ! Il était évident que le mandat courait après lui, et ne pourrait l'atteindre que s'il séjournait quelques jours en cette ville.

"Tiens ! monsieur Fix ! s'écria Passepartout ! Vous allez donc nous accompagner jusqu'en Amérique?

— Mais, répondit Fix assez embarrassé, je ne sais ! . . . Peut-être que . . .

— Allons donc ! s'écria Passepartout en faisant entendre un retentissant éclat de rire. Je savais bien que vous ne pourriez pas vous séparer de nous. Venez retenir votre place, venez ! "

Et tous deux entrèrent au bureau des transports maritimes et arrêtèrent des cabines pour quatre personnes. Mais l'employé leur fit observer que les réparations du *Carnatic* étant terminées, le paquebot partirait le soir même à huit heures, et non le lendemain matin, comme il avait été annoncé.

"Très bien ! répondit Passepartout, cela arrangera mon maître. Je vais le prévenir."

A ce moment Fix prit un parti extrême.[1] Il était évidemment deviné. D'une façon ou d'une autre, le Français avait reconnu sa qualité de détective. Mais avait-il prévenu son maître? Quel rôle jouait-il dans tout ceci? Était-il complice ou non? Fix résolut de tout dire à Passepartout. C'était le seul moyen peut-être qu'il eût de retenir Phileas Fogg pendant quelques jours à Hong-Kong.

En quittant le bureau, Fix offrit à son compagnon de se rafraîchir dans une taverne. Passepartout avait le temps. Il accepta l'invitation de Fix.

Une taverne s'ouvrait sur[2] le quai. Elle avait un aspect engageant. Tous deux y entrèrent. C'était une vaste salle bien décorée, au fond de laquelle s'étendait un lit de camp, garni de coussins. Sur ce lit étaient rangés un certain nombre de dormeurs.

Une trentaine de consommateurs[3] occupaient dans la grande salle de petites tables en jonc tressé. Quelques-uns vidaient des pintes de bière anglaise, d'autres, des brocs de

liqueurs alcooliques. En outre, la plupart fumaient de longues pipes de terre rouge, bourrées de petites boulettes d'opium mélangé d'essence de rose. Puis, de temps en temps, quelque fumeur énervé glissait sous la table, et les garçons de l'établissement, le prenant par les pieds et par la tête, le portaient sur le lit de camp près d'un confrère. Une vingtaine de ces ivrognes étaient ainsi rangés côte à côte, dans le dernier degré d'abrutissement.

Fix et Passepartout comprirent qu'ils étaient entrés dans une tabagie hantée de ces misérables, hébétés, amaigris, idiots, auxquels la mercantile Angleterre[1] vend annuellement pour deux cent soixante millions de francs de cette funeste drogue qui s'appelle l'opium !

Le gouvernement chinois a bien essayé de remédier à un tel abus par des lois sévères, mais en vain. On fume l'opium partout et toujours dans l'empire du Milieu.[2] Hommes et femmes s'adonnent à cette passion déplorable, et lorsqu'ils sont accoutumés à cette inhalation, ils ne peuvent plus s'en passer,[3] à moins d'éprouver d'horribles contractions de l'estomac. Un grand fumeur peut fumer jusqu'à huit pipes par jour, mais il meurt en cinq ans.

Or, c'était dans une des nombreuses tabagies de ce genre, que Fix et Passepartout étaient entrés. Passepartout n'avait pas d'argent, mais il accepta volontiers la "politesse" de son compagnon, quitte à la lui rendre[4] en temps et lieu.

On demanda deux bouteilles de porto, auxquelles le Français fit largement honneur, tandis que Fix, plus réservé, observait son compagnon avec une extrême attention. On causa de choses et d'autres, et surtout de cette excellente idée qu'avait eue Fix de prendre passage sur le *Carnatic*. Et à propos de ce steamer, dont le départ se trouvait avancé de quelques heures, Passepartout, les bouteilles étant vides, se leva, afin d'aller prévenir son maître.

Fix le retint.

« Un instant, dit-il.

— Que voulez-vous, monsieur Fix ?

— J'ai à vous parler de choses sérieuses.

— De choses sérieuses ! s'écria Passepartout en vidant quelques gouttes de vin restées au fond de son verre. Eh bien, nous en parlerons demain. Je n'ai pas le temps aujourd'hui.

— Restez, répondit Fix. Il s'agit de votre maître ! »

Passepartout, à ce mot, regarda attentivement son interlocuteur. L'expression du visage de Fix lui parut singulière. Il se rassit.

« Qu'est-ce donc que vous avez à me dire ? » demanda-t-il.

Fix, après avoir fait apporter un flacon de brandy, appuya sa main sur le bras de son compagnon, et baissant la voix :

« Vous avez deviné qui j'étais ? lui demanda-t-il.

— Parbleu ! dit Passepartout en souriant.

— Alors je vais tout vous avouer . . . Si je réussis, je gagne une prime de deux mille livres. En voulez-vous cinq cents à la condition de m'aider ?

— Vous aider ? s'écria Passepartout, dont les yeux étaient démesurément ouverts.

— Oui, m'aider à retenir le sieur Fogg pendant quelques jours à Hong-Kong !

— Hein ! fit Passepartout, que dites-vous là ? Comment, non contents de faire suivre mon maître, de suspecter sa loyauté, ces gentlemen veulent encore lui susciter des obstacles ! J'en suis honteux pour eux !

— Ah ça ! que voulez-vous dire ? demanda Fix.

— *Je veux dire* que c'est de la pure indélicatesse ! s'écria *Passepartout,* qui s'animait sous l'influence du brandy que

lui servait Fix, et qu'il buvait sans s'en apercevoir. C'est un guet-apens véritable ! Des gentlemen ! des collègues ! "

Fix commençait à ne plus comprendre.

" Des collègues ! s'écria Passepartout, des membres du Reform-Club ! Sachez, monsieur Fix, que mon maître est un honnête homme, et que, quand il a fait un pari, c'est loyalement qu'il prétend le gagner.

— Mais qui croyez-vous donc que je sois ? demanda Fix, en fixant son regard sur Passepartout.

— Parbleu ! un agent des membres du Reform-Club, qui a mission de contrôler l'itinéraire de mon maître, ce qui est singulièrement humiliant ! Aussi, bien que, depuis quelque temps déjà, j'aie deviné votre qualité, je me suis bien gardé de la révéler à Mr. Fogg !

Il ne sait rien ? . . . demanda vivement Fix.

— Rien," répondit Passepartout en vidant encore une fois son verre.

L'inspecteur de police passa la main sur son front. Il hésitait avant de reprendre la parole. Que devait-il faire ? L'erreur de Passepartout semblait sincère, mais elle rendait son projet plus difficile. Il était évident que ce garçon parlait avec une absolue bonne foi, et qu'il n'était point le complice de son maître, — ce que Fix aurait pu craindre.

" Eh bien, se dit-il, puisqu'il n'est pas son complice, il m'aidera."

Le détective avait une seconde fois pris son parti. D'ailleurs, il n'avait plus le temps d'attendre. A tout prix il fallait arrêter Fogg à Hong-Kong.

" Écoutez, dit Fix d'une voix brève, écoutez-moi bien. Je ne suis pas ce que vous croyez . . .

— Bah ! dit Passepartout en le regardant d'un air goguenard.

— Je suis un inspecteur de police, chargé d'une mission par l'administration métropolitaine . . .

— Vous . . . inspecteur de police ! . . .

— Oui, et je le prouve, reprit Fix. Voici ma commission."

Et l'agent, tirant un papier de son portefeuille, montra à son compagnon une commission signée du directeur de la police centrale. Passepartout, abasourdi, regardait Fix, sans pouvoir articuler une parole.

" Le pari du sieur Fogg, reprit Fix n'est qu'un prétexte dont vous êtes dupes, vous et ses collègues du Reform-Club, car il avait intérêt à s'assurer votre inconsciente complicité.

— Mais pourquoi ? . . . s'écria Passepartout.

— Écoutez. Le 28 septembre dernier, un vol de cinquante cinq mille livres a été commis à la Banque d'Angleterre par un individu dont le signalement a pu être relevé.[1] Or, voici ce signalement, et c'est trait pour trait celui du sieur Fogg.

— Allons donc ! s'écria Passepartout en frappant la table de son robuste poing. Mon maître est le plus honnête homme du monde !

— Qu'en savez-vous ? répondit Fix. Vous ne le connaissez même pas ! Vous êtes entré à son service le jour de son départ, et il est parti précipitamment sous un prétexte insensé, sans malles, emportant une grosse somme en bank-notes ! Et vous osez soutenir que c'est un honnête homme !

— Oui ! oui ! répétait machinalement le pauvre garçon.

— Voulez-vous donc être arrêté comme son complice !"

Passepartout avait pris sa tête à deux mains. Il n'était plus reconnaissable. Il n'osait regarder l'inspecteur de police. Phileas Fogg un voleur, lui, le sauveur d'Aouda,

l'homme généreux et brave ! Et pourtant que de présomptions relevées contre lui ! Passepartout essayait de repousser les soupçons qui se glissaient dans son esprit. Il ne voulait pas croire à la culpabilité de son maître.

"Enfin, que voulez-vous de moi? dit-il à l'agent de police en se contenant par un suprême effort.

— Voici, répondit Fix. J'ai filé le sieur Fogg jusqu'ici, mais je n'ai pas encore reçu le mandat d'arrestation, que j'ai demandé à Londres. Il faut donc que vous m'aidiez à retenir à Hong-Kong . . .

— Moi ! que je . . .

— Et je partage avec vous la prime de deux mille livres promise par la Banque d'Angleterre.

— Jamais ! " répondit Passepartout, qui voulut se lever et retomba, sentant sa raison et ses forces lui échapper à la fois.

"Monsieur Fix, dit-il en balbutiant, quand bien même tout ce que vous m'avez dit serait vrai . . . quand mon maître serait le voleur que vous cherchez . . . ce que je nie . . . j'ai été . . . je suis à son service . . . je l'ai vu bon et généreux . . . Le trahir . . . jamais . . . non, pour tout l'or du monde . . . Je suis d'un village ou l'on ne mange pas de ce pain-là ! . . .

— Vous refusez?

— Je refuse.

— Mettons[1] que je n'ai rien dit, répondit Fix, et buvons.

— Oui, buvons ! "

Passepartout se sentait envahir de plus en plus par l'ivresse. Fix, comprenant qu'il fallait à tout prix le séparer de son maître, voulut l'achever.[2] Sur la table se trouvaient quelques pipes chargées d'opium. Fix en glissa une dans la main de Passepartout, qui la prit, la porta à ses lèvres,

l'alluma, respira quelques bouffées, et retomba, la tête alourdie sous l'influence du narcotique.

" Enfin, dit Fix en voyant Passepartout anéanti, le sieur Fogg ne sera pas prévenu à temps du départ du *Carnatic*, et s'il part, du moins partira-t-il sans ce maudit Français ! "

Puis il sortit, après avoir payé la dépense.

XV

Si Mr. Fogg avait été homme à s'étonner de quelque chose, c'eût été de ne point voir apparaître son domestique à l'heure du coucher. Mais, sachant que le paquebot de Yokohama ne devait pas quitter Hong-Kong avant le lendemain matin, il ne s'en préoccupa pas autrement. Le lendemain, Passepartout ne vint point au coup de sonnette de Mr. Fogg.

Ce que pensa l'honorable gentleman en apprenant que son domestique n'était pas rentré à l'hôtel, nul n'aurait pu le dire. Mr. Fogg se contenta de prendre son sac, fit prévenir Mrs. Aouda, et envoya chercher un palanquin. Il était alors huit heures.

M. Fogg et Mrs. Aouda montèrent dans ce confortable véhicule, et les bagages suivirent derrière sur une brouette. Une demi-heure plus tard, les voyageurs descendaient sur le quai d'embarquement, et là Mr. Fogg apprenait que le *Carnatic* était parti depuis la veille.

Mr. Fogg, qui comptait trouver, à la fois, et le paquebot et son domestique, en était réduit à se passer de [1] l'un et de l'autre.

En ce moment, un personnage qui l'observait avec attention s'approcha de lui. C'était l'inspecteur Fix, qui le salua et lui dit :

"N'êtes-vous pas comme moi, monsieur, un des passagers du *Rangoon*, arrivé hier?

— Oui, monsieur, répondit froidement Mr. Fogg, mais je n'ai pas l'honneur . . .

— Pardonnez-moi, mais je croyais trouver ici votre domestique.

— Savez-vous où il est, monsieur? demanda vivement la jeune femme.

— Quoi ! répondit Fix, feignant la surprise, n'est-il pas avec vous?

— Non, répondit Mrs. Aouda. Depuis hier, il n'a pas reparu. Se serait-il embarqué sans nous à bord du *Carnatic?*

— Sans vous, madame? . . . répondit l'agent. Mais, excusez ma question, vous comptiez donc partir sur ce paquebot?

— Oui, monsieur.

— Moi aussi, madame, et vous me voyez très désappointé. Le *Carnatic*, ayant terminé ses réparations, à quitté Hong-Kong douze heures plus tôt sans prévenir personne, et maintenant il faudra attendre huit jours le prochain départ !"

En prononçant ces mots: "huit jours," Fix sentait son cœur bondir de joie. Enfin, la chance se déclarait pour le représentant de la loi.

Que l'on juge donc du coup d'assommoir qu'il reçut, quand il entendit Phileas Fogg dire de sa voix calme :

"Mais il y a d'autres navires que le *Carnatic*, il me semble, dans le port de Hong-Kong."

Et Mr. Fogg, offrant son bras à Mrs. Aouda, se dirigea vers les docks à la recherche d'un navire en partance.

Fix, abasourdi, suivait. On eût dit qu'un fil le rattachait à cet homme.

Toutefois, la chance sembla véritablement abandonner celui qu'elle avait si bien servi jusqu'alors. Phileas Fogg, pendant trois heures, parcourut le port en tous sens,[1] décidé, s'il le fallait, à fréter un bâtiment pour le transporter à Yokohama ; mais il ne vit que des navires en chargement ou en déchargement, et qui, par conséquent, ne pouvaient appareiller. Fix se reprit à espérer.

"Votre Honneur cherche un bateau? lui dit un marin en se découvrant.[2]

— Vous avez un bateau prêt à partir? demanda Mr. Fogg.

— Oui, Votre Honneur, un bateau-pilote, n° 43, le meilleur de la flottille.

— Il marche bien?

— Votre Honneur sera satisfait. Il s'agit d'une promenade en mer?

— Non. D'un voyage. Vous chargez-vous de me conduire à Yokohama?"

Le marin, à ces mots, demeura les bras ballants, les yeux écarquillés.

"Votre Honneur veut rire? dit-il.

— Non! j'ai manqué le départ du *Carnatic*, et il faut que je sois le 14, au plus tard, à Yokohama, pour prendre le paquebot de San-Francisco.

— Je le regrette, répondit le pilote, mais c'est impossible.

— Je vous offre cent livres (2,500 fr.) par jour, et une prime de deux cents livres si j'arrive à temps.

— C'est sérieux? demanda le pilote.

— Très sérieux," répondit Mr. Fogg.

Le pilote s'était retiré à l'écart. Il regardait la mer, évidemment combattu entre le désir de gagner une somme énorme et la crainte de s'aventurer si loin. Fix était dans des transes mortelles.

Pendant ce temps, Mr. Fogg s'était retourné vers Mrs. Aouda.

"Vous n'aurez pas peur, madame? lui demanda-t-il.

— Avec vous, non, monsieur Fogg," répondit la jeune femme.

Le pilote s'était de nouveau avancé vers le gentleman, et tournait son chapeau entre ses mains.

"Eh bien, pilote? dit Mr. Fogg.

— Eh bien, Votre Honneur, répondit le pilote, je ne puis risquer ni mes hommes, ni moi, ni vous-même, dans une si longue traversée sur un bateau de vingt tonneaux à peine, et à cette époque de l'année. D'ailleurs, nous n'arriverions pas à temps, car il y a seize cent cinquante milles de Hong-Kong à Yokohama.

— Seize cents seulement, dit Mr. Fogg.

— C'est la même chose."

Fix respira un bon coup d'air.

"Mais, ajouta le pilote, il y aurait peut-être moyen de s'arranger autrement."

Fix ne respira plus.

"Comment? demanda Phileas Fogg.

— En allant à Shangaï,[1] à huit cents milles de Hong-Kong. Dans cette traversée, on ne s'éloignerait pas de la côte chinoise, ce qui serait un grand avantage, d'autant plus que les courants y portent au nord.

— Pilote, répondit Phileas Fogg, c'est à Yokohama que je dois prendre la malle[2] américaine, et non à Shangaï.

— Pourquoi pas? répondit le pilote. Le paquebot de San-Francisco ne part pas de Yokohama. Il fait escale à Yokohama, mais son port de départ est Shangaï.

— *Vous* êtes certain de ce que vous dites?

— *Certain.*

— Et quand le paquebot quitte-t-il Shangaï?

— Le 11, à sept heures du soir. Nous avons donc quatre jours devant nous, et, si nous sommes bien servis, si le vent tient au sud-est, si la mer est calme, nous pouvons enlever les huit cents milles qui nous séparent de Shangaï.

— Et vous pourriez partir? . . .

— Dans une heure. Le temps d'acheter des vivres et d'appareiller.

— Affaire convenue . . . Vous êtes le patron du bateau?

— Oui, John Bunsby, patron de la *Tankadère*.

— Voulez-vous des arrhes?

— Si cela ne désoblige pas Votre Honneur.

— Voici deux cents livres à-compte[1] . . . Monsieur, ajouta Phileas Fogg en se retournant vers Fix, si vous voulez profiter . . .

— Monsieur, répondit résolument Fix, j'allais vous demander cette faveur.

— Bien. Dans une demi-heure nous serons à bord.

— Mais ce pauvre garçon . . . dit Mrs. Aouda, que la disparition de Passepartout préoccupait extrêmement.

— Je vais faire pour lui tout ce que je puis faire," répondit Phileas Fogg.

Et, tandis que Fix, nerveux, fiévreux, rageant, se rendait au bateau-pilote, tous deux se dirigèrent vers les bureaux de la police de Hong-Kong. Là, Phileas Fogg donna le signalement de Passepartout, et laissa une somme suffisante pour le repatrier.[2] Même formalité fut remplie chez l'agent consulaire français.

Trois heures sonnaient. La *Tankadère*, charmante petite goëlette de vingt tonneaux, son équipage à bord, ses vivres embarqués, était prête à appareiller. L'équipage se composait du patron et de quatre hommes. C'étaient de ces

hardis marins qui, par tous les temps, s'aventurent à la recherche des navires, et connaissent admirablement ces mers. John Bunsby, un homme de quarante-cinq ans environ, vigoureux, noir de hâle, le regard vif, la figure énergique, eût inspiré confiance aux plus craintifs.

Phileas Fogg et Mrs. Aouda passèrent à bord. Fix s'y trouvait déjà. Par le capot d'arrière de la goëlette, on descendait dans une chambre carrée, petite, mais propre.

"Je regrette de n'avoir pas mieux à vous offrir," dit Mr. Fogg à Fix, qui s'inclina sans répondre. L'inspecteur de police éprouvait comme une sorte d'humiliation à profiter ainsi des obligeances du sieur Fogg.

"A coup sûr, pensait-il, c'est un coquin fort poli, mais c'est un coquin !"

A trois heures dix minutes, les voiles furent hissées. Mr. Fogg et Mrs. Aouda jetèrent un dernier regard sur le quai, afin de voir si Passepartout n'apparaîtrait pas.

XVI

Phileas Fogg, le corps droit, les jambes écartées, d'aplomb comme un marin, regardait sans broncher la mer houleuse. La jeune femme, assise à l'arrière, se sentait émue en contemplant cet Océan, assombri déjà par le crépuscule, qu'elle bravait sur une frêle embarcation. Au-dessus de sa tête se déployaient les voiles blanches, qui l'emportaient dans l'espace comme de grandes ailes. La goëlette, soulevée par le vent, semblait voler dans l'air.

Fix rêvait à l'avant de l'embarcation. Il se tenait à l'écart, sachant Fogg d'un naturel peu causeur. D'ailleurs, il *lui répugnait* de parler à cet homme, dont il acceptait les *services. Il* songeait aussi à l'avenir. Le plan de Phileas

Fogg lui semblait on ne peut plus simple.[1] Au lieu de s'embarquer en Angleterre pour les États-Unis, comme un coquin vulgaire, ce Fogg avait fait le grand tour et traversé les trois quarts du globe, afin de gagner plus sûrement le continent américain, où il mangerait tranquillement le million de la Banque, après avoir dépisté la police. Mais une fois sur la terre de l'Union, que ferait Fix? Abandonnerait-il cet homme? Non, cent fois non! et jusqu'à ce qu'il eût obtenu un acte d'extradition, il ne le quitterait pas d'une semelle. C'était son devoir, et il l'accomplirait jusqu'au bout.

La nuit vint. La lune entrait dans son premier quartier et son insuffisante lumière devait s'éteindre bientôt dans les brumes de l'horizon. Des nuages chassaient de l'est et envahissaient déjà une partie du ciel.

Le pilote avait disposé ses feux de position,[2] — précaution indispensable à prendre dans ces mers très fréquentées aux approches des atterrages. Les rencontres[3] de navires n'y étaient pas rares, et, avec la vitesse dont elle était animée, la goëlette se fût brisée au moindre choc.

A minuit, Phileas Fogg et Mrs. Aouda descendirent dans la cabine. Fix les y avait précédés. Quant au pilote et à ses hommes, ils demeurèrent toute la nuit sur le pont.

Le lendemain, 8 novembre, au lever du soleil, la goëlette avait fait plus de cent milles. Pendant toute cette journée, elle ne s'éloigna pas sensiblement de la côte, dont les courants lui étaient favorables.

Mr. Fogg et la jeune femme, fort heureusement réfractaires au mal de mer, mangèrent avec appétit les conserves et le biscuit du bord. Fix fut invité à partager leur repas et dut accepter, sachant bien qu'il est aussi nécessaire de *lester les estomacs* que les bateaux, mais cela le vexait!

Voyager aux frais de cet homme, se nourrir de ses propres vivres, il trouvait à cela quelque chose de peu loyal. Il mangea cependant, — sur le pouce,[1] il est vrai, — mais enfin il mangea.

Toutefois, ce repas terminé, il crut devoir prendre le sieur Fogg à part, et il lui dit :

« Monsieur, vous avez été fort obligeant en m'offrant passage à votre bord. Mais bien que mes ressources ne me permettent pas d'agir aussi largement que vous, j'entends payer ma part . . .

— Ne parlons pas de cela, monsieur, répondit Mr. Fogg.

— Mais, si, je tiens . . .

— Non, monsieur, répéta Fogg d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Cela entre dans les frais généraux ! »

Fix s'inclina, il étouffait, et, allant s'étendre sur l'avant de la goëlette, il ne dit plus un mot de la journée.

Pendant la nuit, le vent fraîchit. Il y avait dans le ciel l'apparence d'un coup de vent. Le baromètre annonçait un changement prochain de l'atmosphère. La veille, le soleil s'était couché dans une brume rouge, au milieu des scintillations phosphorescentes de l'Océan.

Le pilote examina longtemps ce mauvais aspect du ciel et murmura entre ses dents des choses peu intelligibles. A un certain moment, se trouvant près de son passager :

« On peut tout dire à Votre Honneur ? dit-il à voix basse.

— Tout, répondit Phileas Fogg.

— Eh bien, nous allons avoir un coup de vent.

— Viendra-t-il du nord ou du sud ? demanda simplement Mr. Fogg.

— Du sud. Voyez. C'est un typhon qui se prépare !

— *Va pour le typhon du sud,*[2] puisqu'il nous poussera du *bon côté,*[3] *répondit* Mr. Fogg.

— Si vous le prenez comme cela, répliqua le pilote, je n'ai plus rien à dire."

Le pilote prit par avance toutes les précautions possibles. Et on attendit.

Les pressentiments de John Bunsby ne le trompaient pas. Vers huit heures la bourrasque de pluie et de rafale tomba à bord. La *Tankadère* fut enlevée comme une plume par ce vent dont on ne saurait donner une idée exacte, quand il souffle en tempête. Comparer sa vitesse à la quadruple vitesse d'une locomotive lancée à toute vapeur, ce serait rester au-dessous de la vérité.

John Bunsby avait engagé ses passagers à descendre dans la cabine; mais, dans un étroit espace, à peu près privé d'air, et par les secousses de la houle, cet emprisonnement n'avait rien d'agréable. Ni Mr. Fogg, ni Mrs. Aouda, ni Fix lui-même, ne consentirent à quitter le pont.

Pendant toute la journée, l'embarcation courut ainsi vers le nord, emportée par les lames monstreuses, en conservant heureusement une rapidité égale à la leur.

Avec la nuit, la tempête s'accentua encore. En voyant l'obscurité se faire, et avec l'obscurité s'accroître la tourmente, John Bunsby ressentit de vives inquiétudes. Il se demanda s'il ne serait pas temps de relâcher, et il consulta son équipage.

Ses hommes consultés, John Bunsby s'approcha de Mr. Fogg, et lui dit:

"Je crois, Votre Honneur, que nous ferions bien de gagner un des ports de la côte.

— Je le crois aussi, répondit Phileas Fogg.

— Ah! fit le pilote, mais lequel?

— *Je n'en connais* qu'un, répondit tranquillement Mr. *Fogg.*

— Et c'est ! . . .

— Shangaï."

Cette réponse, le pilote fut d'abord quelques instants sans comprendre ce qu'elle signifiait, ce qu'elle renfermait d'obstination et de ténacité. Puis il s'écria :

" Eh bien, oui, Votre Honneur a raison. A Shangaï ! "

Et la direction de la *Tankadère* fut imperturbablement maintenue vers le nord.

Nuit vraiment terrible ! Ce fut un miracle si la petite goëlette ne chavira pas. Mrs. Aouda était brisée, mais elle ne fit pas entendre une plainte. Plus d'une fois Mr. Fogg dut se précipiter vers elle pour la protéger contre la violence des lames.

Le jour reparut. La tempête se déchaînait encore avec une extrême fureur. De temps en temps on apercevait la côte à travers les brumes déchirées, mais pas un navire en vue. La *Tankadère* était seule à tenir la mer.

A midi, il y eut quelques symptômes d'accalmie, qui, avec l'abaissement du soleil sur l'horizon, se prononcèrent plus nettement, et la nuit fut relativement paisible.

Le lendemain, 11, la brise mollissait sensiblement. La goëlette se couvrit de toile, et la mer écumait sous l'étrave. Pourtant, à midi, la *Tankadère* n'était pas à plus de quarante-cinq milles de Shangaï. Il lui restait six heures encore pour gagner le port avant le départ du paquebot de Yokohama.

Les craintes furent vives à bord. On voulait arriver à tout prix. Tous — Phileas Fogg excepté sans doute — sentaient leur cœur battre d'impatience. Il fallait que la petite goëlette se maintînt dans une moyenne de neuf milles à l'heure, et le vent mollissait toujours !

A sept heures, on était encore à trois milles de Shangaï.

Un formidable juron s'échappa des lèvres du pilote . . . La prime de deux cent livres allait évidemment lui échapper. Il regarda Mr. Fogg. Mr. Fogg était impassible, et cependant sa fortune entière se jouait à ce moment . . .

A ce moment aussi, un long fuseau noir, couronné d'un panache de fumée, apparut au ras de l'eau. C'était le paquebot américain, qui sortait à l'heure réglementaire.

"Malédiction ! s'écria John Bunsby, qui repoussa la barre [1] d'un bras désespéré.

— Des signaux !" dit simplement Phileas Fogg.

Un petit canon de bronze s'allongeait à l'avant de la *Tankadère*. Il servait à faire des signaux par les temps de brume.

Le canon fut chargé jusqu'à la gueule, mais au moment où le pilote allait appliquer un charbon ardent sur la lumière :

"Le pavillon en berne," [2] dit Mr. Fogg.

Le pavillon fut amené à mi-mât. C'était un signal de détresse, et l'on pouvait espérer que le paquebot américain, l'apercevant, modifierait un instant sa route pour rallier [3] l'embarcation.

"Feu !" dit Mr. Fogg.

Et la détonation du petit canon de bronze éclata dans l'air.

XVII

Le *Carnatic*, ayant quitté Hong-Kong, le 7 novembre, à six heures et demie du soir, se dirigeait à toute vapeur vers les terres du Japon. Il emportait un plein chargement de marchandises et de passagers. Deux cabines de l'arrière restaient inoccupées. C'étaient celles qui avaient été retenues pour le compte de Mr. Phileas Fogg.

Le lendemain matin, les hommes de l'avant pouvaient voir, non sans quelque surprise, un passager, l'œil à demi hébété, la démarche branlante, la tête ébouriffée, qui sortait du capot des secondes[1] et venait en titubant s'asseoir sur un drôme.[2]

Ce passager, c'était Passepartout en personne. Voici ce qui était arrivé.

Quelques instants après que Fix eut quitté la tabagie, deux garçons avaient enlevé Passepartout profondément endormi, et l'avaient couché sur le lit réservé aux fumeurs. Mais trois heures plus tard, Passepartout, poursuivi jusque dans ses cauchemars par une idée fixe, se réveillait et luttait contre l'action stupéfiante du narcotique. La pensée du devoir non accompli secouait sa torpeur. Il quittait ce lit d'ivrognes, et trébuchant, s'appuyant aux murailles, tombant et se relevant, mais toujours et irrésistiblement poussé par une sorte d'instinct, il sortait de la tabagie, criant comme dans un rêve : le *Carnatic !* le *Carnatic !*

Le paquebot était là fumant, prêt à partir. Passepartout n'avait que quelques pas à faire. Il s'élança sur le pont volant, et tomba inanimé à l'avant, au moment où le *Carnatic* larguait ses amarres. Quelques matelots, en gens habitués à ces sortes de scènes, descendirent le pauvre garçon dans une cabine des secondes, et Passepartout ne se réveilla que le lendemain matin, à cent cinquante milles des terres de la Chine.

La mer était houleuse, et le paquebot roulait fortement. Le digne garçon, aux jambes peu solides encore, gagna tant bien que mal[3] l'arrière du navire.

Sur le pont, il ne vit personne qui ressemblât ni à son maître, ni à Mrs. Aouda.

"Bon, fit-il, Mrs. Aouda est encore couchée à cette

heure. Quant à Mr. Fogg, il aura trouvé quelque joueur de whist, et suivant son habitude . . ."

Ce disant, Passepartout descendit au salon. Mr. Fogg n'y était pas. Passepartout n'avait qu'une chose à faire : c'était de demander au purser quelle cabine occupait Mr. Fogg. Le purser lui répondit qu'il ne connaissait aucun passager de ce nom.

" Pardonnez-moi, dit Passepartout en insistant. Il s'agit d'un gentleman, grand, froid, peu communicatif, accompagné d'une jeune dame . . .

— Nous n'avons pas de jeune dame à bord, répondit le purser. Au surplus, voici la liste des passagers. Vous pouvez la consulter."

Passepartout consulta la liste . . . Le nom de son maître n'y figurait pas.

Il eut comme un éblouissement. Puis une idée lui traversa le cerveau.

" Ah ça ! je suis bien sur le *Carnatic ?* s'écria-t-il.

— Oui, répondit le purser.

— En route pour Yokohama ?

— Parfaitement."

Passepartout se laissa tomber sur un fauteuil. C'était un coup de foudre. Et, soudain, la lumière se fit en lui. Il se rappela que l'heure du départ du *Carnatic* avait été avancée, qu'il devait prévenir son maître, et qu'il ne l'avait pas fait ! C'était donc sa faute si Mr. Fogg et Mrs. Aouda avaient manqué ce départ !

Sa faute, oui, mais plus encore celle du traître qui, pour le séparer de son maître, pour retenir celui-ci à Hong-Kong, l'avait enivré ! Car il comprit enfin la manœuvre de l'inspecteur de police. Et maintenant, Mr. Fogg, à coup sûr ruiné, son pari perdu, arrêté emprisonné peut-être ! . . .

Passepartout, à cette pensée, s'arracha les cheveux. Ah ! si jamais Fix lui tombait sous la main, quel règlement de comptes !

Enfin, après le premier moment d'accablement, Passepartout reprit son sang-froid et étudia la situation. Elle était peu enviable. Le Français se trouvait en route pour le Japon. Certain d'y arriver, comment en reviendrait-il? Il avait la poche vide. Pas un schelling, pas un penny ! Toutefois, son passage et sa nourriture à bord étaient payés d'avance.

Le 13, à la marée du matin, le *Carnatic* entrait dans le port de Yokohama, et vint se ranger au quai, au milieu de nombreux navires appartenant à toutes les nations.

Passepartout mit le pied, sans aucun enthousiasme, sur cette terre si curieuse des Fils du Soleil. Il n'avait rien de mieux à faire que de prendre le hasard pour guide, et d'aller à l'aventure par les rues de la ville. Il avait bien une ressource : c'était de se recommander près des agents consulaires français ou anglais établis à Yokohama ; mais il lui répugnait de raconter son histoire, et avant d'en venir là,[1] il voulait avoir épuisé toutes les autres chances.

Donc, après avoir parcouru la partie européenne de la ville, sans que le hasard l'eût en rien servi, il entra dans la partie japonaise. Là, se voyaient d'admirables allées de sapins et de cèdres, des portes sacrées d'une architecture étrange, des ponts enfouis au milieu des bambous et des roseaux, des temples abrités sous le couvert immense et mélancolique des cèdres séculaires. Dans les rues, ce n'était que fourmillement, va-et-vient incessant ; bonzes passant processionnellement en frappant leurs tambourins monotones, officiers de douane ou de police, à chapeaux pointus incrustés de laque et portant deux sabres à leur ceinture,

soldats vêtus de cotonnades bleues à raies blanches et armés du fusil à percussion, hommes d'armes du mikado, ensachés [1] dans leur pourpoint de soie, avec haubert et cotte de mailles, et nombre d'autres militaires de toutes conditions, — car, au Japon, la profession de soldat est autant estimée qu'elle est dédaignée en Chine. Puis, des frères quêteurs,[2] des pèlerins en longues robes, de simples civils, chevelure lisse et d'un noir d'ébène, tête grosse, buste long, jambes grêles, taille peu élevée, teint coloré depuis les sombres nuances du cuivre jusqu'au blanc mat, mais jamais jaune comme celui des Chinois, dont les Japonais diffèrent essentiellement. Enfin, entre les voitures, les palanquins, les chevaux, les porteurs, les brouettes à voile, on voyait circuler, à petits pas de leur petit pied, chaussé de souliers de toile, de sandales de paille ou de socques en bois ouvragé, quelque femmes peu jolies, les yeux bridés,[3] la poitrine déprimée, les dents noircies au goût du jour.

Passepartout erra toute la nuit dans les rues au milieu des lanternes multicolores, regardant les groupes de baladins exécuter leurs prodigieux exercices, et les astrologues en plein vent qui amassaient la foule autour de leur lunette.

Le lendemain, éreinté, affamé, il se dit qu'il fallait manger à tout prix, et que le plutôt serait le mieux. Il avait bien cette ressource de vendre sa montre, mais il fût plutôt mort de faim. C'était alors le cas ou jamais, pour ce brave garçon, d'utiliser la voix forte, sinon mélodieuse, dont la nature l'avait gratifié. Il savait quelques refrains de France et d'Angleterre, et il résolut de les essayer. Les Japonais devaient certainement être amateurs de musique, puisque tout se fait chez eux aux sons des cymbales, du tam-tam et et des *tambours,* et ils ne pouvaient qu'apprécier les talents *d'un virtuose* européen.

Cependant, tout en cheminant, il fit cette réflexion qu'il semblerait trop bien vêtu pour un artiste ambulant, et l'idée lui vint alors d'échanger ses vêtements contre une défroque plus en harmonie avec sa position. Cet échange devait, d'ailleurs, produire une soulte, qu'il pourrait immédiatement appliquer à satisfaire son appétit.

Cette résolution prise, restait à l'exécuter. Ce ne fut qu'après de longues recherches que Passepartout découvrit un brocanteur indigène, auquel il exposa sa demande. L'habit européen plut au brocanteur, et bientôt Passepartout sortait affublé d'une vieille robe japonaise et coiffé d'une sorte de turban décoloré. Mais, en retour, quelques piécettes d'argent résonnaient dans sa poche.

"Bon, pensa-t-il, je me figurerai que nous sommes en carnaval!"

Le premier soin de Passepartout, ainsi "japonaisé,"[1] fut d'entrer dans une "tea-house" de modeste apparence, et là, d'un reste de volaille et de quelques poignées de riz, il déjeuna en homme pour qui le dîner serait encore un problème à résoudre.

"Maintenant, se dit-il quand il fut copieusement restauré, il s'agit de ne pas perdre la tête. Il faut aviser au moyen de quitter le plus promptement possible ce pays du Soleil, dont je ne garderai qu'un lamentable souvenir!"

Passepartout songea alors à visiter les paquebots en partance pour l'Amérique. Il comptait s'offrir en qualité de cuisinier ou de domestique, ne demandant pour toute rétribution que le passage et la nourriture. Une fois à San-Francisco, il verrait à se tirer d'affaire.[2] L'important, c'était de traverser ces quatre mille sept cents milles du *Pacifique qui s'étendent entre le Japon et le Nouveau-Monde.*

Comme il réfléchissait ainsi, ses regards tombèrent sur une immense affiche qu'une sorte de clown promenait dans les rues de Yokohama. Cette affiche était ainsi libellée en anglais :

TROUPE JAPONAISE ACROBATIQUE

DE

L'HONORABLE WILLIAM BATULCAR

DERNIÈRES REPRÉSENTATIONS

Avant leur départ pour les Etats-Unis d'Amérique

DES

LONGS-NEZ-LONGS-NEZ

Sous l'invocation directe du dieu Tingou.

GRANDE ATTRACTION!

"Les États-Unis d'Amérique ! s'écria Passepartout, voilà justement mon affaire ! . . ."

Il suivit l'homme-affiche. Un quart d'heure plus tard, il s'arrêtait devant une vaste case, que couronnaient plusieurs faisceaux de banderoles, et dont les parois extérieurs représentaient, sans perspective, mais en couleurs violentes, toute une bande de jongleurs. C'était l'établissement de l'honorable Batulcar, sorte de Barnum américain.

Passepartout entra sous un péristyle qui précédait la case, et demanda Mr. Batulcar. Mr. Batulcar apparut en personne.

"Que voulez-vous? dit-il à Passepartout, qu'il prit d'abord pour un indigène.

— Avez-vous besoin d'un domestique? demanda Passepartout.

— *Un domestique,* s'écria le Barnum[1] en caressant l'é-

paisse barbiche grise qui foisonnait sous son menton, j'en ai deux, obéissants, fidèles, qui ne m'ont jamais quitté, et qui me servent pour rien, à condition que je les nourrisse . . . Et les voilà, ajouta-t-il en montrant ses deux bras robustes, sillonnés de veines grosses comme des cordes de contrebasse.

— Ainsi, je ne puis vous être bon à rien?

— A rien.

— Diable ! ça m'aurait pourtant fort convenu de partir avec vous.

— Ah ça, dit l'honorable Batulcar, vous êtes Japonais comme je suis un singe ! Pourquoi donc êtes-vous habillé de la sorte?

— On s'habille comme on peut !

— Vrai, cela. Vous êtes Français, vous?

— Oui, un Parisien de Paris.

— Alors, vous devez savoir faire des grimaces. Eh bien, si je ne vous prends pas comme domestique, je peux vous prendre comme clown. Vous êtes vigoureux, d'ailleurs?

— Surtout quand je sors de table.

— Et vous savez chanter?

— Oui, répondit Passepartout.

— Mais savez-vous chanter la tête en bas, avec une toupie tournante sur la plante du pied gauche, et un sabre en équilibre sur la plante du pied droit?

— Parbleu ! répondit Passepartout, qui se rappelait les premiers exercices de son jeune âge.

— C'est que, voyez-vous, tout est là ! " répondit l'honorable Batulcar.

L'engagement fut conclu. Enfin, Passepartout avait *trouvé une position*. Il était engagé pour tout faire [1] dans *la célèbre* troupe japonaise. C'était peu flatteur, mais *avant huit jours* il serait en route pour San-Francisco.

La représentation, annoncée à grand fracas par l'honorable Batulcar, devait commencer à trois heures, et bientôt les formidables instruments d'un orchestre japonais, tambours et tam-tams, tonnaient à la porte. On comprend bien que Passepartout n'avait pu étudier un rôle, mais il devait prêter l'appui de ses solides épaules dans le grand exercice de la "grappe humaine" exécuté par les Longs-Nez du dieu Tingou.

Avant trois heures, les spectateurs avaient envahi la vaste case. Européens et indigènes, Chinois et Japonais, hommes, femmes et enfants, se précipitaient sur les étroites banquettes et dans les loges qui faisaient face à la scène.

Cette représentation fut ce que sont toutes ces exhibitions d'acrobates. Seulement, il faut avouer que les Japonais sont les premiers équilibristes du monde. Tous les prodigieux exercices des acrobates et gymnastes de la troupe furent exécutés avec une précision remarquable. Mais le principal attrait de la représentation était l'exhibition des "Longs-Nez."

Ces équilibristes forment une corporation particulière placée sous l'invocation directe du dieu Tingou. Vêtus comme des héros du moyen âge, ils portaient une splendide paire d'ailes à leurs épaules. Mais ce qui les distinguait plus spécialement, c'était le long nez dont leur face était agrémentée,[1] et surtout l'usage qu'ils en faisaient. Ces nez n'étaient riens moins que des bambous, longs de cinq, de six, de dix pieds, les uns droits, les autres courbés, ceux-ci lisses, ceux-là verruqueux. Or, c'était sur ces appendices, fixés d'une façon solide, que s'opéraient tous leurs exercices d'équilibre.

Pour terminer, on avait spécialement annoncé au public *la pyramide humaine,* dans laquelle une cinquantaine de

Longs-Nez devaient figurer le "Char de Jaggernaut."[1] Or, l'un de ceux qui formaient la base de cette pyramide avait quitté la troupe, et comme il suffisait d'être vigoureux et adroit, Passepartout avait été choisi pour le remplacer.

Certes, le digne garçon se sentit tout piteux, quand — triste souvenir de sa jeunesse — il eut endossé son costume du moyen-âge, orné d'ailes multicolores, et qu'un nez de six pieds lui eut été appliqué sur la face ! Mais enfin, ce nez, c'était son gagne-pain, et il en prit son parti.

Passepartout entra en scène, et vint se ranger avec ceux de ses collègues qui devaient figurer la base du Char de Jaggernaut. Tous s'étendirent à terre, le nez dressé vers le ciel. Une seconde section d'équilibristes vint se poser sur ces longs appendices, une troisième s'étagea au-dessus, puis une quatrième, et sur ces nez qui ne se touchaient que par leur pointe, un monument humain s'éleva bientôt jusqu'aux frises[2] du théâtre.

Or, les applaudissements redoublaient et les instruments de l'orchestre éclataient comme autant de tonnerres, quand la pyramide s'ébranla, l'équilibre se rompit, un des nez de la base vint à manquer,[3] et le monument s'écroula comme un château de cartes . . .

C'était la faute à Passepartout, qui, abandonnant son poste, franchissant la rampe sans le secours de ses ailes, et grimpant à la galerie de droite, tombait aux pieds d'un spectateur, en s'écriant :

"Ah ! mon maître, mon maître !

— Vous ?

— Moi !

Eh bien ! en ce cas, au paquebot mon garçon ! . . ."

Mr. Fogg, Mrs. Aouda, qui l'accompagnait, Passepartout *s'étaient précipités* par les couloirs au dehors de la case.

Mais là, ils trouvèrent l'honorable Batulcar, furieux, qui réclamait des dommages-intérêts pour "la casse." Phileas Fogg apaisa sa fureur en lui jetant une poignée de bank-notes. Et à six heures et demie, au moment où il allait partir, Mr. Fogg et Mrs. Aouda mettaient le pied sur le paquebot américain, suivis de Passepartout, les ailes au dos, et sur la face ce nez de six pieds qu'il n'avait pas encore pu arracher de son visage !

XVIII

Ce qui était arrivé en vue de Shangaï, on le comprend. Les signaux faits par la *Tankadère* avaient été aperçus du paquebot de Yokohama. Le capitaine, voyant un pavillon en berne, s'était dirigé vers la petite goëlette. Quelques instants après, Phileas Fogg solda son passage au prix convenu. Puis l'honorable gentleman, Mrs. Aouda et Fix étaient montés à bord du steamer, qui avait aussitôt fait route pour Yokohama.

Arrivé le matin même, 14 novembre, à l'heure réglementaire, Phileas Fogg s'était rendu à bord du *Carnatic*, et là il apprenait, à la grande joie de Mrs. Aouda, — et peut-être à la sienne, mais du moins il n'en laissa rien paraître, — que le Français Passepartout était effectivement arrivé la veille à Yokohama. Phileas Fogg, qui devait partir le soir même pour San-Francisco, se mit immédiatement à la recherche de son domestique. Il s'adressa, mais en vain, aux agents consulaires français et anglais, et, après avoir inutilement parcouru les rues de Yokohama, il désespérait de retrouver Passepartout, quand le hasard, ou peut-être une sorte de pressentiment, le fit entrer dans la case de l'honorable Batulcar. Il n'eût certes point reconnu son serviteur sous cet

excentrique accoutrement de héraut ; mais celui-ci, dans sa position renversée, aperçut son maître à la galerie. Il ne put retenir un mouvement de son nez. De là rupture de l'équilibre, et ce qui s'ensuivit.

Voilà ce que Passepartout apprit de la bouche même de Mrs. Aouda, qui lui raconta alors comment s'était faite cette traversée de Hong-Kong à Yokohama, en compagnie d'un sieur Fix.

Au nom de Fix, Passepartout ne sourcilla pas. Il pensait que le moment n'était pas venu de dire à son maître ce qui s'était passé entre l'inspecteur de police et lui. Aussi, dans l'histoire que Passepartout fit de ses aventures, il s'accusa et s'excusa seulement d'avoir été surpris par l'ivresse de l'opium dans une tabagie de Yokohama.

Mr. Fogg écouta froidement ce récit, sans répondre ; puis il ouvrit à son domestique un crédit suffisant pour que celui-ci pût se procurer à bord des habits plus convenables. Et, en effet, une heure ne s'était pas écoulée, que l'honnête garçon n'avait plus rien en lui qui rappelât le sectateur du dieu Tingou.

Le paquebot faisant la traversée de Yokohama à San Francisco se nommait le *General-Grant*.

Mr. Fogg était aussi calme, aussi peu communicatif que d'ordinaire. Sa jeune compagne se sentait de plus en plus attachée à cet homme par d'autres liens que ceux de la reconnaissance. Cette silencieuse nature, si généreuse en somme, l'impressionnait plus qu'elle ne le croyait, et c'était presque à son insu qu'elle se laissait aller à des sentiments dont l'énigmatique Fogg ne semblait aucunement subir l'influence.

Neuf jours après avoir quitté Yokohama, Phileas Fogg avait exactement parcouru la moitié du globe terrestre. En

effet, le *General-Grant*, le 23 novembre, passait au cent quatre-vingtième méridien, celui sur lequel se trouvent, dans l'hémisphère austral, les antipodes de Londres.

Il arriva aussi que, ce 23 novembre, Passepartout éprouva une grande joie. On se rappelle que l'entêté s'était obstiné à garder l'heure de Londres à sa fameuse montre de famille, tenant pour fausses toutes les heures des pays qu'il traversait. Or, ce jour-là, bien qu'il ne l'eût jamais ni avancée ni retardée, sa montre se trouva d'accord avec le chronomètre du bord.

Si Passepartout triompha, cela se comprend de reste. Il aurait bien voulu savoir ce que Fix aurait pu dire, s'il eût été présent.

Mais si Fix avait été capable d'expliquer cet effet purement physique, Passepartout, sans doute, eût été incapable sinon de le comprendre, du moins de l'admettre. Et en tout cas, si, par impossible,[1] l'inspecteur de police se fût inopinément montré à bord en ce moment, il est probable que Passepartout, à bon droit rancunier, eût traité avec lui un sujet tout différent et d'une toute autre manière.

Or, où était Fix en ce moment? . . .

Fix était précisément à bord du *General-Grant*.

En effet, en arrivant à Yokohama, l'agent, abandonnant Mr. Fogg qu'il comptait retrouver dans la journée, s'était immédiatement rendu chez le consul anglais. Là, il avait enfin trouvé le mandat, qui, courant après lui depuis Bombay, avait déjà quarante jours de date, — mandat qui lui avait été expédié de Hong-Kong par ce même *Carnatic* à bord duquel on le croyait. Qu'on juge du désappointement du détective !

"Soit ! *se dit Fix*, après le premier moment de colère, Ce *non mandat n*'est plus bon ici, il le sera en Angleterre.

coquin a tout l'air de revenir dans sa patrie, croyant avoir dépisté la police. Bien. Je le suivrai jusque-là."

Son parti pris, il s'embarqua aussitôt sur le *General-Grant.* Il était à bord, quand Mr. Fogg et Mrs. Aouda y arrivèrent. A son extrême surprise, il reconnut Passepartout sous son costume de héraut. Il se cacha aussitôt dans sa cabine, afin d'éviter une explication qui pouvait tout compromettre, — et, grâce au nombre des passagers, il comptait bien n'être point aperçu de son ennemi, lorsque ce jour-là précisément il se trouva face à face avec lui sur l'avant du navire.

Passepartout sauta à la gorge de Fix, sans autre explication, et au grand plaisir de certains Américains qui parièrent immédiatement pour lui, il administra au malheureux inspecteur une volée superbe, qui démontra la haute supériorité de la boxe française sur la boxe anglaise.

Quand Passepartout eut fini, il se trouva plus calme, et comme soulagé. Fix se releva, en assez mauvais état, et, regardant son adversaire, il lui dit froidement :

"Est-ce fini ?

— Oui, pour l'instant.

— Alors venez me parler.

— Que je . . .

— Dans l'intérêt de votre maître."

Passepartout, comme subjugué par ce sang-froid, suivit l'inspecteur de police, et tous deux s'assirent à l'avant du steamer.

"Vous m'avez rossé, dit Fix. Bien. Je m'y attendais. A présent, écoutez-moi. Jusqu'ici j'ai été l'adversaire de Mr. Fogg, mais maintenant je suis dans son jeu.

— *Enfin ! s'écria* Passepartout, vous le croyez un honnête homme ?

— Non, répondit froidement Fix, je le crois un coquin... Chut! ne bougez pas et laissez-moi dire. Tant que Mr. Fogg a été sur les possessions anglaises, j'ai eu intérêt à le retenir en attendant un mandat d'arrestation. J'ai tout fait pour cela. J'ai lancé contre lui les prêtres de Bombay, je vous ai enivré à Hong-Kong, je vous ai séparé de votre maître, je lui ai fait manquer le paquebot de Yokohama..."

Passepartout écoutait, les poings fermés.

"Maintenant, reprit Fix, Mr. Fogg semble retourner en Angleterre? Soit, je le suivrai jusque-là. Mais, désormais, je mettrai à écarter les obstacles de sa route autant de soin et de zèle que j'en ai mis jusqu'ici à les accumuler. Vous le voyez, mon jeu est changé, et il est changé parce que mon intérêt le veut. J'ajoute que votre intérêt est pareil au mien, car c'est en Angleterre seulement que vous saurez si vous êtes au service d'un criminel ou d'un honnête homme!"

Passepartout avait très attentivement écouté Fix, et il fut convaincu que Fix parlait avec une entière bonne foi.

"Sommes-nous amis? demanda Fix.

— Amis, non, répondit Passepartout. Alliés, oui, et sous bénéfice d'inventaire, car, à la moindre apparence de trahison, je vous tords le cou.

— Convenu," dit tranquillement l'inspecteur de police.

Onze jours après, le 3 décembre, le *General-Grant* entrait dans la baie de la Porte-d'Or et arrivait à San-Francisco.

Mr. Fogg n'avait encore ni gagné ni perdu un seul jour.

XIX

Il était sept heures du matin, quand Phileas Fogg prit pied sur le continent américain.

Le premier train pour New-York partait à six heures du soir. Mr. Fogg avait donc une journée entière à dépenser dans la capitale californienne. Il fit venir une voiture pour Mrs. Aouda et pour lui. Passepartout monta sur le siège, et le véhicule, à trois dollars la course, se dirigea vers International-Hôtel.

De la place élevée qu'il occupait, Passepartout observait avec curiosité la grande ville américaine : larges rues, se coupant à angles droits, entre lesquels s'épanouissaient des squares verdoyants, maisons basses bien alignées, églises et temples d'un gothique anglo-saxon, docks immenses, entrepôts comme des palais, les uns en bois, les autres en briques ; dans les rues, voitures nombreuses, omnibus, "cars" de tramways, et sur les trottoirs encombrés, non seulement des Américains et des Européens, mais aussi des Chinois et des Indiens, — enfin de quoi composer[1] une population de plus de deux cent mille habitants.

Lorsque Passepartout arriva à International-Hôtel, il ne lui semblait pas qu'il eût quitté l'Angleterre.

Le rez-de-chaussée de l'hôtel était occupé par un immense "bar," sorte de buffet ouvert *gratis* à tout passant. Viande sèche, soupe aux huîtres, biscuit et chester,[2] s'y débitaient sans que le consommateur eût à délier sa bourse. Il ne payait que sa boisson, ale, porto ou xérès, si sa fantaisie le portait à se rafraîchir. Cela parut "très américain" à Passepartout.

Le restaurant de l'hôtel était confortable. Mr. Fogg et

Mrs. Aouda s'installèrent devant une table et furent abondamment servis dans des plats lilliputiens par des nègres du plus beau noir.

Après déjeuner, Phileas Fogg, accompagné de Mrs. Aouda, quitta l'hôtel pour se rendre aux bureaux du consul anglais afin d'y faire viser son passeport. Sur le trottoir, il trouva son domestique, qui lui demanda si, avant de prendre le chemin de fer du Pacifique, il ne serait pas prudent d'acheter quelques douzaines de carabines ou de revolvers. Passepartout avait entendu parler de Sioux, qui arrêtent les trains comme de simples voleurs espagnols. Mr. Fogg répondit que c'était là une précaution inutile, mais il le laissa libre d'agir comme il lui conviendrait. Puis il se dirigea vers les bureaux de l'agent consulaire.

Phileas Fogg n'avait pas fait deux cents pas que, "par le plus grand des hasards," il rencontrait Fix. L'inspecteur se montra extrêmement surpris. Comment ! Mr. Fogg et lui avaient fait ensemble la traversée du Pacifique, et ils ne s'étaient pas rencontrés à bord ! En tout cas, Fix ne pouvait être qu'honoré de revoir le gentleman auquel il devait tant, et, ses affaires le rappelant en Europe, il serait enchanté de poursuivre son voyage en une si agréable compagnie.

Mr. Fogg répondit que l'honneur serait pour lui, et Fix — qui tenait à ne point le perdre de vue — lui demanda la permission de visiter avec lui cette curieuse ville de San-Francisco. Ce qui fut accordé.

Voilà donc Mrs. Aouda, Phileas Fogg et Fix flânant par les rues. Ils se trouvèrent bientôt dans Montgommery-street — le Regent-street de Londres, le boulevard des Italiens de Paris, le Broadway de New-York, — où l'affluence du populaire était énorme. Partout, même jusque sur les toits, foule innombrable. Des hommes-affiches circulaient

au milieu des groupes. Des bannières et des banderoles flottaient au vent. Des cris éclataient de toutes parts.

"Hurrah pour Kamerfield !

— Hurrah pour Mandiboy !"

C'était un meeting, sans doute. A quelle occasion se tenait-il? Phileas Fogg l'ignorait absolument. S'agissait-il de la nomination d'un haut fonctionnaire militaire ou civil, d'un gouverneur d'État ou d'un membre du Congrès? Il était permis de le conjecturer, à voir l'animation extraordinaire qui passionnait la ville.

En ce moment, un mouvement considérable se produisit dans la foule. Toutes les mains étaient en l'air. Quelques-unes, solidement fermées, semblaient se lever et s'abattre rapidement au milieu des cris, — manière énergique, sans doute, de formuler un vote. Les bannières oscillaient, disparaissaient un instant et reparaissaient en loques. Le nombre des chapeaux noirs diminuait à vue d'œil, et la plupart semblaient avoir perdu de leur hauteur normale.

"C'est évidemment un meeting, dit Fix, et la question qui l'a provoqué doit être palpitante.[1] Je ne serais point étonné qu'il fût encore question de l'affaire de l'*Alabama*, bien qu'elle soit résolue."

Mrs. Aouda, au bras de Phileas Fogg, regardait avec surprise cette scène tumultueuse, et Fix allait demander à l'un de ses voisins la raison de cette effervescence populaire, quand les hurrahs, agrémentés d'injures, redoublèrent. La hampe des bannières se transforma en arme offensive. Plus[2] de mains, des poings partout. Tout servait de projectiles. Bottes et souliers décrivaient dans l'air des trajectoires très tendues, et il sembla même que quelques revolvers mêlaient aux vociférations de la foule leurs détonations nationales.

"Je crois prudent de nous retirer, dit Fix, qui ne tenait pas à ce que "son homme" reçût un mauvais coup ou se fît une mauvaise affaire. S'il est question de l'Angleterre dans tout ceci et qu'on nous reconnnaisse, nous serons fort compromis dans la bagarre !

— Un citoyen anglais . . ." répondit Phileas Fogg.

Mais le gentleman ne put achever sa phrase. Derrière lui partirent des hurlements épouvantables. On criait : "Hurrah ! Hip ! Hip ! pour Mandiboy !" C'était une troupe d'électeurs qui arrivait à la rescousse,[1] prenant en flanc les partisans de Kamerfield.

Mr. Fogg, Mrs. Aouda, Fix se trouvèrent entre deux feux. Il était trop tard pour s'échapper. Ce torrent d'hommes armés de cannes plombées et de casse-tête, était irrésistible. Phileas Fogg et Fix, en préservant la jeune femme, furent horriblement bousculés. Mr. Fogg, non moins flegmatique que d'habitude, voulut se défendre avec ces armes naturelles que la nature a mises au bout des bras de tout Anglais, mais inutilement. Un énorme gaillard à barbiche rouge, au teint coloré, large d'épaules, qui paraissait être le chef de la bande, leva son formidable poing sur Mr. Fogg, et il eût fort endommagé le gentleman, si Fix, par dévouement, n'eût reçu le coup à sa place. Une énorme bosse se développa instantanément sous le chapeau de soie du détective, transformé en simple toque.

"Yankee ! dit Mr. Fogg, en lançant à son adversaire un regard de profond mépris.

— English ! répondit l'autre.

— Nous nous retrouverons !

— Quand il vous plaira.

— Votre nom ?

— *Phileas Fogg*. Le vôtre ?

— Le colonel Stamp Proctor."

Puis, cela dit, la marée passa. Fix fut renversé et se releva, les habits déchirés, mais sans meurtrissure sérieuse.

"Merci, dit Mr. Fogg à l'inspecteur, dès qu'ils furent hors de la foule.

— Il n'y a pas de quoi,[1] répondit Fix, mais venez.

— Où?

— Chez un marchand de confection."[2]

En effet, cette visite était opportune. Les habits de Phileas Fogg et de Fix étaient en lambeaux, comme si ces deux gentlemen se fussent battus pour le compte des honorables Kamerfield et Mandiboy. Une heure après, ils étaient convenablement vêtus et coiffés. Puis ils revinrent à International-Hôtel.

Au moment de monter en voiture pour se rendre à la gare. Mr. Fogg dit à Fix :

"Vous n'avez pas revu ce colonel Proctor?

— Non, répondit Fix.

— Je reviendrai en Amérique pour le retrouver, dit froidement Phileas Fogg. Il ne serait pas convenable qu'un citoyen anglais se laissât traiter de cette façon."

A six heures moins un quart, les voyageurs atteignaient la gare et trouvaient le train prêt à partir. Au moment où Mr. Fogg allait s'embarquer, il avisa un employé, et le rejoignant :

"Mon ami, lui dit-il, n'y a-t-il pas eu quelques troubles aujourd'hui à San-Francisco?

— C'était un meeting, monsieur, répondit l'employé, un meeting organisé pour une élection.

— L'élection d'un général en chef, sans doute? demanda Mr. Fogg.

— Non, monsieur, d'un juge de paix.[3]

Sur cette réponse, Phileas Fogg monta dans le wagon, et le train partit à toute vapeur.

XX

New-York et San-Francisco sont présentement réunis par un ruban de métal non interrompu qui ne mesure pas moins de trois mille sept cent quatre-vingt-six milles. Autrefois, dans les circonstances les plus favorables, on employait six mois pour aller de New-York à San-Francisco. Maintenant, on met sept jours.

Le wagon occupé par Phileas Fogg était une sorte de long omnibus qui reposait sur deux trains formés de quatre roues chacun, dont la mobilité permet d'attaquer des courbes de petit rayon.[1] A l'intérieur, point de compartiments : deux files de sièges, disposés de chaque côté perpendiculairement à l'axe, et entre lesquels était réservé un passage conduisant aux cabinets de toilette dont chaque wagon est pourvu. Sur toute la longueur du train, les voitures communiquaient entre elles par des passerelles, et les voyageurs pouvaient circuler d'une extrémité à l'autre du convoi, qui mettait à leur disposition des wagons-salons, des wagons-terrasses,[2] des wagons-restaurants et des wagons à cafés. Il n'y manquait que des wagons-théâtres. Mais il y en aura un jour.

Sur les passerelles circulaient incessamment des marchands de livres et de journaux, débitant leur marchandise, et des vendeurs de liqueurs, de comestibles, de cigares, qui ne manquaient point de chalands.

Les voyageurs étaient partis de la station d'Oakland à six heures du soir. Il faisait déjà nuit, — une nuit froide, sombre, avec un ciel couvert dont les nuages menaçaient de se

résoudre en neige. On causait peu dans le wagon. D'ailleurs, le sommeil avait bientôt gagné les voyageurs.

A huit heures, un "steward" entra dans le wagon et annonça aux voyageurs que l'heure du coucher était sonnée. Ce wagon était un "sleeping-car," qui, en quelques minutes, fut transformé en dortoir. Les dossiers des bancs se replièrent, des couchettes soigneusement paquetées se déroulèrent par un système ingénieux, des cabines furent improvisées en quelques instants, et chaque voyageur eut bientôt à sa disposition un lit confortable, que d'épais rideaux défendaient contre tout regard indiscret. Les draps étaient blancs, les oreillers moelleux. Il n'y avait plus qu'à se coucher et à dormir, — ce que chacun fit, comme s'il se fût trouvé dans la cabine confortable d'un paquebot, — pendant que le train filait à toute vapeur à travers l'État de Californie.

A huit heures du matin, le dortoir était redevenu un wagon ordinaire, et les voyageurs pouvaient à travers les vitres entrevoir les points de vue pittoresques de ce montagneux pays. Le tracé du train obéissait aux caprices de la Sierra, ici accroché aux flancs de la montagne, là suspendu au-dessus des précipices, évitant les angles brusques par des courbes audacieuses, s'élançant dans les gorges étroites que l'on devait croire sans issues. La locomotive mêlait ses sifflements et ses mugissements à ceux des torrents et des cascades, et tordait sa fumée à la noire ramure des sapins. Peu ou point de tunnels, ni de ponts sur le parcours.

Vers neuf heures, le train pénétrait dans l'État de Nevada. Les voyageurs regardaient le paysage varié qui passait sous leurs yeux, — vastes prairies, montagnes se profilant à l'horizon, "creeks" roulant leurs eaux écu-

meuses. Parfois, un grand troupeau de bisons, se massant au loin, apparaissait comme une digue mobile. Ces innombrables armées de ruminants opposent souvent un insurmontable obstacle au passage des trains. On a vu des milliers de ces animaux — ces buffalos, comme les appellent improprement les Américains — défiler pendant plusieurs heures, en rangs pressés, au travers du rail-road. La locomotive est alors forcée de s'arrêter et d'attendre que la voie soit redevenue libre.

Ce fut même ce qui arriva dans cette occasion. Vers trois heures du soir, un troupeau de dix à douze mille têtes barra le rail-road. Il ne fallait pas songer à arrêter cette migration. Quand les bisons ont adopté une direction, rien ne pourrait ni enrayer ni modifier leur marche. C'est un torrent de chair vivante qu'aucune digue ne saurait contenir.

Le mécanicien n'avait point tenté de renverser l'obstacle, et il avait prudemment agi. Il eût écrasé sans doute les premiers buffles attaqués par l'éperon[1] de la locomotive; mais, si puissante qu'elle fût, la machine eût été arrêtée bientôt, un déraillement se serait inévitablement produit, et le train fût resté en détresse.

Le mieux était donc d'attendre patiemment, quitte ensuite à regagner[2] le temps perdu par une accélération de la marche du train. Le défilé des bisons dura trois grandes heures, et la voie ne redevint libre qu'à la nuit tombante. A ce moment, les derniers rangs du troupeau traversaient les rails, tandis que les premiers disparaissaient au-dessous de l'horizon du sud.

Il était neuf heures et demie, quand le train pénétra sur le *territoire de l'Utah,* le curieux pays des Mormons.

Le lendemain, vers midi et demi, il touchait à sa pointe

nord-ouest le grand lac Salé, lac admirable, encadré de belles roches sauvages. De là, on pouvait embrasser l'aspect de [1] cette mer intérieure, qui porte aussi le nom de mer Morte et dans laquelle se jette un Jourdain d'Amérique.

Autour du lac, la campagne était admirablement cultivée, car les Mormons s'entendent aux travaux de la terre : des champs de blé et de maïs, des prairies luxuriantes, partout des haies de rosiers sauvages, des bouquets d'acacias et d'euphorbes, tel eût été l'aspect de cette contrée six mois plus tard ; mais en ce moment le sol disparaissait sous une mince couche de neige.

A deux heures, les voyageurs descendaient à la station d'Ogden. Le train ne devant repartir qu'à six heures, Mr. Fogg, Mrs. Aouda et leurs deux compagnons avaient donc le temps de se rendre à la Cité des Saints par le petit embranchement qui se détache de la station d'Ogden. Deux heures suffisaient à visiter cette ville absolument américaine et, comme telle, bâtie sur le patron de toutes les villes de l'Union, vastes échiquiers à longues lignes froides. Un mur d'argile et de cailloux ceignait la ville.

Mr. Fogg et ses compagnons ne trouvèrent pas la cité fort peuplée. Les rues étaient presque désertes, — sauf toutefois la partie du Temple, qu'ils n'atteignirent qu'après avoir traversé plusieurs quartiers entourés de palissades. Les femmes étaient assez nombreuses, ce qui s'explique par la composition singulière des ménages mormons. Ces pauvres créatures ne paraissaient ni aisées, ni heureuses. Quelques-unes, les plus riches sans doute, portaient une jaquette de soie noire, sous un châle fort modeste. Les autres n'étaient vêtues que d'indienne.

A quatre heures, les voyageurs se retrouvaient à la gare et reprenaient place dans leurs wagons.

XXI

Le lendemain, 7 décembre, il y eut un quart d'heure d'arrêt à la station de Green-river, dans l'État de Wyoming. La neige avait tombé pendant la nuit assez abondamment, mais, mêlée à de la pluie, à demi fondue, elle ne pouvait gêner la marche du train. Toutefois, ce mauvais temps ne laissa pas[1] d'inquiéter Passepartout, car l'accumulation des neiges eût certainement compromis le voyage.

Mais, en ce moment, où l'honnête garçon ne se préoccupait que de l'état du ciel et de l'abaissement de la température, Mrs. Aouda éprouvait des craintes plus vives, qui provenaient d'une tout autre cause.

En effet, quelques voyageurs étaient descendus de leur wagon, et se promenaient sur le quai de la gare. Or, à travers la vitre, la jeune femme reconnut parmi eux le colonel Stamp Proctor, cet Américain qui s'était si grossièrement comporté à l'égard de Phileas Fogg pendant le meeting de San-Francisco. Mrs. Aouda, ne voulant pas être vue, se rejeta en arrière.

La jeune femme ne comprenait pas, sans doute, toute la profondeur du sentiment que lui inspirait son sauveur, et à ce sentiment elle ne donnait encore que le nom de reconnaissance, mais, à son insu, il y avait plus que cela. Aussi son cœur se serra-t-il, quand elle reconnut le grossier personnage auquel Mr. Fogg voulait tôt ou tard demander raison de sa conduite. Évidemment, c'était le hasard seul qui avait amené dans ce train colonel Proctor, mais enfin il y était, et il fallait empêcher à tout prix que Phileas Fogg aperçût[2] son adversaire. Le train part.

Après un déjeuner assez confortable, servi dans le wagon

même, de violents coups de sifflet se firent entendre. Le train s'arrêta. Passepartout mit la tête à la portière et ne vit rien qui motivât cet arrêt. Aucune station n'était en vue.

Mrs. Aouda et Fix purent craindre un instant que Mr. Fogg ne songeât à descendre sur la voie. Mais le gentleman se contenta de dire à son domestique :

"Voyez donc ce que c'est."

Passepartout s'élança hors du wagon. Le train était arrêté devant un signal tourné au rouge qui fermait la voie. Le mécanicien et le conducteur discutaient assez vivement avec un garde-voie. Des voyageurs s'étaient approchés et prenaient part à la discussion, — entre autres le colonel Proctor, avec son verbe haut et ses gestes impérieux.

Passepartout, ayant rejoint le groupe, entendit le garde-voie qui disait :

"Non ! il n'y a pas moyen de passer ! Le pont de Medicine-Bow est ébranlé et ne supporterait pas le poids du train."

Ce pont, dont il était question, était un pont suspendu, jeté sur un rapide, à un mille de l'endroit où le convoi s'était arrêté. Au dire du garde-voie, il menaçait ruine, et plusieurs des fils étaient rompus. Le garde-voie n'exagérait donc en aucune façon en affirmant qu'on ne pouvait passer. Et d'ailleurs, avec les habitudes d'insouciance des Américains, on peut dire que, quand ils se mettent à être prudents, il y aurait folie à ne pas l'être.

Passepartout, n'osant aller prévenir son maître, écoutait, les dents serrées, immobile comme une statue.

"Ah ça ! s'écria le colonel Proctor, nous n'allons pas, j'imagine, rester ici à prendre racine dans la neige !

— Colonel, répondit le conducteur, on a télégraphié à la

station d'Omaha pour demander un train, mais il n'est pas probable qu'il arrive à Medicine-Bow avant six heures.

— Six heures ! s'écria Passepartout.

— Sans doute, répondit le conducteur. D'ailleurs, ce temps nous sera nécessaire pour gagner à pied la station.

— Cependant elle n'est qu'à un mille de nous, dit un des voyageurs.

— Un mille, en effet, mais de l'autre côté de la rivière. C'est un rapide, et nous serons forcés de faire un détour de dix milles au nord pour trouver un gué."

Le désappointement était général parmi les voyageurs, qui, sans compter le retard, se voyaient obligés à faire une quinzaine de milles à travers la plaine couverte de neige. Aussi était-ce un brouhaha, des exclamations, des vociférations, qui auraient certainement attiré l'attention de Phileas Fogg, si ce gentleman n'eût été absorbé par son jeu.

Cependant Passepartout, furieux, se trouvait dans la nécessité de le prévenir, et, la tête basse, il se dirigeait vers le wagon, quand le mécanicien du train, — un vrai Yankee — élevant la voix, dit :

" Messieurs, il y aurait peut-être moyen de passer.

— Sur le pont ? répondit un voyageur.

— Sur le pont.

— Avec notre train ? demanda le colonel.

— Avec notre train."

Passepartout s'était arrêté, et dévorait les paroles du mécanicien.

" Mais le pont menace ruine ! reprit le conducteur.

— N'importe, répondit le mécanicien. Je crois qu'en lançant le train avec son maximum de vitesse, on aurait quelques chances de passer.

— *Diable !* " fit Passepartout.

Mais un certain nombre de voyageurs avaient été immédiatement séduits par la proposition. Elle plaisait particulièrement au colonel Proctor. Et, en fin de compte, tous les intéressés dans la question se rangèrent à l'avis du mécanicien.

" Nous avons cinquante chances pour passer disait l'un.

— Soixante, disait l'autre.

— Quatre-vingts ! . . . quatre-vingt-dix sur cent ! "

Passepartout était ahuri ; quoiqu'il fût prêt à tout tenter pour opérer le passage du creek, la tentative lui semblait un peu trop " américaine."

" D'ailleurs, pensa-t-il, il y a une chose bien plus simple à faire, et ces gens-là n'y songent même pas ! . . . Monsieur, dit-il à un des voyageurs, le moyen proposé par le mécanicien me paraît un peu hasardé, mais . . .

— Quatre-vingts chances ! répondit le voyageur, qui lui tourna le dos.

— Je sais bien, répondit Passepartout en s'adressant à un autre gentleman, mais une simple réflexion . . .

— Pas de réflexion, c'est inutile ! répondit l'Américain interpellé en haussant les épaules, puisque le mécanicien assure qu'on passera !

— Sans doute, reprit Passepartout, on passera, mais il serait peut-être plus naturel et plus prudent . . .

— Quoi ! prudent ! s'écria le colonel Proctor, que ce mot, entendu par hasard, fit bondir. Est-ce que vous avez peur ?

— Moi, peur ! s'écria Passepartout. Eh bien, soit ! Je montrerai à ces gens-là qu'un Français peut être aussi Américain qu'eux !

— *En voiture !* [1] en voiture ! criait le conducteur.

— Oui ! en voiture, répétait Passepartout, en voiture ! Et tout de suite ! Mais on ne m'empêchera pas de penser qu'il eût été plus naturel de nous faire d'abord passer à pied sur ce pont, nous autres voyageurs, puis le train ensuite ! . . ."

Mais personne n'entendit cette sage réflexion, et personne n'eût voulu en reconnaître la justesse.

Les voyageurs étaient réintégrés[1] dans leur wagon. Passepartout reprit sa place, sans rien dire de ce qui s'était passé. Les joueurs étaient tout entiers à leur whist.

La locomotive siffla vigoureusement. Le mécanicien, renversant la vapeur,[2] ramena son train en arrière pendant près d'un mille, — reculant comme un sauteur qui veut prendre son élan. Puis, à un second coup de sifflet, la marche en avant recommença : elle s'accéléra ; bientôt la vitesse devint effroyable ; on n'entendait plus qu'un seul hennissement sortant de la locomotive ; les pistons battaient vingt coups à la seconde ; les essieux des roues fumaient dans les boîtes à graisse.[3] On sentait, pour ainsi dire, que le train tout entier, marchant avec une rapidité de cent milles à l'heure, ne pesait plus sur les rails. La vitesse mangeait[4] la pesanteur.

Et l'on passa ! Et ce fut comme un éclair. On ne vit rien du pont. Le convoi sauta, on peut le dire, d'une rive à l'autre, et le mécanicien ne parvint à arrêter sa machine emportée qu'à cinq milles au delà de la station.

Mais à peine le train avait-il franchi la rivière, que le pont, définitivement ruiné, s'abîmait avec fracas dans le rapide de Medicine-Bow.

XXII

Le soir même, le train arrivait à la passe d'Evans. Là se trouvait sur le "grand trunk" l'embranchement de Denver-city, la principale ville du Colorado. En cet endroit, le rail-road atteignait le plus haut point du parcours, soit huit mille quatre-vingt-onze pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Les voyageurs n'avaient plus qu'à descendre jusqu'à l'Atlantique sur ces plaines sans limites.

A onze heures du soir on entrait dans le Nebraska, et, à neuf heures du matin, on arrivait à l'importante ville de North-Platte, bâtie entre ces deux bras du grand cours d'eau, qui se rejoignent autour d'elle pour ne plus former qu'une seule artère, — affluent considérable dont les eaux se confondent avec celles du Missouri, un peu au-dessus d'Omaha.

A onze heures le sifflet de la locomotive annonça l'approche de la station de Plum-Creek.

Soudain des cris sauvages retentirent. Des détonations les accompagnèrent, et des cris de frayeur se faisaient entendre à l'intérieur du convoi. On avait compris que le train était attaqué par une bande Sioux. Suivant leur habitude, sans attendre l'arrêt du train, s'élançant sur les marchepieds au nombre d'une centaine, ces hardis Indiens avaient escaladé les wagons comme fait un clown d'un cheval au galop.

Ces Sioux étaient munis de fusils. De là les détonations auxquelles les voyageurs, presque tous armés, rispostaient par des coups de revolvers. Tout d'abord, les Indiens s'étaient précipités sur la machine. Le mécanicien et le chauffeur avaient été à demi assommés à coups de casse-

tête. Un chef sioux, voulant arrêter le train, mais ne sachant pas manœuvrer la manette[1] du régulateur, avait largement ouvert l'introduction de la vapeur au lieu de la fermer, et la locomotive, emportée, courait avec une vitesse effroyable.

En même temps, les Sioux avaient envahi les wagons ; ils couraient comme des singes en fureur sur les impériales, ils enfonçaient les portières et luttaient corps à corps avec les voyageurs. Hors du wagon de bagages, forcé et pillé, les colis étaient précipités sur la voie. Cris et coups de feu ne discontinuaient pas.

Cependant les voyageurs se défendaient avec courage. Certains wagons, barricadés, soutenaient un siège, comme de véritables forts ambulants, emportés avec une rapidité de cents milles à l'heure.

Cette lutte durait déjà depuis dix minutes, et ne pouvait que se terminer à l'avantage des Sioux, si le train ne s'arrêtait pas. En effet, la station du fort Kearney n'était pas à deux milles de distance. Là se trouvait un poste américain, mais ce poste passé, entre le fort Kearney et la station suivante, les Sioux seraient les maîtres du train.

Le conducteur se battait aux côtés de Mr. Fogg, quand une balle le renversa. En tombant, cet homme s'écria :

" Nous sommes perdus, si le train ne s'arrête pas avant cinq minutes !

— Il s'arrêtera ! dit Phileas Fogg, qui voulut s'élancer hors du wagon.

— Restez, monsieur, lui cria Passepartout. Cela me regarde ! "

Phileas Fogg n'eut pas le temps d'arrêter ce courageux garçon, qui, ouvrant une portière sans être vu des Indiens, parvint à se glisser sous le wagon. Et alors, tandis que la

lutte continuait, pendant que les balles se croisaient au-dessus de sa tête, retrouvant son agilité, sa souplesse de clown, se faufilant sous les wagons, s'accrochant aux chaînes, rampant d'une voiture à l'autre avec une adresse merveilleuse, il gagna ainsi l'avant du train. Il n'avait pas été vu, il n'avait pu l'être.

Là, suspendu d'une main entre le wagon des bagages et le tender, de l'autre il décrocha les chaînes de sûreté; mais par suite de la traction opérée,[1] il n'aurait jamais pu parvenir à dévisser la barre d'attelage,[2] si une secousse que la machine éprouva n'eût fait sauter[3] cette barre, et le train, détaché, resta peu à peu en arrière, tandis que la locomotive s'enfuyait avec une nouvelle vitesse.

Emporté par la force acquise, le train roula encore pendant quelques minutes, mais les freins furent manœuvrés à l'intérieur des wagons et le train s'arrêta enfin, à moins de cent pas de la station de Kearney.

Là, les soldats du fort,[4] attirés par les coups de feu, accoururent en hâte. Les Sioux ne les avaient pas attendus, et, avant l'arrêt complet du train, toute la bande avait décampé.

Mais quand les voyageurs se comptèrent sur le quai de la station, ils reconnurent que plusieurs manquaient à l'appel, et entre autres le courageux Français, dont le dévouement venait de les sauver.

Trois voyageurs, Passepartout compris, avaient disparus. Avaient-ils été tués dans la lutte? Étaient-ils prisonniers des Sioux? On ne pouvait encore le savoir.

Les blessés étaient assez nombreux, mais on reconnut qu'aucun n'était atteint mortellement. Un des plus grièvement frappés, c'était le colonel Proctor, qui s'était bravement battu. Il fut transporté à la gare avec d'autres [illegible]geurs, dont l'état réclamait des soins immédiats.

Mrs. Aouda était sauve. Phileas Fogg, qui ne s'était pas épargné, n'avait pas une égratignure. Fix était blessé au bras, blessure sans importance. Mais Passepartout manquait, et des larmes coulaient des yeux de la jeune femme.

Cependant tous les voyageurs avaient quitté le train. Les roues des wagons étaient tachées de sang. Aux moyeux et aux rayons pendaient d'informes lambeaux de chair. On voyait à perte de vue sur la plaine blanche de longues traînées rouges. Les derniers Indiens disparaissaient alors dans le sud.

Mr. Fogg, les bras croisés, restait immobile. Il avait une grave décision à prendre. Mrs. Aouda, près de lui, le regardait sans prononcer une parole ... Il comprit ce regard. Si son serviteur était prisonnier, ne devait-il pas tout risquer pour l'arracher aux Indiens? ...

"Je le retrouverai mort ou vivant, dit-il simplement à Mrs. Aouda.

— Ah ! monsieur ... monsieur Fogg ! s'écria la jeune femme, en saisissant les mains de son compagnon qu'elle couvrit de larmes.

— Vivant ! ajouta Mr. Fogg, si nous ne perdons pas une minute !"

Par cette résolution, Phileas Fogg se sacrifiait tout entier. Il venait de prononcer sa ruine. Un seul jour de retard lui faisait manquer le paquebot de New-York. Son pari était irrévocablement perdu. Mais devant cette pensée : "C'est mon devoir !" il n'avait pas hésité.

Le capitaine commandant le fort Kearney était là.

"Monsieur, dit Mr. Fogg au capitaine, trois voyageurs ont disparu.

— Mort? demanda le capitaine.

— *Morts* ou prisonniers, répondit Phileas Fogg. Là est

une incertitude qu'il faut faire cesser. Votre intention est-elle de poursuivre les Sioux?

— Cela est grave, monsieur, dit le capitaine. Ces Indiens peuvent fuir jusqu'au delà de l'Arkansas! Je ne saurais abandonner le fort qui m'est confié.

— Monsieur, reprit Phileas Fogg, il s'agit de la vie de trois hommes.

— Sans doute . . . mais puis-je risquer la vie de cinquante pour en sauver trois?

— Je ne sais si vous le pouvez, monsieur, mais vous le devez.

— Monsieur, répondit le capitaine, personne ici n'a à m'apprendre quel est mon devoir.

— Soit, dit froidement Phileas Fogg. J'irai seul!

— Vous, monsieur! s'écria Fix, qui s'était approché, aller seul à la poursuite des Indiens?

— Voulez-vous donc que je laisse périr ce malheureux, à qui tout ce qui est vivant ici doit la vie? J'irai.

— Eh bien, non, vous n'irez pas seul! s'écria le capitaine, ému malgré lui. Non! Vous êtes un brave cœur! . . . Trente hommes de bonne volonté!"[1] ajouta-t-il en se tournant vers ses soldats.

Toute la compagnie s'avança en masse. Le capitaine n'eut qu'à choisir parmi ces braves gens. Trente soldats furent désignés, et un vieux sergent se mit à leur tête.

"Merci, capitaine! dit Mr. Fogg.

— Vous me permettrez de vous accompagner? demanda Fix au gentleman.

— Vous ferez comme il vous plaira, monsieur, lui répondit Phileas Fogg. Mais si vous voulez me rendre service, vous resterez près de Mrs. Aouda. Au cas où il m'arriverait malheur . . ."

Une pâleur subite envahit la figure de l'inspecteur de police. Se séparer de l'homme qu'il avait suivi pas à pas et avec tant de persistance ! Fix regarda attentivement le gentleman, et, malgré ses préventions, en dépit du combat qui se livrait en lui, il baissa les yeux devant ce regard calme et franc.

"Je resterai," dit-il.

Quelques instants après, Mr. Fogg avait serré la main de la jeune femme ; puis, après lui avoir remis son précieux sac de voyage, il partait avec le sergent et sa petite troupe.

Mais avant de partir, il avait dit aux soldats :

"Mes amis, il y a mille livres pour vous si nous sauvons les prisonniers !"

Il était alors midi et quelques minutes.

Mrs. Aouda s'était retirée dans une chambre de la gare, et là, seule, elle attendait, songeant à Phileas Fogg, à cette générosité simple et grande, à ce tranquille courage. Mr. Fogg avait sacrifié sa fortune, et maintenant il jouait sa vie, tout cela sans hésitation, par devoir, sans phrases. Phileas Fogg était un héros à ses yeux.

L'inspecteur Fix, lui, ne pensait pas ainsi, et il ne pouvait contenir son agitation. Il se promenait fébrilement sur le quai de la gare. Un moment subjugué, il redevenait lui-même. Fogg parti, il comprenait la sottise qu'il avait faite de le laisser partir. Quoi ! cet homme qu'il venait de suivre autour du monde, il avait consenti à s'en séparer ! Sa nature reprenait le dessus, il s'incriminait, il s'accusait, il se traitait comme s'il eût été le directeur de la police métropolitaine, admonestant un agent pris en flagrant délit de naïveté. Il était tenté de s'en aller à travers les longues plaines blanches, à la poursuite de ce Fogg ! Il ne lui semblait pas impossible de le retrouver. Les pas du dé-

tachement étaient encore imprimés sur la neige ! . . . Mais bientôt, sous une couche nouvelle, toute empreinte s'effaça.

Alors le découragement prit Fix. Il éprouva comme une insurmontable envie d'abandonner la partie. Or, précisément, cette occasion de quitter la station de Kearney et de poursuivre ce voyage, si fécond en déconvenues, lui fut offerte.

En effet, vers deux heures après midi, pendant que la neige tombait à gros flocons, on entendit de longs sifflets qui venaient de l'est.

C'était cette locomotive qui, après avoir été détachée du train, avait continué sa route avec une si effrayante vitesse, emportant le chauffeur et le mécanicien inanimés. Elle avait couru sur les rails pendant plusieurs milles ; puis, le feu avait baissé, faute de combustible ; et une heure après, la machine s'arrêtait à vingt milles au delà de la station de Kearney.

Ni le mécanicien ni le chauffeur n'avaient succombé, et, après un évanouissement assez prolongé, ils étaient revenus à eux. La machine était alors arrêtée. Quand il se vit dans le désert, la locomotive seule, n'ayant plus de wagons à sa suite, le mécanicien comprit ce qui s'était passé. Comment la locomotive avait été détachée du train, il ne put le deviner, mais il n'était pas douteux, pour lui, que le train, resté en arrière, se trouvât[1] en détresse.

Le mécanicien n'hésita pas sur ce qu'il devait faire. Des pelletées de charbon et de bois furent engouffrées dans le foyer de sa chaudière, la pression monta de nouveau, et, vers deux heures, la machine revenait en arrière vers la station de Kearney.

Ce fut une grande satisfaction pour les voyageurs, quand ils virent la locomotive se mettre en tête du train.

Ils allaient pouvoir continuer ce voyage si malheureusement interrompu.

A l'arrivée de la machine, Mrs. Aouda avait quitté la gare, et s'adressant au conducteur :

« Vous allez partir ? lui demanda-t-elle.

— A l'instant, madame.

— Mais ces prisonniers . . . nos malheureux compagnons . . .

— Je ne puis interrompre le service, répondit le conducteur. Nous avons déjà trois heures de retard.

— Et quand passera l'autre train venant de San-Francisco ?

— Demain soir, madame. Si vous voulez partir, montez en voiture.

— Je ne partirai pas," répondit la jeune femme.

Fix avait entendu cette conversation. Quelques instants auparavant, il était décidé à quitter Kearney, et maintenant que le train était là, une irrésistible force le rattachait au sol. Ce quai lui brûlait les pieds, et il ne pouvait s'en arracher. Le combat recommençait en lui. La colère de l'insuccès l'étouffait. Il voulait lutter jusqu'au bout.

Cependant les voyageurs et quelques blessés — entre autres le colonel Proctor, dont l'état était grave, — avaient pris place dans les wagons. Le mécanicien siffla, le train se mit en marche, et disparut bientôt, mêlant sa fumée blanche au tourbillon des neiges.

L'inspecteur Fix était resté.

Quelques heures s'écoulèrent. Le temps était fort mauvais, le froid très vif. Fix, assis sur un banc dans la gare, restait immobile. On eût pu croire qu'il dormait. Mrs. Aouda, *malgré la* rafale, quittait à chaque instant la chambre *qui avait été* mise à sa disposition. Elle venait à l'extrémité

du quai, cherchant à voir à travers la tempête de neige, écoutant si quelque bruit se ferait entendre. Mais rien. Elle rentrait alors, toute transie, pour revenir quelques moments plus tard, et toujours inutilement.

Le soir se fit. Le petit détachement n'était pas de retour. Où était-il en ce moment? Avait-il pu rejoindre les Indiens? Y avait-il eu lutte, ou ces soldats, perdus dans la brume, erraient-ils au hasard? Le capitaine du fort était très inquiet, bien qu'il n'en voulût rien laisser paraître.

La nuit vint, la neige tomba moins abondamment, mais l'intensité du froid s'accrut. Pendant toute cette nuit, Mrs. Aouda, l'esprit plein de pressentiments sinistres, le cœur rempli d'angoisses, erra sur la lisière de la prairie. Ce qu'elle souffrit pendant ces longues heures ne saurait s'exprimer.

Fix était toujours immobile à la même place, mais, lui non plus, il ne dormait pas. A un certain moment, un homme s'était approché, lui avait parlé même, mais l'agent l'avait renvoyé, après avoir répondu à ses paroles par un signe négatif.

La nuit s'écoula ainsi. A l'aube, le disque à demi éteint du soleil se leva sur un horizon embrumé. Cependant la portée du regard pouvait s'étendre à une distance de deux milles . . . Le sud était absolument désert. Il était alors sept heures du matin.

Le capitaine, extrêmement soucieux, ne savait quel parti prendre. Appelant un de ses lieutenants, il allait lui donner l'ordre de pousser une reconnaissance dans le sud, — quand des coups de feu éclatèrent. Les soldats se jetèrent hors du fort, et à un demi-mille ils aperçurent une petite troupe *qui revenait* en bon ordre.

Mr. Fogg marchait en tête, et près de lui Passepar-

tout et les deux autres voyageurs arrachés aux mains des Sioux.

Il y avait eu combat à dix milles au sud de Kearney. Peu d'instants avant l'arrivée du détachement, Passepartout et ses deux compagnons luttaient déjà contre leurs gardiens, et le Français en avait assommé trois à coups de poing, quand son maître et les soldats se précipitèrent à leur secours.

Tous, les sauveurs et les sauvés, furent accueillis par des cris de joie. Fix, sans prononcer une parole, regardait Mr. Fogg, et il eût été difficile d'analyser les impressions qui se combattaient alors en lui. Quant à Mrs. Aouda, elle avait pris la main du gentleman, et elle la serrait dans les siennes, sans pouvoir prononcer une parole !

Cependant Passepartout, dès son arrivée, avait cherché le train dans la gare. Il croyait le trouver là, prêt à filer sur Omaha, et il espérait que l'on pourrait encore regagner le temps perdu.

" Le train, le train ! s'écria-t-il.

— Parti, répondit Fix.

— Et le train suivant, quand passera-t-il ? demanda Phileas Fogg.

— Ce soir seulement.

— Ah ! " répondit simplement l'impassible gentleman.

XXIII

Phileas Fogg se trouvait en retard de vingt heures. Passepartout, la cause involontaire de ce retard, était désespéré. Il avait décidément ruiné son maître !

En ce moment, l'inspecteur s'approcha de Mr. Fogg, et, le regardant bien en face :

"Monsieur, dit-il, si votre voyage n'eût pas été interrompu par cette attaque d'Indiens, vous seriez arrivé à New-York le 11, dès le matin?

— Oui, avec douze heures d'avance sur le paquebot.

— Bien. Vous avez donc vingt heures de retard. Entre vingt et douze, l'écart est de huit. C'est huit heures à regagner. Voulez-vous tenter de le faire?

— A pied? demanda Mr. Fogg.

— Non, en traîneau, répondit Fix; en traîneau à voile. Un homme m'a proposé ce moyen de transport."

C'était l'homme qui avait parlé à l'inspecteur de police pendant la nuit, et dont Fix avait refusé l'offre.

Phileas Fogg ne répondit pas à Fix; mais Fix lui ayant montré l'homme en question qui se promenait devant la gare, le gentleman alla à lui. Un instant après Phileas Fogg et cet Américain, nommé Mudge, entraient dans une hutte construite au bas du fort Kearney.

Là, Mr. Fogg examina un assez singulier véhicule, sorte de châssis, établi sur deux longues poutres, un peu relevées à l'avant comme les semelles[1] d'un traîneau, et sur lequel cinq ou six personnes pouvaient prendre place. Sur l'avant, se dressait un mât très élevé, sur lequel s'enverguait une immense brigantine. A l'arrière, une sorte de gouvernail permettait de diriger l'appareil.

C'était, on le voit, un traîneau gréé en sloop. Pendant l'hiver, sur la plaine glacée, lorsque les trains sont arrêtés par les neiges, ces véhicules font des traversées extrêmement rapides d'une station à l'autre. Vent arrière, ils glissent à la surface des prairies avec une rapidité égale, sinon supérieure, à celle des express.

En quelques instants, un marché fut conclu entre Mr. Fogg et le patron de cette embarcation de terre. Le vent

était bon. Il soufflait de l'ouest en grande brise. La neige était durcie, et Mudge se faisait fort de conduire Mr. Fogg en quelques heures à la station d'Omaha. Il n'était pas impossible que le retard fût regagné. Il n'y avait donc pas à hésiter à tenter l'aventure.

Mr. Fogg, ne voulant pas exposer Mrs. Aouda aux tortures d'une traversée en plein air, par ce froid que la vitesse rendrait plus insupportable encore, lui proposa de rester sous la garde de Passepartout à la station de Kearney. L'honnête garçon se chargerait de ramener la jeune femme en Europe par une route meilleure et dans des conditions plus acceptables.

Mrs. Aouda refusa de se séparer de Mr. Fogg, et Passepartout se sentit très heureux de cette détermination. En effet, pour rien au monde il n'eût voulu quitter son maître, puisque Fix devait l'accompagner.

A huit heures, le traîneau était prêt à partir. Les voyageurs y prenaient place et se serraient étroitement dans leurs couvertures de voyage. Les deux immenses voiles étaient hissées, et sous l'impulsion du vent, le véhicule filait sur la neige durcie avec une rapidité de quarante milles à l'heure.

Quelle traversée ! les voyageurs, pressés les uns contre les autres, ne pouvaient se parler. Le froid, accru par la vitesse, leur eût coupé la parole. Le traîneau glissait aussi légèrement à la surface de la plaine qu'une embarcation à la surface des eaux, — avec la houle en moins. Quand la brise arrivait en rasant la terre, il semblait que le traîneau fût enlevé du sol par ses voiles.

« Si rien ne casse, dit Mudge, nous arriverons ! »

Et Mudge avait intérêt à arriver dans le délai convenu, car Mr. Fogg, fidèle à son système, l'avait alléché par une forte prime.

La prairie, que le traîneau coupait en ligne droite, était plate comme une mer. On eût dit un immense étang glacé. La brise soufflait à courber le mât, que des haubans de fer maintenaient solidement. Ces filins métalliques, semblables aux cordes d'un instrument, résonnaient comme si un archet eût provoqué leurs vibrations. Le traîneau s'enlevait au milieu d'une harmonie plaintive, d'une intensité toute particulière.

"Ces cordes donnent la quinte et l'octave," dit Mr. Fogg.

Et ce furent les seules paroles qu'il prononça pendant cette traversée. Mrs. Aouda, soigneusement empaquetée dans les fourrures et les couvertures de voyage, était, autant que possible, préservée des atteintes du froid.

Quant à Passepartout, la face rouge comme le disque solaire quand il se couche dans les brumes, il humait cet air piquant. Avec le fond d'imperturbable confiance qu'il possédait, il s'était repris à espérer. Un moment, il avait même éprouvé une forte envie de serrer la main de son allié Fix. Mais, par on ne sait quel pressentiment, il se tint dans sa réserve accoutumée.

En tout cas, une chose que Passepartout n'oublierait jamais, c'était le sacrifice que Mr. Fogg avait fait, sans hésiter, pour l'arracher aux mains des Sioux. A cela, Mr. Fogg avait risqué sa fortune et sa vie . . . Non ! son serviteur ne l'oublierait pas !

Cependant, le traîneau volait sur l'immense tapis de neige. De temps en temps, on voyait passer comme un éclair quelque arbre grimaçant, dont le blanc squelette se *tordait* sous la brise. Parfois, des bandes d'oiseaux sau*vages s'enlevaient* du même vol.[1] Parfois aussi, quelques *loups de prairies,* en troupes nombreuses, maigres, affamés,

poussés par un besoin féroce, luttaient de vitesse avec le traîneau. Alors Passepartout, le revolver à la main, se tenait prêt à faire feu sur les plus rapprochés. Si quelque accident eût alors arrêté le traîneau, les voyageurs, attaqués par ces féroces carnassiers, auraient couru les plus grands risques. Mais le traîneau tenait bon,[1] il ne tardait pas à prendre de l'avance, et bientôt toute la bande hurlante restait en arrière.

Il n'était pas une heure, que Mudge, montrant un amas de toits blancs de neige, disait :

« Nous sommes arrivés."

Arrivés ! Arrivés, en effet, à cette station qui, par des trains nombreux, est quotidiennement en communication avec l'est des États-Unis !

Passepartout et Fix avaient sauté à terre et secouaient leurs membres engourdis. Ils aidèrent Mr. Fogg et la jeune femme à descendre du traîneau. Phileas Fogg régla généreusement avec Mudge, et tous se précipitèrent vers la gare d'Omaha.

Un train était prêt à partir. Phileas Fogg et ses compagnons n'eurent que le temps de se précipiter dans un wagon.

Avec une extrême rapidité, ce train passa dans l'État d'Iowa. Pendant la nuit, il traversait le Mississippi et entrait dans l'Illinois. Le lendemain, 10, à quatre heures du soir, il arrivait à Chicago, déjà relevée de ses ruines, et plus fièrement assise que jamais sur les bords de son beau lac Michigan.

Les trains ne manquaient pas à Chicago. Mr. Fogg passa immédiatement de l'un dans l'autre. Le train traversa comme un éclair l'Indiana, l'Ohio, la Pensylvanie, le *New-Jersey ;* enfin l'Hudson apparut, et, le 11 décembre, à

onze heures un quart du soir, le train s'arrêtait dans la gare, devant le "pier" même des steamers.

Le *China*, à destination de Liverpool, était parti depuis quarante-cinq minutes !

XXIV

En partant, le *China* semblait avoir emporté avec lui le dernier espoir de Phileas Fogg.

Passepartout était anéanti. Avoir manqué le paquebot de quarante-cinq minutes, cela le tuait. C'était sa faute, à lui, qui, au lieu d'aider son maître, n'avait cessé de semer des obstacles sur sa route !

Mr. Fogg ne lui fit, cependant, aucun reproche, et, en quittant le pier, il ne dit que ces mots :

"Nous aviserons demain. Venez."

Mr. Fogg, Mrs. Aouda, Fix, Passepartout montèrent dans un fiacre, qui les conduisit à un hôtel dans Broadway. La nuit se passa, courte pour Phileas Fogg, qui dormit d'un sommeil parfait, mais bien longue pour les autres, auxquels leur agitation ne permit pas de reposer.

Le lendemain, Mr. Fogg quitta l'hôtel, seul, après avoir recommandé à son domestique de l'attendre, et de prévenir Mrs. Aouda de se tenir prête à tout instant.

Mr. Fogg se rendit aux rives de l'Hudson, et parmi les navires amarrés au quai ou ancrés dans le fleuve, il rechercha avec soin ceux qui étaient en partance. Plusieurs bâtiments avaient leurs guidon de départ[1] et se préparaient à prendre la mer à la marée du matin, car dans cet immense et admirable port de New-York, il n'est pas de jour où cent navires ne fassent route pour tous les points du monde ; mais la plupart étaient des bâtiments à voile, et ils ne pouvaient convenir à Phileas Fogg.

Ce gentleman semblait devoir échouer dans sa dernière tentative, quand il aperçut un navire de commerce à hélice, de formes fines, dont la cheminée, laissant échapper de gros flocons de fumée, indiquait qu'il se préparait à appareiller.

Phileas Fogg héla un canot, s'y embarqua, et, en quelques coups d'aviron, il se trouvait à l'échelle de l'*Henrietta*, steamer à coque de fer, dont tous les hauts[1] étaient en bois. Il monta sur le pont et fit demander le capitaine. Celui-ci se présenta aussitôt. C'était un homme de cinquante ans, une sorte de loup de mer. Gros yeux, teint de cuivre oxydé, cheveux rouges, forte encolure, — rien de l'aspect d'un homme du monde.

"Le capitaine? demanda Mr. Fogg.

— C'est moi.

— Je suis Phileas Fogg, de Londres.

— Et moi, Andrew Speedy, de Cardiff.

— Vous allez partir? . . .

— Dans une heure.

— Vous êtes chargé pour . . .

— Bordeaux.

— Et votre cargaison?

— Des cailloux dans le ventre.[2] Pas de fret. Je pars sur lest.

— Vous avez des passagers?

— Pas de passagers. Jamais de passagers. Marchandise encombrante et raisonnante.

— Votre navire marche bien?

— Entre onze et douze nœuds. L'*Henrietta*, bien connue.

— Voulez-*vous* me transporter à Liverpool, moi et trois *personnes?*

— A Liverpool? Non. Je suis en partance pour Bordeaux, et je vais à Bordeaux.

— N'importe quel prix?" [1]

Le capitaine avait parlé d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

"Mais les armateurs de l'*Henrietta* . . . reprit Phileas Fogg.

— Les armateurs, c'est moi, répondit le capitaine. Le navire m'appartient.

— Je vous l'affrète.

— Non.

— Je vous l'achète.

— Non."

Phileas Fogg ne sourcilla pas. Cependant la situation était grave. Jusqu'ici l'argent du gentleman avait toujours eu raison [2] des obstacles. Cette fois-ci, l'argent échouait.

Il paraît, pourtant, que Phileas Fogg eut une idée, car il dit au capitaine :

"Eh bien, voulez-vous me mener à Bordeaux?

— Non, quand même vous me payeriez deux cents dollars.

— Je vous en offre deux mille (10,000 fr.).

— Par personne?

— Par personne.

— Et vous êtes quatre?

— Quatre."

Le capitaine Speedy commença à se gratter le front, comme s'il eût voulu en arracher l'épiderme. Huit mille dollars à gagner sans modifier son voyage, cela valait bien la peine qu'il mît de côté son antipathie prononcée pour toute espèce de passager. Des passagers à deux mille dollars, d'ailleurs, ce ne sont plus des passagers, c'est de la *marchandise* précieuse.

"Je pars à neuf heures, dit simplement le capitaine Speedy, et si vous et les vôtres, vous êtes là? . . .

— A neuf heures, nous serons à bord!" répondit non moins simplement Mr. Fogg.

Il était huit heures et demie. Débarquer de l'*Henrietta*, se rendre à l'hôtel, en ramener Mrs. Aouda, Passepartout, et même l'inséparable Fix, auquel il offrait gracieusement le passage, cela fut fait par le gentleman avec ce calme qui ne l'abandonnait en aucune circonstance. Au moment où l'*Henrietta* appareillait, tous quatre étaient à bord.

Lorsque Passepartout apprit ce que coûterait cette dernière traversée, il poussa un de ces "Oh!" prolongés, qui parcourent tous les intervalles de la gamme chromatique descendante. Quant à l'inspecteur Fix, il se dit que décidement la Banque d'Angleterre ne sortirait pas indemne de cette affaire.

XXV

Une heure après, le steamer *Henrietta* donnait en mer. Pendant la journée, il prolongea Long-Island et courut rapidement vers l'est.

Le lendemain 13 décembre, à midi, un homme monta sur la passerelle[1] pour faire le point.[2] Certes, on doit croire que cet homme était le capitaine Speedy! Pas le moins du monde. C'était Phileas Fogg, esq.

Quant au capitaine Speedy, il était tout bonnement enfermé à clé dans sa cabine, et poussait des hurlements qui dénotaient une colère, bien pardonnable, poussée jusqu'au paroxysme.

Ce qui s'était passé était très simple. Phileas Fogg voulait aller à Liverpool, le capitaine ne voulait pas l'y conduire. Alors Phileas Fogg avait accepté de prendre

passage pour Bordeaux, et, depuis trente heures qu'il était à bord, il avait si bien manœuvré à coups de bank-notes, que l'équipage, matelots et chauffeurs, — équipage un peu interlope,[1] qui était en assez mauvais termes avec le capitaine, — lui appartenait. Et voilà pourquoi Phileas Fogg commandait au lieu et place du capitaine Speedy, pourquoi le capitaine était enfermé dans sa cabine, et pourquoi enfin l'*Henrietta* se dirigeait vers Liverpool. Seulement, il était très clair, à voir manœuvrer Mr. Fogg, que Mr. Fogg avait été marin.

Maintenant, comment finirait l'aventure, on le saurait plus tard. Toutefois, Mrs. Aouda ne laissait pas d'être inquiète, sans en rien dire. Quant à Passepartout, il trouvait la chose tout simplement adorable. Le dernier exploit de son maître, dont il ne voulait pas voir les conséquences, l'enthousiasmait.

Fix, il faut le dire, n'y comprenait plus rien ! La conquête de l'*Henrietta*, l'achat de son équipage, ce Fogg manœuvrant comme un marin consommé, tout cet ensemble de choses l'étourdissait. Il ne savait plus que penser ! Mais, après tout, un gentleman qui commençait par voler cinquante-cinq mille livres pouvait bien finir par voler un bâtiment. Et Fix fut naturellement amené à croire que l'*Henrietta*, dirigée par Fogg, n'allait point du tout à Liverpool, mais dans quelque point du monde où le voleur, devenu pirate, se mettrait tranquillement en sûreté ! Cette hypothèse, il faut bien l'avouer, était on ne peut plus[2] plausible, et le détective commençait à regretter très sérieusement de s'être embarqué dans cette affaire.

Quant au capitaine Speedy, il continuait à hurler dans sa cabine, et Passepartout, chargé de pourvoir à sa nourriture, ne le faisait qu'en prenant les plus grandes précautions,

quelque vigoureux qu'il fût. Mr. Fogg, lui, n'avait plus même l'air de se douter qu'il y eût un capitaine à bord.

Pendant les premiers jours, la navigation se fit dans d'excellentes conditions. La mer n'était pas trop dure, le vent paraissait fixé au nord-est, et l'*Henrietta* marcha comme un vrai transatlantique.

Le 16 décembre, l'*Henrietta* n'avait pas encore un retard inquiétant. La moitié de la traversée était à peu près faite, et les plus mauvais parages avaient été franchis. Or, ce jour-là, le mécanicien étant monté sur le pont, rencontra Mr. Fogg et s'entretint assez vivement avec lui.

Sans savoir pourquoi, — par un pressentiment sans doute, — Passepartout éprouva comme une vague inquiétude. Il put saisir quelques mots, ceux-ci entre autres, prononcés par son maître :

"Vous êtes certain de ce que vous avancez?

— Certain, monsieur, répondit le mécanicien. N'oubliez pas que, depuis notre départ, nous chauffons avec tous nos fourneaux allumés, et si nous avions assez de charbon pour aller à petite vapeur de New-York à Bordeaux, nous n'en avons pas assez pour aller à toute vapeur de New-York à Liverpool !

— J'aviserai," répondit Mr. Fogg.

Passepartout avait compris. Il fut pris d'une inquiétude mortelle. Le charbon allait manquer !

Ayant rencontré Fix, il ne put s'empêcher de le mettre au courant de la situation.

"Alors, lui répondit l'agent les dents serrées, vous croyez que nous allons à Liverpool !

— Parbleu !

— Imbécile !" répondit l'inspecteur, qui s'en alla haussant les épaules.

Et maintenant quel parti allait prendre Phileas Fogg? Cela était difficile à imaginer. Cependant, il paraît que le flegmatique gentleman en prit un, car le soir même il fit venir le mécanicien et lui dit :

"Poussez les feux et faites route jusqu'à complet épuisement du combustible."

Quelques instants après, la cheminée de l'*Henrietta* vomissait des torrents de fumée.

Le navire continua donc de marcher à toute vapeur ; mais ainsi qu'il l'avait annoncé, deux jours plus tard, le 18, le mécanicien fit savoir que le charbon manquerait dans la journée.

"Que l'on ne laisse pas baisser les feux, répondit Mr. Fogg. Au contraire. Que l'on charge les soupapes."

Ce jour-là, vers midi, après avoir pris hauteur[1] et calculé la position du navire, Phileas Fogg fit venir Passepartout, et il lui donna l'ordre d'aller chercher le capitaine Speedy. C'était comme si l'on eût commandé à ce brave garçon d'aller déchaîner un tigre, et il descendit dans la dunette,[2] se disant :

"Positivement il sera enragé !"

En effet, quelques minutes plus tard, au milieu de cris et de jurons, une bombe arrivait sur la dunette. Cette bombe, c'était le capitaine Speedy. Il était évident qu'elle allait éclater.

"Où sommes-nous?" telles furent les premières paroles qu'il prononça au milieu des suffocations de la colère et la face congestionnée.

— A sept cent soixante-dix milles de Liverpool, répondit Mr. Fogg avec un calme imperturbable.

— *Pirate !* s'écria Andrew Speedy.

— *Je vous* ai fait venir, monsieur . . .

— Écumeur de mer !

— . . . monsieur, reprit Phileas Fogg, pour vous prier de me vendre votre navire.

— Non ! de par[1] tous les diables, non !

— C'est que je vais être obligé de le brûler.

— Brûler mon navire !

— Oui, du moins dans ses hauts, car nous manquons de combustible.

— Brûler mon navire ! s'écria le capitaine Speedy, qui ne pouvait même plus prononcer les syllabes. Un navire qui vaut cinquante mille dollars !

— En voici soixante mille ! répondit Mr. Fogg, en offrant au capitaine une liasse de bank-notes.

— Et la coque en fer me restera, dit-il d'un ton singulièrement radouci.

— La coque en fer et la machine, monsieur. Est-ce conclu ?

— Conclu."

Et Andrew Speedy, saisissant la liasse de bank-notes, les compta et les fit disparaître dans sa poche. Quand le capitaine eut empoché l'argent :

" Monsieur, lui dit Mr. Fogg, que tout ceci ne vous étonne pas. Sachez que je perds vingt mille livres, si je ne suis pas rendu[2] à Londres le 21 décembre, à huit heures quarante-cinq du soir. Or, j'avais manqué le paquebot de New-York, et comme vous refusiez de me conduire à Liverpool . . .

— Et j'ai bien fait, s'écria Andrew Speedy, puisque j'y gagne au moins quarante mille dollars."

Puis, plus posément :

" Savez-vous une chose, ajouta-t-il, capitaine? . . .

— *Fogg.*

— Capitaine Fogg, eh bien, il y a du Yankee en vous."

Et après avoir fait à son passager ce qu'il croyait être un compliment, il s'en allait, quand Phileas Fogg lui dit :

"Maintenant ce navire m'appartient ?

— Certes, de la quille à la pomme des mâts, pour tout ce qui est "bois" s'entend !

— Bien. Faites démolir les aménagements[1] intérieurs et chauffez avec ces débris."

On juge ce qu'il fallut consommer de ce bois sec pour maintenir la vapeur en suffisante pression. Ce jour-là, la dunette, les rouffles,[2] les cabines, les logements, le faux pont, tout y passa.

Le lendemain, 19 décembre, on abattit les mâts, on les débita à coups de hache. L'équipage y mettait un zèle incroyable. Passepartout, taillant, coupant, sciant, faisait l'ouvrage de dix hommes. C'était une fureur de démolition.

Le lendemain, 20, la plus grande partie du pont fut dévoré. L'*Henrietta* n'était plus qu'un bâtiment rasé comme un ponton. Mais, ce jour-là, on avait eu connaissance de la côte d'Irlande.

Toutefois, à dix heures du soir, le navire n'était encore que par le travers de Queenstown. Phileas Fogg n'avait plus que vingt-quatre heures pour atteindre Londres ! Or, c'était le temps qu'il fallait à l'*Henrietta* pour gagner Liverpool, — même en marchant à toute vapeur. Et la vapeur allait manquer enfin à l'audacieux gentleman !

"Monsieur, lui dit alors le capitaine Speedy, qui avait fini par s'intéresser à ses projets, je vous plains vraiment. *Tout* est contre vous ! Nous ne sommes encore que *devant Queenstown.*

— *Ah ! fit* Mr. Fogg, c'est Queenstown, cette ville dont

nous apercevons les feux? Pouvons-nous entrer dans le port?

— Pas avant trois heures. A pleine mer [1] seulement.

— Attendons!" répondit tranquillement Phileas Fogg, sans laisser voir sur son visage que par une suprême inspiration, il allait tenter de vaincre encore une fois la chance contraire!

En effet, Queenstown est un port de la côte d'Irlande dans lequel les transatlantiques qui viennent des États-Unis jettent en passant leur sac aux lettres. Ces lettres sont emportées à Dublin par des express toujours prêts à partir. De Dublin elles arrivent à Liverpool par des steamers de grande vitesse, — devançant ainsi de douze heures les marcheurs les plus rapides des compagnies maritimes. Ces douze heures que gagnait ainsi le courrier d'Amérique, Phileas Fogg prétendait les gagner aussi.

Vers une heure du matin, l'*Henrietta* entrait à haute mer dans le port de Queenstown, et Phileas Fogg, après avoir reçu une vigoureuse poignée de main du capitaine Speedy, le laissait sur la carcasse rasée de son navire, qui valait encore la moitié de ce qu'il l'avait vendue!

A midi moins vingt, le 21 décembre, Phileas Fogg débarquait enfin sur le quai de Liverpool. Fix le suivit. Il n'était plus qu'à six heures de Londres.

Mais à ce moment, Fix s'approcha, lui mit la main sur l'épaule, et, exhibant son mandat:

"Vous êtes bien le sieur Phileas Fogg! dit-il.

— Oui, monsieur.

— Au nom de la reine, je vous arrête!"

XXVI

Phileas Fogg était en prison. On l'avait enfermé dans le poste de la douane de Liverpool, et il devait y passer la nuit en attendant son transfèrement à Londres.

Au moment de l'arrestation, Passepartout avait voulu se précipiter sur le détective. Des policemen le retinrent. Mrs. Aouda, épouvantée par la brutalité du fait, ne sachant rien, n'y pouvait rien comprendre. Passepartout lui expliqua la situation. Mr. Fogg, cet honnête et courageux gentleman, auquel elle devait la vie, était arrêté comme voleur. La jeune femme protesta contre une telle allégation, son cœur s'indigna, et des pleurs coulèrent de ses yeux, quand elle vit qu'elle ne pouvait rien faire, rien tenter, pour sauver son sauveur.

Quant à Fix, il avait arrêté le gentleman parce que son devoir lui commandait de l'arrêter, fût-il coupable ou non. La justice en déciderait.

Mais alors une pensée vint à Passepartout, cette pensée terrible qu'il était décidément la cause de tout ce malheur ! En effet, pourquoi avait-il caché cette aventure à Mr. Fogg ? Celui-ci, prévenu, aurait sans doute donné à Fix des preuves de son innocence ; en tout cas, il n'eût pas véhiculé à ses frais et à ses trousses ce malencontreux agent, dont le premier soin avait été de l'arrêter au moment où il mettait le pied sur le sol du Royaume-Uni. En songeant à ses fautes, à ses imprudences, le pauvre garçon était pris d'irrésistibles remords. Il pleurait, il faisait peine à voir, il voulait se briser la tête !

Mrs. Aouda et lui étaient restés, malgré le froid, sous le *péristyle de* la douane. Ils ne voulaient ni l'un ni l'autre

quitter la place. Ils voulaient revoir encore une fois Mr. Fogg.

Quant à ce gentleman, il était bien et dûment ruiné, et cela au moment où il allait atteindre son but. Cette arrestation le perdait sans retour.[1] Arrivé à midi moins vingt à Liverpool, le 21 décembre, il avait jusqu'à huit heures quarante-cinq minutes pour se présenter au Reform-Club, soit neuf heures cinq minutes,[2]— et il ne lui en fallait que six pour atteindre Londres.

En ce moment, qui eût pénétré dans le poste de la douane eût trouvé Mr. Fogg, immobile, assis sur un banc de bois, sans colère, imperturbable. Il était là, calme, attendant . . . quoi? Conservait-il quelque espoir? Croyait-il encore au succès, quand la porte de cette prison était fermée sur lui?

Quoi qu'il en soit, Mr. Fogg avait soigneusement posé sa montre sur une table, et il en regardait les aiguilles marcher. Pas une parole ne s'échappait de ses lèvres, mais son regard avait une fixité singulière.

Eut-il la pensée de se sauver? Songea-t-il à chercher si ce poste présentait une issue praticable? On serait tenté de le croire, car, à un certain moment, il fit le tour de la chambre. Mais la porte était solidement fermée et la fenêtre garnie de barreaux de fer. Il vint donc se rasseoir, et il attendit.

Une heure sonna à l'horloge de la douane. Mr. Fogg constata que sa montre avançait de deux minutes sur cette horloge.

Deux heures ! En admettant qu'il montât en ce moment dans un express, il pouvait encore arriver à Londres et au Reform-Club avant huit heures quarante-cinq du soir. Son front se plissa légèrement . . .

A deux heures trente-trois minutes, un bruit retentit au dehors, un vacarme de portes qui s'ouvraient. On entendait la voix de Passepartout, on entendait la voix de Fix.

Le regard de Phileas Fogg brilla un instant.

La porte du poste s'ouvrit, et il vit Mrs. Aouda, Passepartout, Fix, qui se précipitèrent vers lui.

Fix était hors d'haleine, les cheveux en désordre . . . Il ne pouvait parler !

"Monsieur, balbutia-t-il, monsieur . . . pardon . . . une ressemblance déplorable . . . Voleur arrêté depuis trois jours . . . vous . . . libre ! . . ."

Phileas Fogg était libre ! Il alla au détective. Il le regarda bien en face, et, faisant le seul mouvement rapide qu'il eût jamais fait et qu'il dût jamais faire de sa vie, il ramena ses deux bras en arrière, puis, avec la précision d'un automate, il frappa de ses deux poings le malheureux inspecteur.

Fix, renversé, ne prononça pas un mot. Il n'avait que ce qu'il méritait. Mais aussitôt Mr. Fogg, Mrs. Aouda, Passepartout, quittèrent la douane. Ils se jetèrent dans une voiture, et, en quelques minutes, ils arrivèrent à la gare de Liverpool.

Phileas Fogg demanda s'il y avait un express prêt à partir pour Londres . . .

Il était deux heures quarante . . . L'express était parti depuis trente-cinq minutes.

Phileas Fogg commanda alors un train spécial.

A trois heures, Phileas Fogg, après avoir dit quelques mots au mécanicien d'une certaine prime à gagner, filait dans la direction de Londres, en compagnie de la jeune femme et de son fidèle serviteur.

Il fallait franchir en cinq heures et demie la distance qui

sépare Liverpool de Londres, — chose très faisable, quand la voie est libre sur tout le parcours. Mais il eut des retards forcés, et, quand le gentleman arriva à la gare, neuf heures moins dix sonnaient à toutes les horloges de Londres.

Phileas Fogg, après avoir accompli ce voyage autour du monde, arrivait avec un retard de cinq minutes ! . . .

Il avait perdu.

XXVII

Le lendemain, les habitants de Saville-row auraient été bien surpris, si on leur eût affirmé que Mr. Fogg avait réintégré son domicile. Portes et fenêtres, tout était clos. Aucun changement ne s'était produit à l'extérieur.

En effet, après avoir quitté la gare, Phileas Fogg avait donné à Passepartout l'ordre d'acheter quelques provisions, et il était rentré dans sa maison.

Ce gentleman avait reçu avec son impassibilité habituelle le coup qui le frappait. Ruiné ! et par la faute de ce maladroit inspecteur de police ! Après avoir renversé mille obstacles, bravé mille dangers, ayant encore trouvé le temps de faire quelque bien sur sa route, échouer au port devant un fait brutal, qu'il ne pouvait prévoir, et contre lequel il était désarmé : cela était terrible ! De la somme considérable qu'il avait emportée au départ, il ne lui restait qu'un reliquat insignifiant. Sa fortune ne se composait plus que des vingt mille livres déposées chez Baring frères, et ces vingt mille livres, il les devait à ses collègues du Reform-Club. Après tant de dépenses faites, ce pari gagné ne l'eût pas enrichi sans doute, mais ce pari perdu le ruina totalement. Au surplus, le parti du gentleman était pris. Il savait ce qui lui restait à faire.

Une chambre de la maison de Saville-row avait été réservée à Mrs. Aouda. Le jeune femme était désespérée. A certaines paroles prononcées par Mr. Fogg, elle avait compris que celui-ci méditait quelque projet funeste.

On sait, en effet, à quelles déplorables extrémités se portent quelquefois ces Anglais monomanes sous la pression d'une idée fixe. Aussi Passepartout, sans en avoir l'air, surveillait-il son maître.

Mais, tout d'abord, l'honnête garçon était monté dans sa chambre et avait éteint le bec qui brûlait depuis quatre-vingts jours. Il avait trouvé dans la boîte aux lettres une note de la compagnie du gaz, et il pensa qu'il était plus que temps d'arrêter ces frais dont il était responsable.

La nuit se passa. Mr. Fogg s'était couché, mais avait-il dormi? Quant à Mrs. Aouda, elle ne put prendre un seul instant de repos. Passepartout, lui, avait veillé comme un chien à la porte de son maître.

Le lendemain, Mr. Fogg le fit venir et lui recommanda, en termes fort brefs, de s'occuper du déjeuner de Mrs. Aouda. Pour lui, il se contenterait d'une tasse de thé et d'une rôtie. Mrs. Aouda voudrait bien l'excuser pour le déjeuner et le dîner, car tout son temps était consacré à mettre ordre à ses affaires. Il ne descendrait pas. Le soir seulement, il demanderait à Mrs. Aouda la permission de l'entretenir pendant quelques instants.

Le cœur de Passepartout était gros, sa conscience bourrelée de remords, car il s'accusait plus que jamais de cet irréparable désastre. Parfois, il songeait à Fix, mais un revirement s'était fait dans son esprit. Il n'en voulait pas à l'inspecteur de police. Fix s'était trompé comme tout le monde à l'égard de Phileas Fogg, et, en le filant, en l'arrêtant, il n'avait fait que son devoir, tandis que lui . . .

Passepartout ne put plus y tenir.

"Mon maître ! monsieur Fogg ! s'écria-t-il, maudissez-moi. C'est par ma faute que . . .

— Je n'accuse personne, répondit Phileas Fogg du ton le plus calme. Allez."

Passepartout quitta la chambre et vint trouver la jeune femme, à laquelle il fit connaître les intentions de son maître.

" Madame, ajouta-t-il, je ne puis rien par moi-même, rien ! Je n'ai aucune influence sur l'esprit de mon maître. Vous, peut-être . . .

— Quelle influence aurais-je, répondit Mrs. Aouda. Mr. Fogg n'en subit aucune ! A-t-il jamais compris que ma reconnaissance pour lui était prête à déborder ! Vous dites qu'il a manifesté l'intention de me parler ce soir ?

— Oui, madame. Il s'agit sans doute de sauvegarder votre situation en Angleterre.

— Attendons," répondit la jeune femme, qui demeura toute pensive.

Ainsi, pendant cette journée du dimanche, la maison de Saville-row fut comme si elle eût été inhabitée, et, pour la première fois depuis qu'il demeurait dans cette maison, Phileas Fogg n'alla pas à son club, quand onze heures et demie sonnèrent à la tour du Parlement.

Et pourquoi ce gentleman se fût-il présenté au Reform Club ? Ses collègues ne l'y attendaient plus. Il n'était même pas nécessaire qu'il allât chez son banquier pour y prendre cette somme de vingt mille livres. Ses adversaires avaient entre les mains un chèque signé de lui.

Vers sept heures et demie du soir, Mr. Fogg fit demander à Mrs. Aouda si elle pouvait le recevoir, et quelques instants après, la jeune femme et lui étaient seuls dans cette chambre.

Phileas Fogg prit une chaise et s'assit près de la cheminée, en face de Mrs. Aouda. Son visage ne reflétait aucune émotion. Le Fogg du retour était exactement le Fogg du départ. Même calme, même impassibilité.

Il resta sans parler pendant cinq minutes. Puis, levant les yeux sur Mrs. Aouda :

“ Madame, dit-il, me pardonnerez-vous de vous avoir amenée en Angleterre ?

— Moi, monsieur Fogg ! . . . répondit Mrs. Aouda, en comprimant les battements de son cœur.

— Veuillez me permettre d'achever, reprit Mr. Fogg. Lorsque j'ai eu la pensée de vous entraîner loin de cette contrée, devenue si dangereuse pour vous, j'étais riche, et je comptais mettre une partie de ma fortune à votre disposition. Votre existence eût été heureuse et libre. Maintenant, je suis ruiné.

— Je le sais, monsieur Fogg, répondit la jeune femme, et je vous demanderai à mon tour : Me pardonnerez-vous de vous avoir suivi, et — qui sait ? — d'avoir peut-être, en vous retardant, contribué à votre ruine ?

— Madame, vous ne pouviez rester dans l'Inde, et votre salut n'était assuré que si vous vous éloigniez assez pour que ces fanatiques ne pussent vous reprendre.

— Ainsi, monsieur Fogg, reprit Mrs. Aouda, non content de m'arracher à une mort horrible, vous vous croyiez encore obligé d'assurer ma position à l'étranger ?

— Oui, madame, répondit Fogg, mais les événements ont tourné contre moi. Cependant, du peu qui me reste, je vous demande la permission de disposer en votre faveur.

— Mais, vous, monsieur Fogg, que deviendrez-vous ? demanda Mrs. Aouda.

— Moi, madame, répondit froidement le gentleman, je n'ai besoin de rien.

— En tout cas, reprit Mrs. Aouda, la misère ne saurait atteindre un homme tel que vous. Vos amis . . .

— Je n'ai point d'amis, madame.

— Vos parents . . .

— Je n'ai plus de parents.

— Je vous plains alors, monsieur Fogg, car l'isolement est une triste chose. Quoi ! pas un cœur pour y verser vos peines. On dit cependant qu'à deux la misère elle-même est supportable encore !

— On le dit, madame.

— Monsieur Fogg, dit alors Mrs. Aouda, qui se leva et tendit sa main au gentleman, voulez-vous à la fois d'une parente et d'une amie ? Voulez-vous de moi pour votre femme ? "

Mr. Fogg, à cette parole, s'était levé à son tour. Il y avait comme un reflet inaccoutumé dans ses yeux, comme un tremblement sur ses lèvres. Mrs. Aouda le regardait. La sincérité, la droiture, la fermeté et la douceur de ce beau regard d'une noble femme qui ose tout pour sauver celui auquel elle doit tout, l'étonnèrent d'abord, puis le pénétrèrent. Il ferma les yeux un instant, comme pour éviter que ce regard ne s'enfonçât plus avant . . . Quand il les rouvrit :

" Je vous aime ! dit-il simplement. Oui, en vérité, par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, je vous aime, et je suis tout à vous !

— Ah ! . . ." s'écria Mrs. Aouda, en portant la main à son cœur.

Passepartout fut sonné. Il arriva aussitôt. Mr. Fogg tenait encore dans sa main la main de Mrs. Aouda. Passe-

partout comprit, et sa large face rayonna comme le soleil au zénith des régions tropicales.

Mr. Fogg lui demanda s'il ne serait pas trop tard pour aller prévenir le révérend Samuel Wilson de la paroisse de Mary-le-Bone.

Passepartout sourit de son meilleur sourire.

"Jamais trop tard," dit-il.

Il n'était que huit heures cinq.

"Ce serait pour demain, lundi ! dit-il.

— Pour demain lundi ? demanda Mr. Fogg en regardant la jeune femme.

— Pour demain lundi !" répondit Mrs. Aouda.

Passepartout sortit, tout courant.

XXVIII

Il est temps de dire ici quel revirement de l'opinion s'était produit dans le Royaume-Uni, quand on apprit l'arrestation du vrai voleur de la Banque, un certain James Strand, — qui avait eu lieu le 17 décembre, à Edimbourg.

Trois jours avant, Phileas Fogg était un criminel que la police poursuivait à outrance, et maintenant c'était le plus honnête gentleman, qui accomplissait mathématiquement son excentrique voyage autour du monde.

Quel effet, quel bruit dans les journaux ! Tous les parieurs pour ou contre, qui avaient déjà oublié cette affaire, ressuscitèrent comme par magie. Tous les engagements revivaient, et, il faut le dire, les paris reprirent avec une nouvelle énergie.

Aussi, le samedi soir, y avait-il foule dans Pall-Mall et dans les rues voisines. La circulation était empêchée. On *discutait,* on disputait, on criait. Les policemen avaient

beaucoup de peine à contenir le populaire, et à mesure que s'avançait l'heure à laquelle devait arriver Phileas Fogg, l'émotion prenait des proportions invraisemblables.

Ce soir-là, les cinq collègues du gentleman étaient réunis dans le grand salon du Reform-Club. Tous attendaient avec anxiété.

Au moment où l'horloge du grand salon marqua huit heures vingt-cinq, Andrew Stuart, se levant, dit :

"Messieurs, dans vingt minutes, le délai convenu entre Mr. Phileas Fogg et nous sera expiré.

— A quelle heure est arrivé le dernier train de Liverpool ? demanda Thomas Flanagan.

— A sept heures vingt-trois, répondit Gauthier Ralph, et le train suivant n'arrive qu'à minuit dix.

— Eh bien, messieurs, reprit Andrew Stuart, si Phileas Fogg était arrivé par le train de sept heures vingt-trois, il serait déjà ici. Nous pouvons donc considérer le pari comme gagné.

— Attendons, ne nous prononçons pas,[1] répondit Samuel Fallentin. Vous savez que notre collègue est un excentrique de premier ordre. Son exactitude en tout est bien connue.

En ce moment, l'horloge du salon sonna huit heures quarante.

"Encore cinq minutes," dit Andrew Stuart.

Les cinq collègues se regardaient. On peut croire que les battements de leur cœur avaient subi une légère accélération, car enfin, même pour de beaux joueurs, la partie était forte ! Mais ils n'en voulaient rien laisser paraître, car, sur la proposition de Samuel Fallentin, ils prirent place à une table de jeu.

L'aiguille marquait, en ce moment, huit heures quarante-deux *minutes.*

Les joueurs avaient pris les cartes, mais, à chaque instant, leur regard se fixait sur l'horloge. On peut affirmer que, quelle que fût leur sécurité, jamais minutes ne leur avaient paru si longues !

"Huit heures quarante-trois," dit Thomas Flanagan, en coupant le jeu que lui présentait Gauthier Ralph.

Puis un moment de silence se fit. Le vaste salon du club était tranquille. Mais, au dehors, on entendait le brouhaha de la foule, que dominaient parfois des cris aigus. Le balancier de l'horloge battait la seconde avec une régularité mathématique.

"Huit heures quarante-quatre !" dit John Sullivan d'une voix dans laquelle on sentait une émotion involontaire.

Plus[1] qu'une minute, et le pari était gagné. Andrew Stuart et ses collègues ne jouaient plus. Ils avaient abandonné les cartes ! Ils comptaient les secondes !

A la quarantième seconde, rien. A la cinquantième, rien encore !

A la cinquante-cinquième, on entendit comme un tonnerre au dehors, des applaudissements, des hurrahs, et même des imprécations, qui se propagèrent dans un roulement continu.[2]

Les joueurs se levèrent.

A la cinquante-septième seconde, la porte du salon s'ouvrit, et le balancier n'avait pas battu la soixantième seconde, que Phileas Fogg apparaissait, suivi d'une foule en délire qui avait forcé l'entrée du club, et de sa voix calme :

"Me voici, messieurs," disait-il.

XXIX

Oui ! Phileas Fogg en personne.

On se rappelle qu'à huit heures cinq du soir, — vingt-cinq heures environ après l'arrivée des voyageurs à Londres, — Passepartout avait été chargé par son maître de prévenir le révérend Samuel Wilson au sujet d'un certain mariage qui devait se conclure le lendemain même.

Passepartout était donc parti, enchanté. Il se rendit d'un pas rapide à la demeure du révérend Samuel Wilson, qui n'était pas encore rentré. Naturellement, Passepartout attendit, mais il attendit [1] vingt bonnes minutes au moins.

Bref, il était huit heures trente-cinq quand il sortit de la maison du révérend. Mais dans quel état ! Les cheveux en désordre, sans chapeau, courant, courant, comme on n'a jamais vu courir de mémoire d'homme, renversant les passants, se précipitant comme une trombe sur les trottoirs !

En trois minutes, il était de retour à la maison de Saville-row, et il tombait, essoufflé, dans la chambre de Mr. Fogg. Il ne pouvait parler.

« Qu'y a-t-il ? demanda Mr. Fogg.

— Mon maître . . . balbutia Passepartout . . . mariage . . . impossible.

— Impossible ?

— Impossible . . . pour demain.

— Pourquoi ?

— Parce que demain . . . c'est dimanche !

— Lundi, répondit Mr. Fogg.

— Non . . . aujourd'hui . . . samedi.

— *Samedi ?* impossible !

— *Si, si, si, si !* s'écria Passepartout. Vous vous êtes

trompé d'un jour ! Nous sommes arrivés vingt-quatre heures en avance . . . mais il ne reste plus que dix minutes ! . . ."

Passepartout avait saisi son maître au collet, et il l'entraînait avec une force irrésistible !

Phileas Fogg, ainsi enlevé, sans avoir le temps de réfléchir, quitta sa chambre, quitta sa maison, sauta dans un cab, promit cent livres au cocher, et après avoir écrasé deux chiens et accroché cinq voitures, il arriva au Reform-Club. L'horloge marquait huit heures quarante-cinq, quand il parut dans le grand salon . . .

Phileas Fogg avait accompli ce tour du monde en quatre-vingts jours !

Phileas Fogg avait gagné son pari de vingt mille livres !

Et maintenant, comment un homme si exact, si méticuleux, avait-il pu commettre cette erreur de jour ? Comment se croyait-il au samedi soir, 21 décembre, quand il débarqua à Londres, alors qu'il n'était qu'au vendredi, 20 décembre, soixante-dix-neuf jours seulement après son départ ?

Voici la raison de cette erreur. Elle est fort simple.

Phileas Fogg avait, "sans s'en douter," gagné un jour sur son itinéraire, — et cela uniquement parce qu'il avait fait le tour du monde en allant vers l'*est*, et il eût, au contraire, perdu ce jour en allant en sens inverse, soit vers l'*ouest*.

En effet, en marchant vers l'est, Phileas Fogg allait au-devant du soleil, et, par conséquent, les jours diminuaient pour lui d'autant de fois quatre minutes qu'il franchissait de degrés dans cette direction. Or, on compte trois cent soixante degrés sur la circonférence terrestre, et ces trois cent soixante degrés, multipliés par quatre minutes, donnent *précisément vingt*-quatre heures, — c'est-à-dire ce jour in-*nsciemment gagné.*

Phileas Fogg avait donc gagné les vingt mille livres. Mais comme il en avait dépensé en route environ dix-neuf mille, le résultat pécuniaire était médiocre. Toutefois, l'excentrique gentleman n'avait, en ce pari, cherché que la lutte, non la fortune. Et même, les mille livres restant, il les partagea entre l'honnête Passepartout et le malheureux Fix, auquel il était incapable d'en vouloir.[1] Seulement, et pour la régularité, il retint à son serviteur le prix des dix-neuf cent vingt heures de gaz dépensées par sa faute.

On comprend bien que le mariage se fit quarante-huit heures plus tard, et Passepartout, superbe, resplendissant, éblouissant, y figura comme témoin de la jeune femme. Ne l'avait-il pas sauvée, et ne lui devait-on pas cet honneur?

Ainsi donc Phileas Fogg avait accompli en quatre-vingts jours ce voyage autour du monde! Il avait employé pour le faire tous les moyens de transport, paquebots, railways, voitures, yachts, bâtiments de commerce, traîneaux, éléphants. L'excentrique gentleman avait déployé dans cette affaire ses merveilleuses qualités de sang-froid et d'exactitude. Mais après? Qu'avait-il gagné à ce déplacement?[2] Qu'avait-il rapporté de ce voyage?

Rien, dira-t-on? Rien, soit, si ce n'est une charmante femme, qui — quelque invraisemblable que cela puisse paraître — le rendit le plus heureux des hommes!

En vérité, ne ferait-on pas, pour moins que cela, le Tour du Monde?

FIN

NOTES.

References are to page and special reference number. — Edgr. = Edgren's Compendious French Grammar (last edition); Wh. = Whitney's Practical French Grammar.

Page 1. — 1. **Saville-row,** street in London running parallel to the well-known Regent Street. — Observe that English words with unchanged spelling, especially proper nouns, may be pronounced as in English, though in ordinany parlance exception is made, in this respect, for many words of familiar use. Cf. list at the end of these notes.

2. **Reform-Club de Londres,** referring to the Club of the Whig party at Pall Mall, constituted 1830.

3. **quant aux pieds,** reference to the well-known fact that Bryon was club-footed.

4. **Londonner,** made after the English 'Londoner' . . . More common in *Londonnier*.

5. **Cité** (from which English 'city') is in French used especially for ancient cities and for the old centres of modern cities (esp. Paris and London).

6. **comptât,** subjunctive, in spite of the preceding *de ce que* (Edgr. § 323, B; Wh. § 184, d).

7. **A qui s'étonnerait . . . , on répondra,** lit. 'To any one who (*qui*, Edgr. § 277, Wh. § 101, a) would be astonished . . . , one will answer'; transl. *If anybody wonder* (*de ce que* 'that,' *how,*) . . . *he may know.*

8. **MM.** (for *Messieurs*) **Baring frères,** at the time one of the largest banking firms in England.

Page 2. — 1. **appoint,** *contribution.*

2. **Il n'était** = *Il n'y avait* (Edgr. § 424, note 2); without *pas* (Edgr. § 376, note 2; Wh. § 166, note); followed by the subjunctive (Edgr. § 323, C, a; Wh. § 135, c); and followed by a negative clause with *ne* alone (Edgr. 378; Wh. § 166, b).

3. **avait dû voyager,** *must have traveled* (Edgr. § 317, c; Wh. XXVI, 12, f).

4. **allait à,** *agreed with, was in conformity with.*

Page 3. — 1. **se recommandait,** *was distinguished.*

2. **Farenheit,** pronounce *fa-rè-nèt.*

3. **à onze heures et demie sonnant** (or **sonnantes**), *at the stroke of half past eleven.*

Page 4. — 1. **se tirer d'affaire,** *get out of a difficulty; make one's way somehow.* **Passepartout,** lit. 'passing everywhere' (hence also 'master-key'). *Jean Passepartout* may be rendered by *Jack-of-all-trades.*

Page 5. — 1. **Tussaud,** founder of the well-known wax-cabinet (collection of lifelike wax-figures) in London.

2. **dit,** *called, surnamed.*

3. **méthodisme,** here *methodical exactness.*

4. **De dire**: subject-infinitive with *de* not uncommon in modern French (cf. Edgr. § 343, a; Wh. § 173).

Page 6. — 1. **me va,** *suits me, pleases me.*

2. **Pall-Mall,** cf. p. 1, note 2.

Page 7. — 1. **Times,** the largest political paper in England, independent; **The Standard,** large conservative paper; **Morning Chronicle,** perhaps for *Daily Chronicle,* another important London journal.

2. **dépliage,** *unfolding* (coined word).

3. **enragés,** *passionate.*

4. **Gauthier,** *Walter.*

5. **où en est,** *how about.*

6. **en sera pour,** *will lose.*

7. **bank-note**: in French, *billet de banque.*

Page 8. — 1. **tablette,** here *counting desk.*

2. **sous-gouverneur,** *vice-president.*

3. **trois shillings six pence**: a shilling (12 pence) is about 25 cents.

4. **il . . . observer,** *it is proper to call the attention to the fact* (or *to point out*).

5. **invalides,** *invalides,* referring to the French custom of employing old soldiers as watchmen at the banks.

6. "**détectives,**" with quotation marks, as borrowed from English. The corresponding French word is *agents de la police secrète* (or *police de sûreté*).

7. **Suez,** pron. *Su-èss;* **Brindisi** (seaport town in southern Italy, on *the Adriatic), pron. Brain-disi;* **New York,** pron. *Neu-iork.*

Page 9. — 1. **robbre** or **robre,** *rubber* (in whist), but here simply in sense of *game.*

2. **Allons donc!** *Why! Nonsense!* The imperatives of *aller* and *venir* are thus often used interjectionally; the rendering depending somewhat on the context (*allons* 'come, why,' etc.; *tiens* 'hold there, see here,' etc.; *tenez,* 'hold, now, please, lo,' etc.: cf. Edgr. 109, note; Wh. 222, b).

3. **Par exemple,** here interjectionally = *The idea!*

4. **A vous,** for **C'est à vous,** *It is your cut.*

Page 10. — 1. **qu'il y a cent ans,** *than a hundred years ago.*

2. **une carte maîtresse,** *a high card.*

3. **abattant son jeu,** *laying down his cards.*

4. **atouts maîtres,** *high trumps.*

Page 11. — 1. **Il tient à,** *It depends on.*

2. **Tenez!** cf. p. 9, note 2.

3. **mal donne,** *wrong deal.*

4. **Soit!** (*t* sounded), *Agreed!*

Page 12. — 1. **sauter mathématiquement de,** *leap in a straight line from, hurry directly from.*

2. **faute de quoi,** *failing in which; otherwise; if I am not.*

3. **de fait et de droit,** *in fact and by right, truly and justly.*

Page 13. — 1. **retourne,** *turn up.*

Page 14. — 1. **makintosch** = *mackintosh,* waterproof, so called from the name of the inventor.

2. **elle est forte, celle-là,** *that's pretty strong; that beats all: elle* referring to a fem. noun understood, such as *folie, plaisanterie.*

Page 15. — 1. **faillit,** *barely escaped, came very near:* Edgr. § 353; Wh. § 176, f.

2. **gare de Charing-Cross,** *Charing Cross Station,* the depot whence trains leave for Dover.

Page 16. — 1. **visa** (Lat. '*visus*' seen), *visa, visé, indorsement* (on a passport, denoting that it has been examined).

2. **Nous nous en rapporterons,** *we will rely* (in this matter).

3. **Cela . . . ainsi,** *I had rather do as I proposed.*

4. **Sydenham,** suburb of London.

5. **que,** *when:* Edgr. § 403, b.

Page 17. — 1. **se douter de,** *suspect.*

2. **retentissement,** *clamor, lively discussion.*

3. Referring to the well-known Alabama-arbitration.

Page 18. — 1. **Scotland place** (Engl. *Scotland Yard*), the central station of the London police.

2. **filer,** here, as a police term, *track.*

3. **dépister,** usuly 'track' but here *lead off the track.*

4. 'The Peninsular and Oriental (Steamboat) Company,' viz. for the traffic between Italy and India, by way of the Suez Canal.

Page 19. — 1. **M.** (=*Monsieur*) **Lesseps,** the builder of the Suez Canal.

2. **au large de Port-Saïd,** *off Port Said* (seaport town in lower Egypt, on the west side of the north end of the Suez Canal).

Page 20. — 1. **dévisager,** *scrutinize.*

2. **fellah,** Egyptian peasant.

3. **populaire,** *crowd* (often so used by Verne).

Page 21. — 1. **rompre charge,** *re-loading.*

2. **ne,** exceptive (Edgr. § 386; Wh. § 170, c).

3. **spardeck** (pron. as in Engl.), *spar deck* (upper deck).

Page 23. — 1. **en règle,** *in good order.:* refer. to *passeport.*

Page 24. — 1. **J'en aurai le cœur net,** *I shall find it out, I shall satisfy myself how it is.*

2. **A bientôt,** *I shall soon see you again.*

Page 25. — 1. **Père-Lachaise,** large cemetery in Paris. **Champs-Elysées,** magnificent promenade in Paris.

Page 26. — 1. **retarde de . . . sur,** *is . . . behind that of.*

2. **remettre . . . au midi,** *set . . . forward to noon-time.*

3. **Je le . . . crois bien,** *I should say so.*

Page 27. — 1. **mécanicien,** *engineer.*

2. **tenir à,** *insist on.* 3. **dudit** (*de le dit*), *of the aforesaid.*

Page 28. — 1. Touching a person's shoulder being a sign of his arrest.

2. **par le travers,** ('cross-wise') *from the side.*

Page 29. — 1. **Bab-el-Mandeb** ("The Gate of Tears"), the Strait *of the* Red Sea, between Asia and Africa.

2. **se découpait,** *was outlined.*

Page 30. — 1. **voir du pays,** *look around in the world.*

2. **Mais,** *why.*

3. **C'est au mieux,** *all the better ; splendid.*

4. **fakir,** Mohammedan "beggar" monk; **pagode,** *pagoda* (Hindu temple); **bayadère** (Portug. *balladeira*), *bayadere* (female dancer in India).

Page 31. — 1. **qui serait à jeun,** *hungry* (*à jeun* 'fasting'); notice the use of the conditional in a relative clause completing a comparison. (So also *triste comme quelqu'un qui souffrirait,* etc.)

2. **Moka,** *Mocha* (strongly fortified seaport in Yemen, Arabia).

3. **se détachaient,** *rose.*

4. **demi-tasse,** *cup* (really a small cup for the afternoon coffee).

5. **Aden** (or Eden, so styled on account of its fine location and climate), town on the southwest coast of Arabia.

6. **branche d'hélice,** *blade of the propeller.*

Page 32. — 1. **se détachèrent vivement,** *stood out boldly.*

2. **levée,** *trick* (at cards, lit. "raising, gathering").

3. **chelem** (pron. *ch'lèmme*), *slam* (in whist).

4. **rajah,** pron. *ra-ja* (*raj-* same root as *reg-* in *regent*), native prince or king in India.

Page 33. — 1. The direct distance from Bombay to Calcutta is about 1,000 miles.

2. **Malebar Hill,** the southwest point of the island on which Bombay is built.

3. On the island Elephanta, in the harbor of Bombay, is seen a colossal figure of an elephant cut out of a rock, and three temples carved out of the solid mountain.

4. **hypozée,** *hypozeum,* subterraneous galleries.

5. On the island of Salsette, north of Bombay, are found about a hundred caves excavated in the face of a hill and containing huge and elaborate carvings.

Page 34. — 1. **il en serait de B.,** *the same thing would happen in B.; B. would be treated.*

2. **populaire,** cf. p. 20., note 3.

3. **Persan,** modern *Persian* (*Perse,* ancient 'Persian'); *Bunhga,* natives of Celebes; *Sinde,* from Sindhi, district around the lower

Indus (ancient *Sindhu*, 'River'); *Parsi, Parsee*, adherent of the Zoroastrian religion (descended from "Persian" refugees in India); also called Guebre.

Page 36. — 1. **sans mot dire,** *without a word* (old expression): Edgr. § 204, A. 2.

Page 37. — 1. **Bénarès** (*s* sounded), *Benares*, city on the left bank of the Ganges.

2. **cipaye** (pr. *si-pa-y'*), *sepoy:* reference to the revolt of 1857–9.

3. **eût**: Edgr. § 338. B; Wh. § 131, d. Observe Verne's frequent use of this absolute subjunctive.

4. **The Ghauts** (or *Ghâts* = "Passes"), two ranges of mountains running parallel with the east and west coast of Hindustan.

5. **traversait,** *was actually crossing:* indic. instead of subjunct. despite *ne pouvais croire:* Edgr. § 334; Wh. § 134, d.

6. **bungalow** (Engl-Hind. word), '*hut*.'

Page 38. — 1. **échevelé,** lit. 'dishevelled,' here *at full speed.*

2. **Kâli,** the black goddess of death and destruction (Hind. mythology).

3. **agrémenter** (rare word), *adorn.*

4. **en rester là,** *stop there;* **que . . . là,** *that that would be the end of it* (the voyage).

Page 39. — 1. **Que** = *Soit que*, hence followed by the subjunctive.

2. **Plus de,** *no longer any:* Edgr. § 388, 1; Wh. § 168.

Page 40. — 1. **Allahabad,** the "City of God," at the confluence of the Ganges and Jumna, is a famous place of pilgrimage.

2. **Que voulez-vous?** *What can be done? Well!*

3. **mon officier,** *mon* by way of deference (cf. *monsieur* = *mon sieur*).

4. **qu'ils . . . transporter,** *that they have to arrange for their transportation.*

5. **qui n'en pouvait mais,** *who could not help it, who was not at fault.*

Page 41. — 1. **palkighari,** four-wheeled vehicle.

2. **zébu,** bovine mammal with a prominent hump over the shoulders.

3. **insuffisantes babouches,** *inadequate slippers.*

Page 42. — 1. *livre* 'pound' (about $5); *fr.* for *francs* (one *franc, about 20 cents*).

2. **en fin de compte,** *after all.*

Page 43. — 1. **mahout** (pron. *ma-oû*), *cornac* (*c* = *k*), Hindu words = 'elephant-driver.'

2. **par le plus court,** *by the shortest road.*

3. **s'en rapporter à,** *trust to.*

Page 44. — 1. **haut Bundelkund,** *upper Bundelkund* (territory southwest of the Jumna).

2. **The Vindhia Mountains,** stretching along the north side of the road from Bombay to Calcutta, and in part intercepting it, separate Hindustan proper from the southern or peninsular portion of India.

Page 45. — 1. **On eût dit,** lit. 'one might have said,' i.e. *It seemed* (or *sounded*) *almost like: eût,* Edgr. § 338, B; Wh. § 131, b.

Page 46. — 1. **Henna** and **betel** are shrubs furnishing a coloring matter, used in the East to stain the lips, as well as the nails and the fingers.

Page 47. — 1. **bonne,** here in sense of *silly:* Edgr. § 82.

2. **Jaggernaut** (pron. *Ja-guer-nau*), *Juggernaut* ("The Lord of the World"), the god Vishnu in one of his incarnations. On solemn occasions his image is drawn from the temple by the multitude on a huge car; and, formerly, fanatics would then throw themselves under the wheels of the car as a sacrifice to the god.

3. **sutty** (pron. *su-ti*). 'suttee' (fr. Sanskrit *satî,* 'faithful wife'): 1. Hindu widow immolating herself on the funeral pile of her husband; 2. the act of thus burning a widow.

Page 49. — 1. **tient à ce que,** *is owing to the fact that; is because.*

2. the resinous extract of the Indian hemp is narcotic. (Hashish is prepared from it.)

Page 50. — 1. **porté pour,** *inclined in favor of.*

2. **voyez,** *consider it well.*

Page 52. — 1. **hang** (pron. *an-gue*). *bhang* (= "hemp"), a narcotic drug made of wild hemp.

2. The fragrant *sandal*-wood is in India used for many sacred purposes.

3. **fuligineux,** *sooty, smoky.*

Page 53. — 1. **chevet** (diminut. of *chef,* from Lat. *caput*), 'head-piece'; *apsis* (of a church): *par son —, by its apsis,* here = *from behind.*

Page 54. — 1. **L'éveil,** *alarm.*

Page 57. — 1. **s'élançait** *was in the act of throwing himself,* i.e. *was about to hurry:* notice this use of the imperfect.

2. **qu' . . .** = *puisque:* Edgr. § 403, b.

Page 59. — 1. **ne . . . que** is thus sometimes strengthened by *seulement.*

Page 60. — 1. **A la bonne heure!** *Very well! Splendid!*

2. **Benares,** cf. p. 37, note 1.

Page 61. — 1. **au dire de,** *to speak with, according to.*

2. **rio,** *river, stream.* [Spanish.]

3. **Calcutta** (fr. *Kāli-ghat,* a temple devoted to the goddess Kāli), the capital of Bengal, with nearly a million inhabitants.

Page 62. — 1. **policeman** fr. Engl.; the Fr. word is *agent de police* (or in Paris *gardien de la paix;* before 1870, *sergent de ville*).

Page 63. — 1. **se laissant aller,** *sinking down.*

2. **salle d'audience,** *court-room.*

Page 65. — 1. **au dernier chef,** 'in the highest degree' (*chef* here in its etymological sense of 'head, end').

Page 66. — 1. **avait pris acte de,** *had made a record of.*

2. **condamne,** the subject (*la loi*) understood.

Page 67. — 1. **qu'en tout cas,** depending on *attendre.*

2. **retient,** the subject (*la loi*) understood.

3. **en,** expletive pron. particle: Edgr. § 250, c; Wh. § 85, b.

4. **purger sa condamnation,** *serve out one's sentence* (in prison).

Page 68. — 1. **En . . . cher,** *pretty expensive things! en* referring to *souliers; cher,* Edgr. § 166; Wh. § 56, d.

2. **du train dont il va,** *at the rate he is going, the way he travels.*

Page 69. — 1. **The Strait of Malacca,** between the Malay peninsula and the Island of Sumatra.

Page 70. — 1. **échappait,** *would escape:* Edgr. § 308, 1; Wh. § 119, b.

Page 71. — 1. **En fin de compte,** *after all, in short* (lit. 'as an end of the account').

2. **qu'il n'aurait jamais deviné,** *without ever divining,* or *surmising;* **que . . . ne** = *sans que:* Edgr. § 403, b; Wh. § 221, c.

Page 72. — 1. **Singapore,** city on the south side of the island of Singapore (off the southern extremity of Malacca).

2. **écrasées,** *weighed down, flat* (lit. 'crushed').

3. **mangouste,** *magostan* (delicious orange-like fruit).

Page 73. — 1. **qu'importe,** *what did it matter, never mind:* note the omission of *il,* and the use of the present in spite of the preceding *était.*

2. **astre troublant,** *wandering star.*

Page 74. — 1. The planet Neptune was discovered 1846, almost simultaneously by the Frenchman Leverrier and the Englishman Adams, by the observation of certain perturbations in the orbit of Uranus.

Page 75. — 1. **debarqué,** rare for *débarquement.*

2. **revenir,** *return with me.*

Page 76. — 1. **brouette à voile,** sort of vehicle with a sail to help propelling it (*brouette,* lit. 'wheelbarrow').

2. **de long en** (pron. *lon-kan*) **large,** *up and down.*

Page 77. — 1. **parti extrême,** *bold resolve.*

2. **s'ouvrait sur,** *faced.*

3. **consommateur,** *guest.*

Page 78. — 1. **mercantile,** 'mercantile,' here in a depreciative sense = *greedy, huckstering.*

2. **l'empire du Milieu,** *the Middle or Central Empire* (native name of China). 3. **s'en passer,** *do without it.*

4. **quitte à lui rendre,** *on condition that he be allowed to treat him again;* **en temps et lieu,** (at a suitable time and place =) *some other time.*

Page 81. — 1. **relevé,** here *made known.*

Page 82. — 1. **mettons,** *let us suppose.*

2. **l'achever,** *finish him up.*

Page 83. — 1. **se passer de,** *do without.*

Page 85. — 1. **sens** (*s* sounded), *directions.*

2. **se découvrant,** *taking off his hat.*

Page 86. — 1. **Shanghai,** the chief maritime city of China.

2. **malle,** *mail steamer.*

Page 87. — 1. **à-compte,** (also *acompte*), *in advance* (lit.; 'c account').

2. **repatrier,** *send back to one's country.*

Page 89. — 1. **on ne peut plus simple,** *the simplest possible.*

2. **avait . . . position,** *had hung out his signal lights.*

3. **rencontre,** *collision.*

Page 90. — 1. **sur le pouce,** usually "in great haste" [from tl thumb (*pouce*), as it were], here rather *sparingly, daintily.*

2. **Va . . . sud,** *Let the southern typhoon* (violent whirlwind) *come.*

3. **du bon côté,** *in the right direction.*

Page 93. — 1. **repoussa la barre,** 'reversed the helm.'

2. **en berne** (= *à mi-mât*), *at half-mast.*

3. **rallier,** *relieve, pick up.*

Page 94. — 1. **des secondes,** *of the second class.*

2. **drôme** (us'ly *drome*), *spare masts.*

3. **tant bien que mal,** *as best he could.*

Page 96. — 1. **d'en venir là,** *to come to that.*

Page 97. — 1. **ensacher,** *put into a bag, cover as with a bag.*

2. **frères quêteurs,** *begging monks.*

3. **les yeux bridés,** *with their eyes close together* (*bridés*, 'bridled').

Page 98. — 1. **japonaisé** (coined word), "*Japanized.*"

2. **se tirer d'affaire,** *make his way.*

Page 99. — 1. **le Barnum**: Edgr. § 189, d.

Page 100. — 1, **tout faire,** *be ready for anything and everything*

Page 101. — 1. **agrémentée**: cf p. 38, note 3.

Page 102. — 1. **Jaggernaut**: cf. p. 47, note 2.

2. **frise,** *frieze;* pl. *skies* (of the scene).

3. **vint à manquer,** *gave way, was withdrawn.*

Page 105. — 1. **par impossible,** *to suppose an impossible thing.*

Page 108. — 1. **enfin de quoi composer,** *in short, mortals enou to make up* (**de quoi,** lit. 'with what, wherewith'). 2. Cheshire chees

Page 110. — 1. **palpitante,** lit. 'palpitating,' here *burning.*

2. **plus**: cf. p. 39, note 2.

Page 111. — 1. **rescousse** (archaic), *rescue.*

Page 112. — 1. **Il n'y a pas de quoi,** *No occasion, Please don't mention.*

2. **marchand de confection,** *dealer in ready-made clothes, clothes-dealer.*

3. **juge de paix,** *justice of the peace:* the functions of the French *juge de paix* are, however, much more limited than those of the American *justice of the peace.*

Page 113. — 1. **attaquer des courbes de petit rayon,** *venture upon sharp curves* (lit. 'curves with a short radius').

2. **wagon-terrasses,** *observation cars.*

Page 115. — 1. **éperon,** *cowcatcher* (lit. 'spur').

2. **quitte ensuite à regagner,** *making up afterwards for.*

Page 116. — 1. **embrasser l'aspect de,** *take in at a glance, look on. over.*

Page 117. — 1. **ne laissa pas,** *did not fail, could not but, could not help.*

2. **aperçût,** instead of *n'aperçût:* Edgr. § 382, note; Wh. § 170, a

Page 120. — 1. **En voiture !** = 'All aboard!'

Page 121. — 1. **étaient réintégrés,** *had again taken their seats* (uncommon use of *réintégrer*).

2. **renversant la vapeur,** *reversing the steam* (i.e. *the engine*).

3. **boîte à graisse,** *axle-box* (containing the 'grease').

4. **mangeait** = *neutralized* (lit. 'ate up').

Page 123. — 1. **manette,** *handle.*

Page 124. — 1. **la traction opérée,** *the strong tension.*

2. **barre d'attelage,** *coupling pin.*

3. **fait sauter,** *snap.*

4. Fort Kearney, as a matter of fact, lies on the other side of the Platte River.

Page 126. — 1. **de bonne volonté,** *volunteering, as volunteers.*

Page 128. — 1. **trouvât** without an expletive *ne:* Edgr. § 383; Wh. § 170, a.

Page 132. — 1. **semelles,** lit. 'soles,' here runners (of a sleigh).

Page 134. — 1. **s'enlevaient du même vol,** *flew up together* (lit. 'took themselves off at the same flight').

Page 135. — 1. **tenait bon,** *stood it well.*

Page 136. — 1. **guidon de départ,** *signal (flag) of departure.*

Page 137. — 1. **tous les hauts,** *all the upper works.*

2. **Des . . . ventre,** *stones in the hold* (= 'ballast').

Page 138. — 1. **N'importe quel prix?** *At no price?*

2. **eut raison de,** *overcome* (lit. 'had the right, i.e. the upper hand or best of').

Page 139. — 1. **passerelle,** *bridge* (for the officers in charge of a ship).

2. **faire le point,** *take the bearings* (ascertain the position of a ship).

Page 140. — 1. **interlope,** lit. 'interloping, contraband,' here *adventurous, mixed.* 2. **on ne peut plus,** *in the highest degree.*

Page 142. — 1. **prendre hauteur** (viz. *du soleil*), *take the altitude* (to ascertain the latitude).

2. **dunette,** *poop* (deck raised above the after part of a vessel): **dans la d.** *into the cabin below the poop;* **sur la d.,** *upon the poop* or *after-deck.*

Page 143. — 1. **de par** (for *part*), *in the name of.*

2. **rendu,** *returned, back.*

Page 144. — 1. **aménagements,** *fittings, woodwork.*

2. **rouffle,** *round-house.*

Page 145. — **A pleine** (=*haute*) **mer,** *with the tide.*

Page 147. — 1. **sans retour,** *absolutely.*

2. Count ten minutes difference of time.

Page 155. — 1. **ne nous prononçons pas,** *let us not be so certain.*

Page 156. — 1. **Plus,** cf. p. 39, note 2.

2. **qui . . . continu,** *which came rolling ever nearer and nearer.*

Page 157. — 1. **mais il attendit,** *and he had to wait too.*

Page 159. — 1. **en vouloir à quelqu'un,** *have a grudge against* or *wish to harm some one.*

2. **déplacement,** *change of place, journey.*

COMMON PRONUNCIATION

of words borrowed directly from the English: cf. p. 1, note 1.

(Pronounce as in French, ' denoting silent *e*.)

ale = *èl.*
bank-note = *ban-knott'.*
Bombay = *Bom-bè.*
brandy = *bran-di.*
budget = *bud-jè.*
Byron = *Bi-ron.*
cab = Engl.
car = Engl.
chester = *chè-stèr.*
clown = *clou-n'.*
dollar = *do-lar.*
farthing = *far-sin-gue.*
Greenwich = *Grin'-oui-tch* or *Grèn'-vich.*
gentleman = *jan-tle-man.*
jungle = *jon-gl'.*
makintosch = *ma-kin-tôche.*
Mrs. = *mi-strice.*
New-York = *Neu-iork.*
pence = *pain-s'.*
policeman = *po-lis-man'.*
poney = *po-nè.*
purser = *peur-sèr.*
rail = *raille* (or *rèl'*).
railway = *rèl-ouè.*
Shéridan = *Ché-ri-dan.*
shilling = *ch'lain.*
square = *skou-èr'.*
steamer = *sti-mèr.*
Sydenham = *Si-dé-nam'.*
tender = *tan-dèr'.*
Times = *Tîm'* or = Engl.
tramway = *tram'-ouè.*
Tussaud = *Tu-sau.*
wagon = *va-gon.*
whist = *ouist'.*
yankee = *ian-ki.*

Heath's Modern Language Series.

FRENCH GRAMMARS AND READERS.

Edgren's Compendious French Grammar. Adapted to the needs of the beginner and the advanced student. Half leather. $1.12.

Edgren's French Grammar, Part I. For those who wish to learn quickly to *read* French. 35 cts.

Supplementary Exercises to Edgren's French Grammar (Locard). French-English and English-French exercises to accompany each lesson. 12 cts.

Grandgent's Short French Grammar. Brief, yet complete enough for all elementary work. 60 cents. With LESSONS AND EXERCISES, 75 cts.

Grandgent's French Lessons and Exercises. Necessarily used with the SHORT FRENCH GRAMMAR. *First Year's Course for High Schools, No. 1; First Year's Course for Colleges, No. 1.* Limp cloth. 15 cts. each.

Grandgent's French Lessons and Exercises. *First Year's Course for Grammar Schools.* Limp cloth. 59 pages. 25 cts. *Second Year's Course for Grammar Schools.* Limp cloth. 72 pages. 30 cents.

Grandgent's Materials for French Composition. Five pamphlets based on *La Pipe de Jean Bart, La dernière classe, Le Siège de Berlin, Peppino, L'Abbé Constantin*, respectively. Each, 12 cts.

Grandgent's French Composition. Elementary, progressive and varied selections, with full notes and vocabulary, Cloth. 150 pages. 50 cts.

Kimball's Materials for French Composition. Based on *Colomba*, for second year's work; on *La Belle-Nivernaise*, for third year's work. Each, 12 cts.

Storr's Hints on French Syntax. With exercises. Limp cloth. 30 cts.

Marcou's French Review Exercises. With notes and vocabulary. Limp cloth. 34 pages. 20 cts.

Houghton's French by Reading. Begins with interlinear, and gives in the course of the book the whole of elementary grammar, with reading matter, notes, and vocabulary. Half leather. $1.12.

Hotchkiss's Le Premier Livre de Français. A conversational introduction to French, for young pupils. Boards. Illustrated. 79 pages. 35 cts.

Fontaine's Livre de Lecture et de Conversation. Entirely in French. Combines Reading, Conversation, and Grammar. Cloth. 90 cts.

Fontaine's Lectures Courantes. Can follow the above. Contains Reading, Conversation, and English Exercises based on the text. Cloth. $1.00.

Lyon and Larpent's Primary French Translation Book. An easy beginning reader, with very full notes, vocabulary, and English exercises based on the latter part of the text. Cloth. 60 cts.

Super's Preparatory French Reader. Complete and graded selections of interesting French, with notes and vocabulary. Half leather. 70 cts.

French Fairy Tales (Joynes). With notes, vocabulary, and English exercises based on the text. Boards, 35 cts.

Davies's Elementary Scientific French Reader. Confined to Scientific French. With notes and vocabulary. Boards. 136 pages. 40 cts.

Heath's French-English and English-French Dictionary. Recommended as fully adequate for the ordinary wants of students. Cloth. Retail price, $1.50.

Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.

Heath's Modern Language Series.

INTERMEDIATE FRENCH TEXTS. (Partial List.)

Lamartine's Jeanne d'Arc. Edited by Professor Barrère, Royal Military Academy, Woolwich, England. Cloth. 109 pages. 30 cts.

Victor Hugo's La Chute. From *Les Misérables.* Edited with notes by Professor Huss of Princeton. Boards. 97 pages. 25 cts.

Victor Hugo's Bug Jargal. With notes by Professor Boïelle of Dulwich College, England. Boards. 238 pages. 40 cts.

Champfleury's Le Violon de Faïence. With notes by Professor Clovis Bévenot Mason College, England. Paper. 118 pages. 25 cts.

Gautier's Voyage en Espagne. With notes by H. C. Steel. Paper. 112 pages. 25 cts.

Balzac's Le Curé de Tours. With notes by Professor C. R. Carter, Wellington College, England. Boards. 98 pages. 25 cts.

Daudet's La Belle-Nivernaise. With notes by Professor Boïelle of Dulwich College, England. Boards. 104 pages. 25 cts.

Theuriet's Bigarreau. With notes by C. Fontaine, Washington, D. C. Boards. 68 pages. 25 cts.

Advanced Selections for Sight Translation. Extracts, twenty to fifty lines long, compiled by Mme. T. F. Colin of Miss Baldwin's School, Bryn Mawr, Pa. Paper. 48 pages. 15 cts.

Dumas's La Question d'Argent. Comedy edited by G. N. Henning, Assistant in French, Harvard University. Boards. 136 pages. 30 cts.

Lesage's Gil Blas. Abbreviated and edited, with introduction and notes, by Professor Cohn of Columbia University, and Professor Sanderson, formerly of Harvard University. Cloth. 224 pages. 40 cts.

Sarcey's Le Siège de Paris. With introduction and notes by Professor I. H. B. Spiers, of William Penn Charter School, Philadelphia. Boards. 188 pages. 35 cts.

Loti's Pêcheur d'Islande. With notes by R. J. Morich. Boards. 30 cts.

Beaumarchais's Le Barbier de Séville. Comedy with introduction and notes by Professor Spiers of William Penn Charter School. Boards. 25 cts.

Molière's Le Bourgeois Gentilhomme. With introduction and notes by Professor Warren of Adelbert College. Boards. 138 pages. 30 cts.

Molière's L'Avare. With introduction and notes by Professor Levi of the University of Michigan. Cloth. 000 pages. 00 cents.

Racine's Esther. With introduction, notes, and appendixes by Professor I. H. B. Spiers of William Penn Charter School. Paper. 110 pages. 25 cts.

Racine's Athalie. With introduction and notes by Professor Eggert of Vanderbilt University. 156 pages. Cloth, 50 cts ; boards, 30 cts.

Racine's Andromaque. With introduction and notes by Professor B. W. Wells of the University of the South. Cloth. 144 pages. 30 cts.

Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.

Heath's Modern Language Series.

ADVANCED FRENCH TEXTS.

De Vigny's Cinq Mars. An abbreviated edition with introduction and notes by Professor Sankey of Harrow School, England. Cloth. 292 pages. 80 cts.

Zola's La Débâcle. Abbreviated and annotated by Professor Wells, of the University of the South. Cloth. 292 pages. 80 cts.

Choix d'Extraits de Daudet. Selected and edited with notes by William Price, Instructor in Yale University. Paper. 61 pages. 20 cts.

Sept Grands Auteurs du XIXe Siècle. Lectures in easy French on Lamartine, Hugo, de Vigny, de Musset, Gautier, Mérimée, Coppée, by Professor Fortier of Tulane University. Cloth. 160 pages. 60 cts.

French Lyrics. Selected and edited with notes by Professor Bowen of the University of Ohio. Cloth. 198 pages. 60 cts.

Lamartine's Méditations. Selected and edited by Professor Curme of Northwestern University. Cloth. 216 pages. 75 cts.

Victor Hugo's Hernani. With introduction and notes by Professor Matzke of Leland Stanford University. Cloth. 228 pages. 70 cts.

Victor Hugo's Ruy Blas. With introduction and notes by Professor Garner of the U. S. Naval Academy, Annapolis. Cloth. 253 pages. 75 cts.

Corneille's Le Cid. With introduction and notes by Professor Warren of Adelbert College. 164 pages. Cloth, 50 cts.; boards, 30 cts.

Corneille's Polyeucte. With introduction and notes by Professor Fortier of Tulane University. Boards. 138 pages. 30 cts.

Molière's Le Misanthrope. With introduction and notes, by Professor C. A. Eggert. Cloth. 000 pages. 30 cts.

Molière's Les Femmes Savantes. With introduction and notes by Professsor Fortier of Tulane University. 143 pages. 30 cts.

Molière's Le Tartuffe. With foot-notes by Professor Gasc, England. Boards. 25 cts.

Molière's Le Médecin Malgré Lui. With foot-notes by Professor Gasc, England. Paper. 57 pages. 15 cts.

Piron's La Métromanie. Comedy in verse, with notes by Professor Delbos, England. Paper. 180 pages. 40 cts.

Warren's Primer of French Literature. An historical handbook. Cloth. 256 pages. 75 cts.

Taine's Introduction à l'Histoire de la Littérature Anglaise. With essay on Taine by Irving Babbitt, Harvard University. Paper. 48 pages. 20 cts.

Duval's Histoire de la Littérature Française. In easy French. From earliest times to the present. Cloth. 348 pages. $1.12.

Voltaire's Prose. Selected and edited by Professors Cohn and Woodward of Columbia University. Cloth. 479 pages. $1.50.

French Prose of the XVIIth Century. Selected and edited by Professor Warren of Adelbert College. Cloth. 000 pages. 00 cts.

La Triade Française. Poems of Lamartine, Musset and Hugo, with introductions and notes by L. Both-Hendriksen. Cloth. 212 pages. 75 cts.

Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.

Heath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

GERMAN GRAMMARS AND READERS.

Joynes-Meissner German Grammar. A *working* Grammar, elementary, yet complete. Half leather. $1.12.

Alternative Exercises. Can be used, for the sake of change, instead of those in the *Joynes-Meissner* itself. 54 pages. 15 cts.

Joynes's Shorter German Grammar. Part I of the above. Half leather. 80 cts.

Harris's German Lessons. Elementary Grammar and Exercises for a short course, or as introductory to advanced grammar. Cloth. 60 cts.

Sheldon's Short German Grammar. For those who want to begin reading as soon as possible, and have had training in some other languages. Cloth. 60 cts.

Babbitt's German at Sight. A syllabus of elementary grammar, with suggestions and practice work for reading at sight. Paper. 10 cts.

Faulhaber's One Year Course in German. A brief synopsis of elementary grammar, with exercises for translation. Cloth. 60 cts.

Meissner's German Conversation. Not a *phrase* book nor a *method* book, but a scheme of rational conversation. Cloth. 75 cts.

Harris's German Composition. Elementary, progressive, and varied selections, with full notes and vocabulary. Cloth. 50 cts.

Hatfield's Materials for German Composition. Based on *Immensee* and on *Höher als die Kirche*. Paper. 33 pages. Each 12 cts.

Stüven's Praktische Anfangsgründe. A conversational beginning book with vocabulary and grammatical appendix. Cloth. 203 pages. 70 cts.

Foster's Geschichten und Märchen. The easiest reading for young children. Cloth. 40 cts.

Guerber's Märchen und Erzählungen, I. With vocabulary and questions in German on the text. Cloth. 162 pages. 60 cts.

Guerber's Märchen und Erzählungen, II. With vocabulary. Follows the above or serves as independent reader. Cloth. 202 pages. 65 cts.

Joynes's German Reader. Progressive, both in text and notes, has a complete vocabulary, also English Exercises based on the text. Cloth. 90 cts.

Deutsch's Colloquial German Reader. Anecdotes, tables of phrases and idioms, and selections in prose and verse, with notes and vocabulary. Cloth. 90 cts.

Boisen's German Prose Reader. Easy and interesting selections of graded prose, with notes, and an Index which serves as a vocabulary. Cloth. 90 cts.

Huss's German Reader. Easy and slowly progressive selections in prose and verse. With especial attention to cognates. Cloth. 000 pages. 00 cts.

Spanhoofd's Lehrbuch der deutschen Sprache. Grammar, conversation and exercises, with vocabulary for beginners. Cloth. 000 pages. 00 cts.

Heath's German-English and English-German Dictionary. Fully adequate for the ordinary wants of the student. Cloth. Retail price, $1.50.

Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.

Heath's Modern Language Series.

INTERMEDIATE GERMAN TEXTS. (Partial List.)

Stille Wasser. Three tales by Crane, Hoffmann and Wildenbruch, with notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt. Cloth. 160 pages. 35 cts.

Auf der Sonnenseite. Six humorous stories by Seidel, Sudermann, and others, with notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt. Boards. 153 pages. 35 cts.

Gerstäcker's Germelshausen. With notes by Professor Osthaus, Indiana University, and with vocabulary. Boards. 83 pages. 25 cts.

Baumbach's Die Nonna. With notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt, Washington, D. C. Boards. 108 pages. 30 cts.

Riehl's Culturgeschichtliche Novellen. See two following texts.

Riehl's Der Fluch der Schönheit. With notes by Professor Thomas, Columbia University. Boards. 84 pages. 25 cts.

Riehl's Das Spielmannskind; Der stumme Ratsherr. Two stories with notes by A. F. Eaton, Colorado College. Boards. 93 pages. 25 cts.

François's Phosphorus Hollunder. With notes by Oscar Faulhaber. Paper. 77 pages. 20 cts.

Onkel und Nichte. An original story by Oscar Faulhaber. No notes. Paper. 64 pages. 20 cts.

Ebner-Eschenbach's Die Freiherren von Gemperlein. Edited by Professor Hohlfeld, Vanderbilt University. Boards. 138 pages. 30 cts.

Freytag's Die Journalisten. With commentary by Professor Toy of the University of North Carolina. Boards. 168 pages. 30 cts.

Schiller's Jungfrau von Orleans. With introduction and notes by Professor Wells of the University of the South. Cloth. Illustrated. 248 pages. 60 cts.

Schiller's Maria Stuart. With introduction and notes by Professor Rhoades, University of Illinois. Cloth. Illustrated. 254 pages. 60 cts.

Schiller's Wilhelm Tell. With introduction and notes by Professor Deering of Western Reserve University. Cloth. Illustrated. 280 pages. 50 cts.

Baumbach's Der Schwiegersohn. With notes by Dr. Wilhelm Bernhardt. Boards. 130 pages. 30 cts; with vocabulary, 40 cts.

Benedix's Plautus und Terenz; Die Sonntagsjäger. Comedies edited by Professor Wells of the University of the South. Boards. 116 pages. 25 cts.

Moser's Köpnickerstrasse 120. A comedy with introduction and notes by Professor Wells of the University of the South. Boards. 169 pages. 30 cts.

Moser's Der Bibliothekar. Comedy with introduction and notes by Professor Wells of the University of the South. Boards. 144 pages. 30 cts.

Drei kleine Lustspiele. *Günstige Vorzeichen, Der Prozess, Einer muss heiraten.* Edited with notes by Professor Wells of the University of the South. Boards. 126 pages. 30 cts.

Helbig's Komödie auf der Hochschule. With introduction and notes by Professor Wells of the University of the South. Boards. 145 pages. 30 cts.

Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.

Verne, J.,
Le tour du monde en quatre-vingts jours.
605620

DATE	NAME	DATE